3

REVUE ROUMAINE

1961

R E V U E R O U M A I N E

S O M M A I R E

Mihai Gafița — Mihail Sadoveanu, Lauréat du Prix *Lénine* International « Pour le renforcement de la paix entre les peuples». 3

✧

Zaharia Stanco — Costandina 7
Lucia Demetrius — La Crue 69
István Asztalos — Le Hamster 89
Simion Pop — Hulpe 97

✧

Geo Bogza — 32 secondes qui ébranlèrent le monde. 114

COMMENTAIRES

Alfred Hoffman — Sous le signe de l'art de Georges Enesco. . . . 125

PROFILS

Teodor Vîrgolici — Gala Galaction 131
Dumitru Mico — Cezar Petresco 134
Valeriu Rîpeanu — Alexandru Kirițesco. 138
Eugen Jebeleanu — Cristian Sîrbu 139

RÉÉDITIONS

B. P. Hașdeu: *Răzvan et Vidra ; Trois Galantins du Levant ; Le Voïvode Ion le Terrible ; Poésies ; La Petite ; Le Destin* (page 143) — Vasile Alecsandri: *Correspondance* (page 144) — Costache Negruzzi: *Péchés de jeunesse* (page 145)

VIENT DE PARAÎTRE

Ion Vitner: *Méridiens Littéraires* (page 147) — Aleco Ivan Ghilia: *Fin de l'Apocalypse* (page 148) — Veronica Porumbaco: *Impressions de Corée* (page 149) — Nicolae Țic: *Six heures* (page 151) — Gheorghe Tomozei: *l'Etoile polaire* (page 152) — Viniciu Gafița: *Les Murmures de la terre* (page 153) — Ștefan Bănulesco: *Chemin de plaine* (page 154) — Valeriu Gorunesco: *l'Age même de mon pays* (page 155) — C. I. Nottara: *Souvenirs* (page 156) — Aurel Lecca: *Un Roumain en Afrique* (page 157)

ARTS

L'Exposition Florica Cordesco (page 159)

EN DEUX MOTS

(page 161)

XVe ANNÉE — No 3 — 1961

R E V U E R O U M A I N E

Publication littéraire trimestrielle paraissant en français, russe, anglais et allemand

Rédaction et administration:
5, RUE ION GHICA, BUCAREST
Téléphone: 15.35.88

Mihail Sadoveanu,

Lauréat du Prix *Lénine* International « Pour le renforcement de la paix entre les peuples »

Mihail Sadoveanu, l'écrivain classique en vie de la littérature roumaine, a reçu cette année le Prix *Lénine* International « Pour le renforcement de la paix entre les peuples ». Cette haute distinction trouve Mihail Sadoveanu dans le bel âge de ses quatre-vingts ans, dont il a célébré l'anniversaire

le 5 novembre 1960 ; cet hommage — le plus significatif qui soit accordé de nos jours pour une activité mise au service de l'humanité — vient couronner tout une vie de labeur consacrée aux valeurs morales et spirituelles du peuple, à sa liberté, à l'amélioration incessante de son existence, au progrès et à la paix.

Ecrivain d'une fécondité peu commune, Sadoveanu a déployé pendant plus de soixante ans une activité créatrice ininterrompue, dont le rythme et la haute valeur n'ont jamais fléchi.

Parallèlement à son labeur littéraire, l'écrivain a constamment été présent dans les débats suscités par les problèmes politiques et sociaux de son temps et n'a jamais cessé de prendre fermement fait et cause pour la démocratie.

Par son œuvre de plus de cent-vingt volumes Sadoveanu a réalisé une véritable monographie artistique de l'âme du peuple roumain, depuis l'époque la plus reculée — celle de ses ancêtres daces — et jusqu'à l'ère de l'édification du socialisme.

Son œuvre littéraire est un monument du sentiment populaire, de l'histoire vécue par le peuple roumain le long des siècles, du territoire qu'il a habité, de sa vie spirituelle, de ses coutumes, de ses mœurs, de ses aspirations et de ses douleurs, des beautés de sa langue.

Les romans de Sadoveanu, ses recueils de nouvelles, de récits et d'articles, tels que *la Branche d'or*, *les Frères Jderi*, *l'Auberge d'Ancoutza*, *Sous le Signe du Cancer*, *Gens et Lieux*, *la Famille des Soimăreşti*, *Un Moulin à la dérive*, *le Divan persan*, *l'Ilot des loups*, *le Royaume des Eaux*, *le Hachereau*, *le Héron bleu*, *la Vallée de la Frumoasa*, *Années d'apprentissage*, et tant d'autres œuvres encore, puis, ces dernières années, *Mitrea Cocor*, *l'Appât des Fleurs*, *Nicoară Potcoavă*, *Aventure au bord du Danube*, *Aveux*, ainsi que les romans inachevés *Lisaveta* et *le Dernier Chantre*, font partie de l'inappréciable trésor dont l'écrivain a enrichi les lettres roumaines tout en apportant une précieuse contribution à la culture et à la littérature universelles.

Le trait spécifique essentiel de l'œuvre de Mihail Sadoveanu comme de toute son activité d'artiste et de citoyen est un profond esprit démocratique. A l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, où il fut affectueusement fêté dans un cadre solennel, Sadoveanu s'est caractérisé lui-même en ces termes:

«... Si toutes les belles et attrayantes paroles qui ont été dites sur mon œuvre sont l'expression de la vérité, si j'ai vraiment réussi à donner à mon peuple quelque chose de valable, toutes ces louanges, que j'accepte avec reconnaissance, j'entends les restituer aux humiliés et aux offensés de la vie, à ceux qui ont passé comme les feuilles et les fleurs des saisons et qui m'ont cependant transmis le dépôt de leur âme, pour témoigner au-devant du monde de l'immense injustice qu'ils ont soufferte et du crime perpétré contre eux par les oppresseurs...

« Ma conviction que c'est à ce peuple que sont dues vos louanges est entière et absolue. Je ne suis, moi-même, que l'interprète de sa douleur.

« Si j'éprouve une joie aujourd'hui, ce n'est point à cause des louanges que vous m'adressez pour les feuillets que j'ai noircis; je suis heureux d'avoir pu, en exprimant l'âme de ce peuple, voir arriver l'heure de son affranchissement».

Dès sa jeunesse, Sadoveanu s'est préoccupé de découvrir les voies susceptibles de réaliser cet affranchissement ardemment désiré et recherché

des siècles durant par tant de ses devanciers. Les solutions ne lui sont apparues que longtemps après, lorsque le pays se fut engagé dans la voie du socialisme, voie à laquelle Sadoveanu s'est rallié dès la première heure après la Libération, en 1944. Ses tentatives fiévreuses de naguère ne l'avaient point conduit aux solutions cherchées pour assurer à son peuple une vie meilleure; mais, bientôt convaincu de la fraternité qui unit les peuples par-dessus les discordes fomentées par leurs gouvernants, l'écrivain est devenu un combattant au service de la paix et de la démocratie. Il a condamné avec force les guerres et les massacres provoqués par l'impérialisme et, en paroles éloquentes, il a résolument soutenu tous ceux qui défendaient la paix et la liberté. Dès la quatrième décennie de notre siècle, Sadoveanu a entrepris, aussi bien dans la presse que par des conférences et par son œuvre littéraire, de véritables campagnes contre le fascisme et la guerre. Aussi n'est-ce point accidentellement que les fascistes brûlèrent ses livres sur les places publiques et le calomnièrent.

La libération du pays de sous le joug fasciste inaugure une nouvelle époque dans la vie de Sadoveanu et dans l'orientation générale de son œuvre, où l'esprit démocratique atteint désormais le plus haut degré.

Elu député à la Grande Assemblée Nationale dès les élections de 1946, Sadoveanu est un digne représentant de la vie publique de la Roumanie démocratique-populaire. Président de l'Union des Ecrivains de la République Populaire Roumaine, il prend place au premier rang des maîtres de la plume par des œuvres qui, marquées d'une vision pénétrante de l'histoire et de la société, lui ont valu à trois reprises le Prix d'Etat de la République Populaire Roumaine. Citoyen actif de son pays, déployant un labeur de création intense et poursuivant ainsi dans le domaine de l'art et de l'activité publique son immense œuvre antérieure, Sadoveanu s'est révélé l'un des plus brillants porte-parole de l'esprit nouveau de travail dans un pays désormais libre, et s'est vu décerner en 1955, lors de son soixante-quinzième anniversaire, le haut titre de Héros du Travail Socialiste. Combattant infatigablement pour la paix et l'amitié entre les peuples, délégué du Mouvement des Partisans de la paix de la Roumanie démocratique à différentes réunions organisées dans notre pays et à l'étranger, Sadoveanu a été pendant de nombreuses années président du Comité National de la R. P. Roumaine pour la Défense de la Paix, membre du Conseil Mondial de la Paix, membre du Conseil pour l'attribution des prix *Lénine* internationaux « Pour le renforcement de la paix entre les peuples». Il a lui-même obtenu la Médaille d'Or du Conseil Mondial de la Paix pour son roman *Mitrea Cocor*, paru en 1949. Mihail Sadoveanu est l'auteur du fameux mot d'ordre des partisans de la paix: « Le monde de la paix forgera la paix du monde.».

Le prix *Lénine* international « Pour le renforcement de la paix entre le peuples» vient ainsi couronner la lutte persévérante livrée par Sadoveanu tout au long d'une existence vouée à l'amour de l'humanité, à la défense de la dignité humaine, à la paix et au progrès. Il est le premier Roumain honoré de cette haute distinction. Le prix décerné à Mihail Sadoveanu honore en même temps tous les partisans de la fraternité entre les peuples, tous les amis de la paix en R.P.R. dont le grand écrivain a si bien su

incarner les aspirations dans son œuvre littéraire, dans sa personnalité de citoyen et d'artiste ainsi que dans son activité tout entière.

C'est à juste titre qu'on lit dans le message adressé à Mihail Sadoveanu par le C. C. du Parti Ouvrier Roumain, le Conseil d'Etat et le Conseil des Ministres de la R.P.R.:

« L'attribution de cette haute distinction qui porte le nom du grand Lénine, génial combattant pour la cause du progrès de l'humanité et de la paix, est l'expression de l'estime dont jouit parmi les partisans de la paix du monde entier votre infatigable activité littéraire et publique consacrée à la noble cause de la défense de la paix ainsi que le labeur déployé par vous comme président du Comité National pour la Défense de la Paix depuis sa fondation et comme membre du Conseil Mondial de la Paix.»

Dans l'allocution qu'il prononça à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire, Mihail Sadoveanu, disait de lui ces mots qui le caractérisent pleinement et soulignent une fois de plus la signification de son œuvre et de sa lutte, couronnées par la haute distinction qui lui a été décernée:

« Le poète d'aujourd'hui a le cœur rempli de joie et d'espoir devant la parfaite ascension de sa nation. Le poète d'aujourd'hui déclare qu'il tient à se donner entièrement et sans hésitation, à se donner sans réserve à l'époque d'aujourd'hui, au bien-être du peuple.

« Il tient à vous dire que jusqu'à la fin de sa vie il travaillera pour la culture du peuple et pour la paix.»

Lors de la remise solennelle du prix, au siège du Comité National de la R. P. Roumaine pour la Défense de la Paix, l'académicien D. V. Skobeltzyne, président du Comité des prix *Lénine* internationaux, a dit entre autres:

« Les héros de vos œuvres d'après-guerre sont des hommes qui ont connu par leur propre expérience les horreurs de la guerre. Ils haïssent celle-ci et consacrent toutes leurs forces à la lutte pour la paix dans le monde. Ces œuvres montrent de façon convaincante que la paix est nécessaire à ceux qui travaillent, et que seuls les ennemis de l'humanité peuvent rêver d'une nouvelle guerre.»

Mihai Gafița

ZAHARIA STANCO

Costandina

Zaharia Stanco est né le 7 octobre 1902 dans la commune de Salcia-Teleorman, d'une famille de paysans pauvres. Au sortir de l'école primaire, n'ayant pas les moyens d'entrer au lycée, il s'engage tour à tour comme apprenti chez un corroyeur, comme vendeur dans une épicerie, comme garçon de courses, etc. Ce n'est qu'à l'âge de vingt ans que, tout en travaillant, il réussit à faire ses études secondaires à Roşiorii-de-Vede.

Il s'inscrit ensuite à la Faculté des Lettres et de Philosophie de Bucarest, tout en occupant un modeste emploi de fonctionnaire pour assurer son existence. En 1932, il passe sa licence ès Lettres et Philosophie.

Etabli à Bucarest, Zaharia Stanco y commence sa longue et féconde activité littéraire, bénéficiant de l'appui paternel de l'écrivain Gala Galaction, qui l'introduit dans les milieux littéraires de quelques revues marquantes. Zaharia Stanco se consacre d'abord à la poésie et publie en 1927 son premier volume de vers, *Poèmes simples*. Il ne tarde pas cependant à s'imposer comme prosateur et se révèle un remarquable et vigoureux journaliste qui excelle notamment dans le pamphlet. Il édite et dirige lui-même, en 1932, la revue progressiste *Azi* (Aujourd'hui).

Pendant l'entre-deux-guerres Zaharia Stanco publie successivement les volumes *Blanches* (1937), *La Cloche d'Or* (1939), *L'Arbre rouge* (1940), *L'Herbe miraculeuse* (1941), *Années de fumée* (1944) et, en outre, un volume de traductions du poète Serge Essenine (1934). Ses innombrables articles et pamphlets, écrits durant cette période et qui témoignent d'une attitude militante répondant à des idéaux avancés, ont été réunis en deux volumes massifs: *Le Sel est doux* et *Nuques de taureaux*, parus en 1955.

Après la Libération, Zaharia Stanco est devenu l'un des écrivains les plus représentatifs de notre nouvelle littérature réaliste-socialiste et s'est imposé tout particulièrement comme un romancier d'un grand potentiel. Son roman *Nu-pieds*, paru en 1948, est hautement apprécié non seulement dans notre pays, mais encore dans de nombreuses parties du globe, où des traductions en un grand nombre de langues l'ont fait connaître. Depuis, Zaharia Stanco a fait paraître les romans *Les Chiens* (1952), *Les Fleurs de la terre* (1954) et *Les Racines sont amères*, en cinq volumes (1958), ainsi qu'un livre de notes et d'impressions de voyage intitulé *A travers l'U.R.S.S.* (1950). Il a enfin publié en 1961 trois nouveaux volumes de son grand roman cyclique *Nu-pieds*.

Zaharia Stanco este membre titulaire de l'Académie de la R.P.R., directeur du Théâtre National « I. L. Caragiale», de Bucarest, et secrétaire de l'Union des Ecrivains de la R.P.R.

Quand on a eu son content de sommeil, qu'on a assez mangé ou que, simplement, on a trompé sa faim, il n'y a pas à dire, on se sent rudement bien ! Tout paraît délicieux. Clignant souvent des yeux et, entre chaque battement des paupières, me lançant des coups d'œil en dessous, ma tante Uțupăr raconte à maman comment elle se dispute et comment, pour finir, elle se rabiboche avec Laurențiu Piele.

— Nous nous chamaillons pour des riens, et nous nous séparons fâchés et bien décidés à rompre. Et puis voilà qu'au bout d'un certain temps il m'arrive de le rencontrer, en plein jour, dans la rue. Je fais semblant de ne pas le voir. Je baisse les yeux. Il m'appelle. Je l'entends, bien sûr, mais je ne lui réponds pas. Je ne hausse même pas les épaules, rien ! Mais lorsqu'il commence à faire sombre et que tout est tranquille dans le village, le voilà devant ma porte. Il reste sur le seuil, comme un pauvre chien battu et transi de froid, attendant que je le laisse entrer.

— Toc ! Toc !

— Qui est là ?

— C'est moi, Laurențiu.

— Tu veux parler à mon mari ? Il n'est pas à la maison. Il est à Turnu, en train de charger du blé sur les chalands.

— S'il avait été là, je ne serais pas venu.

— Va-t'en, Laurențiu ! On n'a plus rien à se dire, nous deux.

— Non, je ne m'en vais pas ! Je me couche ici, tiens, la tête sur le pas de ta porte. Je me laisse geler. Demain matin, tu me trouveras mort.

— Si au moins tu gelais pour de bon ! Si tu pouvais te coucher pour ne plus jamais te lever ! Je t'ai assez vu ! Comme le chien du Turc, qui ne pouvait plus sentir les pommes aigres.

— Je ne m'en irai pas ! Allons, ouvre-moi !

— Comprends donc et va-t'en de bon gré, avant que je vienne te mesurer le dos avec mon bâton.

— Tu me ferais ça, toi ? Tu aurais le cœur de me frapper le dos à coups de trique ?

— Et pourquoi pas ? T'es pourtant pas l'empereur...

Laurențiu se tait. Il ravale sa colère, s'approche de la fenêtre et susurre, de sa voix la plus douce :

— Je t'ai apporté un beau fichu.

— Et à Dița ? Qu'est-ce que tu lui as apporté, à Dița ?

— Un paquet de raisins secs.

— Bon ! Attends, je viens t'ouvrir !

Faisant semblant de me tirer la bonne aventure tout seul — c'est ma tante Unturica qui m'a appris à le faire — et feignant de penser à tout autre chose, je dresse l'oreille comme le lièvre dans le guéret, lorsque, tapi sous un buisson, il écoute les clabaudements des lévriers qui cherchent sa trace. Ce ne sont pas des histoires inventées, qu'elle nous raconte là, ma tante Uțupăr. C'est quelque chose qui est arrivé pour de vrai. Moi, les histoires, je les aime plus que tout. A la folie. Mais qui n'aime pas entendre des histoires ? Les imbéciles, peut-être... Pourtant, ce qui est vrai est vrai, il n'y a pas à le nier : les aventures qui sont arrivées pour de bon m'attirent encore plus. Elles me ravissent, quoi

Ce n'est donc pas étonnant que je fasse l'impossible pour les entendre. Mais maintenant, c'est pas de veine ! Au moment où tout allait pour le mieux, où ma tante Uțupăr, échauffée par son récit, devenait de plus en plus drôle et intéressante, voilà Costandina [1]) ma sœur d'adoption de Saïele, qui ouvre la porte et fourre son nez dans la maison alors que personne ne l'attendait. Tombant chez nous à l'improviste, elle dit d'une voix timide et humble:

— Je vous baise les mains, maman. Et à vous aussi, tante Uțupăr.

Moi, ma cousine Dița et les autres gamins qui sont là, elle n'a même pas l'air de nous remarquer. C'est comme si nous n'existions pas. Dès qu'elle aperçoit Costandina, ma mère se rembrunit. Si le ciel s'était brisé en morceaux et lui était tombé sur la tête, elle n'aurait pas un air plus ennuyé. Elle répond d'un simple hochement de tête. Tante Uțupăr, d'une voix aimable, mielleuse, mais avec un ricanement acide et en faisant claquer ses dents longues comme des pelles et jaunes comme du safran, lui répond:

— Bonjour, Costandina. On est bien contents de te voir. Tu nous manquais. Vraiment, y a que toi qui manquais, ici !

Moi, menu frétin, je ne sors pas un mot. Mais je regarde de tous mes yeux, j'écoute de toutes mes oreilles. Ce matin, en quittant sa maison, Costandina est sûrement partie du mauvais pied.

Dehors, l'automne tardif a brusquement tourné à l'orage. Des nuages violacés qui depuis quelques jours se tourmentaient et se bousculaient ont fini par crever. Il pleut. Il pleut à torrents. Un temps à ne pas mettre un chien dehors. La pluie crépite sur le toit d'échandoles. Elle crépite aussi sur les petits carreaux de la fenêtre qui ne laissent filtrer qu'une clarté blafarde. La pluie fait zurr ! zurr !... Dans l'âtre, le feu palpite à peine. Lui aussi, on dirait que l'humidité le pénètre et l'étouffe.

Costandina, petite, maigrichonne et si frêle que j'en viens à me demander comment son âme peut tenir dans ce corps menu, Costandina au visage terreux et aux yeux couleur de cendre, est mouillée du sommet de la tête à la plante des pieds. Comment a-t-elle eu le courage de venir toute seule, par une telle pluie, à travers champs, depuis son lointain village de Saïele ? Personne ne le lui demande, et elle ne trouve pas nécessaire de le dire. Recroquevillée sur elle-même, elle attend près de la porte, en grelottant. Elle attend que ma mère lui dise de prendre place sur le rebord du lit ou sur le tabouret à trois pieds qui est près du poêle. Mais, bouillant de colère, maman demeure muette. Elle ne lui jette pas un regard. Sa bouche est close, ses lèvres serrées comme une bourse. Tante Uțupăr rote un bon coup et regarde par la fenêtre la pluie torrentielle qui commence à devenir un véritable déluge.

Je ne suis plus fâché de l'arrivée de Costandina, ma sœur aînée, bien qu'elle ait interrompu tante Uțupăr dans ses aveux coupables, tout farcis de péchés. A présent je brûle d'envie de voir ce qui va se passer chez nous. Je ne sais pourquoi, il me semble que le scandale couve, comme la braise sous la cendre. D'un instant à l'autre, il peut éclater. Jusque là,

---

[1]) Féminin de Costandin — forme populaire de Constantin

j'aimerais bien inviter Costandina à s'asseoir, mais ce n'est pas à moi de le faire. Je connais les convenances, puisque ce n'est pas à moi de le faire, je ne le fais pas.

Un temps passe, qui me semble infiniment long et durant lequel nous écoutons tous, en silence, les hurlements du vent, le crépitement de la pluie sur le toit, sa ruée sauvage contre les vitres à reflets violacés. Tout à coup, Costandina prend son courage à deux mains et lance, dans la chambre, une semence de discussion.

— Maman, je crois que ce matin, depuis que je suis partie de chez moi, la guigne ne me lâche pas.

— Je te le dis comme je le pense, Costandina: tu ne t'es pas trompée. C'est comme ça. La guigne te poursuit. Tu aurais mieux fait de rester chez toi, ma fille, auprès de ton mari et de tes enfants.

— Je ne me suis pas mise en route de mon plein gré, maman. C'est Digă qui m'a obligée à partir. Il m'a harcelée, tant et si bien que j'ai fini par m'en aller.

— Et si Digă t'a obligée à partir, s'il t'a harcelée, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Tu n'avais qu'à ne pas te laisser faire, quoi ! Tu n'étais pas obligée de lui obéir. Tu le sais — tu le sais même très bien — que tu n'as plus aucune raison de venir dans cette maison.

— Je n'ai pas eu la force de lui résister ! Il m'a battue comme plâtre. Et après m'avoir battue, il m'a forcée à partir:

« — Va-t'en, qu'il a crié, va tout de suite à Omida !

— Mais il pleut, Digă, tu ne vois pas comme il pleut?

— Et puis après? Tu ne te noieras pas, sois tranquille !»

La tante Uțupăr rote encore un coup, ricane de nouveau et commence à lui tirer les vers du nez:

— Il a tapé fort, dis, Costandina? Il a vraiment tapé si fort que tu as dû lui obéir et partir sous la pluie?

— Ça oui, tante Uțupăr, il n'y est pas allé de main morte. J'ai bien cru qu'il allait me tuer.

Maman écoute le récit de Costandina. Mais son cœur ne s'attendrit pas, ses yeux ne s'adoucissent pas. Son visage, au contraire, est plus sévère que jamais.

— Dommage qu'il ne t'ait pas tuée, Costandina. Vrai, ma fille, c'est dommage qu'il ne l'ait pas fait ! Il aurait mieux valu qu'il te batte à mort.

Tante Uțupăr essaye, à sa manière, d'atténuer l'effet des paroles si dures de ma mère.

— Moi, ma chère, jamais mon mari ne m'a touchée. Pas même du bout du doigt.

— Vous ! Mais il n'y en a pas deux comme vous, tante Uțupăr. Vous avez plus d'énergie que sept hommes réunis. Tout le monde le sait jusque de l'autre côté de l'Olt: «elle n'a pas sa pareille au monde, madame Uțupăr, de Secara !»

Tante Uțupăr se tait. Costandina se tait elle aussi. J'ai beau me creuser la tête, je n'arrive pas à deviner à quoi pense ma mère. Mais à mesure que la pluie devient plus violente et que le vent siffle plus furieusement, il me semble que son visage crispé commence à se détendre. Si

elle se mettait à parler, je suis sûr que maintenant sa voix serait douce, pitoyable. Mais connaissant sa faiblesse, elle serre les mâchoires et s'interdit de céder. Voilà pourquoi elle demeure muette.

— Costandina, dit tante Uțupăr, j'ai peine à croire que Digă ait cogné si fort. N'exagère pas, il t'a peut-être flanqué seulement une ou deux gifles.

— Vous ne me croyez pas, non? Et si je vous montre ce que j'ai sur le corps, est-ce que vous me croirez?

— Alors oui... Tu comprends bien que je ne peux pas te croire sur parole... Ça n'est pas possible, ma fille.

Peinée de voir qu'on doute de sa sincérité, Costandina enlève son manteau ruisselant de pluie. Elle l'accroche à un clou planté dans la porte. Elle enlève sa blouse. Elle ôte aussi sa chemise et reste nue jusqu'à la ceinture. Ses seins, petits et ronds, sont tout en sang. Sa poitrine est écorchée, ses côtes sont couvertes de bleus. Le dos aussi est complètement tuméfié.

— Vous voyez, maman? Vous voyez, tante Uțupăr?

Maman se tait. Tante Uțupăr lui répond:

— Je vois, ma petite, je vois. Ah, ta vie n'est pas drôle!

Mais Costandina veut l'apitoyer davantage. Elle s'apprête à lever ses jupes pour montrer ses hanches et ses fesses. Maman s'y oppose:

— Ça va, Costandina! Tu ne vois pas que ce garçon est là? Tu n'as donc plus de pudeur?

Tante Uțupăr rit de bon cœur. Son ventre tressaute.

— Et alors? Ce n'est pas le premier derrière qu'on lui montre, à ce gars-là! Il en a sûrement vu d'autres, et il n'en est pas mort. Ça ne lui a même pas fait mal au cœur. Pas vrai, Darie? Allons, avoue.

— C'est vrai, tante Uțupăr. J'ai vu tout ce qu'on peut voir.

Costandina se rhabille. Elle tremble de froid.

— Toute ma chair me fait mal. La peau me brûle. Les os me font souffrir. C'est comme s'ils étaient brisés.

Tante Uțupăr rit encore pendant quelques moments, mais quand ses regards rencontrent les yeux de Costandina, son rire s'éteint. D'une voix triste, maman dit sans regarder Costandina:

— Digă, c'est un chien, c'est pas un homme! Oui, c'est un chien...

Ulcérée, ma sœur d'adoption se précipite sur maman. Levant son poing noir et noueux, elle glapit:

— C'est pas vrai, ce n'est pas un chien! Mon mari n'est pas un chien! C'est un homme. Comment osez-vous me dire que mon mari est un chien? Alors c'est d'un chien que j'ai été amoureuse? C'est un chien que j'ai épousé? C'est un chien qui m'a déjà fait trois enfants? De quel droit dites-vous que Digă est un chien? Je vous défends de dire que mon mari est un chien! Vous n'avez pas habité sous le même toit que lui. Vous ne le connaissez pas.

Maman essaye de se défendre:

— Il t'a battue! Il n'aurait pas dû te battre.

— Tout à l'heure, vous avez dit qu'il aurait mieux fait de me tuer.

— C'est une autre histoire. Pour ce qui est de te tuer, bien sûr qu'il aurait dû te tuer. Ça aurait fait un poids de moins sur la terre. Mais pour ce qui est de te battre... eh bien, non... ça, il n'avait pas le droit...

— C'est pour mon lopin de terre, qu'il m'a battue. Il m'a battue et m'a dit: « Retourne à Omida, chez ceux qui t'ont élevée. D'après la coutume et les usages, tu es leur fille. Ils doivent te donner la terre à laquelle tu as droit... »

— Et toi, comme une idiote, tu as pris tes jambes à ton cou et tu es venue ! Tu croyais peut-être que nous t'attendions les bras ouverts?...

— Est-ce que je pouvais ne pas venir? Naturellement, je suis venue. Je suis venue réclamer mon dû. Je suis venue vous demander ma part de terre. Selon la coutume. Et selon la justice.

— Ta part de terre? Où veux-tu que nous en prenions pour t'en donner, de la terre? Nous n'en avons pas. Il n'y en a même pas assez pour nous autres. Comment veux-tu que nous t'en donnions?

— Que vous en ayez pour vous ou non, à moi il me faut ma part de terre. Je ne pars pas d'ici avant que vous me l'ayez donnée. Vous pouvez me tuer, je ne m'en irai quand même pas.

Les yeux de maman lancent des éclairs. Ses lèvres tremblent. Ses joues pâlissent. Ses regards se troublent. Elle a de la peine à se dominer. On sent qu'elle a envie de se précipiter sur Costandina, de l'empoigner par les épaules et de la jeter dehors, dans la tempête. Tante Uțupăr, voyant que les choses se gâtent, que la colère monte, n'a plus envie de rire.

— Laisse-la tranquille, Maria, tu n'as pas vu que son mari l'a rouée de coups? Elle dit ce qui lui passe par la tête, histoire de ne pas être venue pour rien, sous l'averse.

— Ce qui me passe par la tête? Vous n'avez pas honte, ma tante, de dire que je suis venue de Saïele — et il y a un bout de chemin — seulement pour dire ce qui me passe par la tête? Digă n'aurait pas pris la peine de me battre pour si peu, et moi non plus je n'aurais pas fait cette trotte rien que pour ça.

— Tais-toi, effrontée ! Tu as de la chance que je sois dans une maison étrangère, sans ça...

— Sans ça, quoi? Vous voulez peut-être me battre, vous aussi? Ah, mais non ! Digă est le seul au monde à qui je permets de me battre ! Lui, c'est mon mari, il a le droit...

— Je t'en donnerai, moi, du droit ! Attends que je t'apprenne à te conduire dans le monde et à parler aux gens !

— Digă me l'a assez appris. Et ce qu'il ne m'a pas encore appris, il a encore le temps de le faire.

— Tu as de la chance, petite garce, que je sois dans une maison étrangère. Insolente !

Costandina se moque bien des paroles que la tante Uțupăr lui jette comme des pierres. Elle lui tient tête fièrement:

— Pour vous, ma tante, c'est peut-être une maison étrangère, mais pas pour moi. Je suis chez mes parents et je demande mon droit, le lot de terre qui m'est dû. Et je ne m'en vais pas d'ici tant que je n'aurai pas

reçu mon droit. Je ne pars pas sans avoir obtenu mon lopin de terre, vous entendez !

Tante Uțupăr toise Costandina comme si elle la voyait pour la première fois.

— Saloperie ! Comment oses-tu parler comme ça ? Immondice de la terre !

— Vous pouvez dire ce que vous voudrez et m'insulter tant que vous en avez envie, ma tante. Moi, je vous répète que je ne m'en irai pas tant qu'on ne m'aura pas donné la terre à laquelle j'ai droit, celle qui m'appartient. Je suis venue chez mes parents pour demander mon droit. C'est mon droit que je demande, ma part de notre terre.

Maman a perdu patience. Elle éclate:

— Tes parents ? Allons donc ! Quelle espèce de père c'est-y pour toi, mon homme ? Il a peut-être couché avec beaucoup de femmes dans sa vie, il en a peut-être culbuté plus d'une dans l'herbe. Mais pas ta mère de Saïele. T'as qu'à le lui demander. Il ne l'a connue que le jour où il a eu le malheur de vouloir t'adopter. Et moi ? Quelle espèce de mère est-ce que je suis, pour toi ? Réponds, traînée !... Je ne t'ai pas portée dans mon ventre, je ne t'ai pas allaitée, je ne t'ai pas tenue dans mes bras !

Costandina, la pauvre, regarde ma mère comme si celle-ci lui avait versé un seau d'eau froide sur la tête. Elle serre les épaules, devient encore plus petite, à croire qu'elle voudrait se cacher tout entière en elle-même, pour disparaître aux regards. Elle s'est calmée. D'une voix pitoyable et douce, elle murmure:

— Ne parlez pas comme ça, maman. Ne parlez pas comme ça. C'est un péché. Je suis votre fille. Vous savez bien que je suis votre fille. Puisque mon père m'a prise à mes vrais parents et qu'il m'a élevée, je suis devenue votre fille...

— C'est toi qui le dis ! Tu peux me prier tant que tu voudras, et même te taper le derrière par terre si ça te chante, jamais je ne reconnaîtrai que tu es notre fille, tu entends !

— Quand j'étais toute petite, mon père et Dumitra, ma seconde mère, m'ont demandée à mes parents de Saïele. Ils m'ont emmenée chez eux et m'ont élevée. Jusque là Dumitra, n'avait pas eu d'enfants. Mais je leur ai porté bonheur. Après m'avoir adoptée, Dumitra a mis au monde mon frère Gheorghe, et plus tard ma sœur Leana. Alors, vous voyez...

— Si c'est Dumitra qui t'a adoptée, retourne chez Dumitra. C'est à Dumitra qu'il faut demander de la terre. Des fois qu'elle t'en donnerait, à côté d'elle...

— Dumitra est morte. Comment voulez-vous que j'aille chez Dumitra ?

— Débrouille-toi. Jusqu'à présent, personne n'est parvenu chez les morts, personne n'a pu leur parler. Mais toi, tu y arriveras peut-être. Peut-être même que tu en reviendras. En tout cas, ma fille, ta place n'est pas dans ma maison.

— Si, maman. Dans cette maison, vous avez pris la place de Dumitra. Vous avez épousé mon père. Et puisque vous avez épousé mon père, que cela vous plaise on non, vous êtes ma mère.

Costandina a beau être odieusement têtue, elle a quand même raison. Pour ne plus discuter avec elle, maman se mord les lèvres. Ma sœur d'adoption adoucit le plus possible sa voix:

— Pensez, maman, que j'ai grandi dans cette maison. C'est dans cet enclos que j'ai traîné mon ombre derrière moi pendant tant d'années. Je ne suis partie d'ici que parce que j'y ai été obligée, et seulement après la mort de Dumitra.

— Je sais, Costandina. Je connais tout ça. C'est pas la première fois que tu viens nous demander de la terre. C'est pas la première fois que tu troubles la paix de cette maison et que tu verses du venin dans nos cœurs.

— Je sais que vous savez tout ça. Mais qu'est-ce que je pourrais vous dire d'autre? Je suis venue demander de la terre. Digă m'a battue à m'en rendre folle, et puis il m'a envoyée ici pour vous demander de la terre. Je ne partirai pas avant que vous me l'ayez donnée. Je refuse de partir. Même si vous me coupez en morceaux pour me jeter aux chiens.

L'entêtement, l'obstination, la ténacité de Costandina suppriment complètement, chez ma mère, cette pitié qui l'avait envahie malgré elle quelques instants aurapavant. Excédée, elle bondit sur Costandina et lui prend violemment le menton:

— Qu'est-ce que t'as dit? Répète-le, pour voir. Ose dire ça encore une fois. Hein?.

Costandina demeure immobile. Elle n'essaie pas de s'échapper. Elle n'a même pas l'air effrayée.

— J'ai dit que je suis venue demander de la terre.

— Et quoi encore? Qu'est-ce que t'as dit d'autre? Allons, rappelle-toi.

— J'ai dit que je ne partirai pas d'ici avant d'avoir ma part de terre.

— Mais si, Costandina, tu partiras. Et tout de suite!

— Je ne pars pas, maman; vous pouvez me tuer, je ne pars pas.

Ma mère quitte la pièce et revient aussitôt après, un tisonnier à la main. Elle est prête à en asséner un coup sur la tête de Costandina. Ce qui la retient c'est seulement la peur de la tuer. Ma tante Uțupăr dit:

— Laisse-la tranquille, Maria. Tu ne vas pourtant pas commettre un péché pour cette folle.

— Comment veux-tu que je la laisse tranquille? Ce n'est pas possible. Puisqu'elle demande de la terre, eh bien, je veux lui en donner, moi, de la terre. Jusque par-dessus la tête! Oui, elle en aura. Au cimetière!

La tournure que les choses ont prise m'inquiète sérieusement. Je ne voudrais pas voir un meurtre chez nous. Mais non... pour finir il n'y aura pas de meurtre dans la maison. Alors, ça commence à me plaire. Maintenant... oh, maintenant je ne regrette plus du tout que l'arrivée inopinée de Costandina ait interrompu le récit de tante Uțupăr. Je l'entendrai une autre fois et peut-être même jusqu'au bout l'histoire de Laurențiu Piele.

Mais quelque chose semble s'être brisé dans le cœur de Costandina; à moins que tout au contraire, quelque chose y ait germé. Le fait est qu'elle perd contrôle sur elle-même et se met à hurler comme folle:

— Oui! Vous me donnerez ce qui m'est dû. Vous me donnerez la terre qui me revient. Vous n'allez plus me rouler. C'est aujourd'hui que je

la veux, ma terre. Et avec des papiers en règle. Aujourd'hui même !

Une écume blanche se forme aux coins de ses lèvres, qui devient une mousse. Costandina ne sent pas que cette mousse lui dégouline le long du menton. Elle ne l'essuie pas.

Ma mère oublie que, peu d'instants avant, elle a traité Digă de chien. Elle oublie avoir dit à Costandina que son mari n'aurait pas dû la battre, qu'un homme n'a pas le droit d'en frapper un autre. Elle empoigne solidement Costandina, la tient à deux mains et, furieusement, lui cogne la tête contre le mur. Pendant qu'elle lui tape la tête contre la paroi solide qui résonne d'un bruit sourd, maman lui dit entre ses dents serrées:

— En voilà, de la terre ! En voilà tant et plus ! Tiens, de la terre ! T'en veux encore ?

Costandina s'amollit de nouveau comme une chiffe. Elle ne se défend pas. Elle ne crie même pas. Elle serre les mâchoires et se tait. Moi aussi. Ma tante Uțupăr se tait également. Et aussi ma cousine Dița, celle qui a un bec de lièvre.

— Tu veux de la terre ? Tiens, de la terre ! En voilà, de la terre !

Ma sœur de Saïele tourne de l'œil. Elle tremble de toutes ses jointures. Maman la lâche. Costandina tombe au pied du mur et se replie sur elle-même.

— Verse-lui une cruche d'eau sur la tête, dit ma tante Uțupăr. Ça la réveillera. Elle n'a rien du tout.

— Elle se réveillera même sans ça, répond ma mère. A quoi bon me fatiguer ?

Dehors la pluie tombe à seaux. Dans la rue inondée, il ne passe plus personne. Les murs de la maison sont froids et humides. Le poêle se refroidit. Griva, la chienne efflanquée, a trouvé un refuge sous l'auvent de la grange, où elle s'est roulée en boule. Les moineaux se sont abrités sous la gouttière. Quant aux corbeaux, je ne suis pas en peine pour eux. Ils ont l'habitude de la pluie. Ils ont même l'habitude des tempêtes de neige.

Bientôt, ce sera la fin de l'automne. La bise se mettra à souffler. Elle nous apportera les frimas, de grands amas de neige toute blanche. D'où vient-elle, la neige ? D'où viennent les tourmentes et les tempêtes ?

Costandina soupire longuement. Elle paraît s'éveiller d'un profond sommeil, mais ne bouge pas encore. On voit seulement ses yeux clignoter, comme si elle tâchait de comprendre où elle se trouve et ce qui lui arrive. Elle aperçoit maman, elle aperçoit la tante Uțupăr. Elle me voit aussi. Aussitôt, sa figure terreuse s'éclaire. Peut-être s'imagine-t-elle que je suis son ange gardien. Comme du fond d'un trou, j'entends sa voix assourdie :

— Darie, donne-moi, s'il te plaît, un verre d'eau.

Nous n'avons pas de verre, à la maison. Quand nous avons soif, nous buvons à même le pot. Un grand pot en terre cuite. Je me précipite dans le vestibule et plonge le pot dans le baquet d'eau. Ensuite, je reviens dans la chambre et le tends à Costandina. Les mains tremblantes, elle porte le pot à ses lèvres. se retenant de claquer des dents. Elle boit avidement.

— Merci, Darie. Tu es bien bon pour moi, mon petit.

Je lui souris, et vais remettre le pot à sa place, dans le vestibule, puis je reviens m'accroupir près du poêle. Costandina s'essuie la bouche du revers de la main et tâte les bosses qu'elle a sur la tête. Je pensais que, toute heureuse de s'en être tirée à si bon compte, elle allait se lever et partir sans demander son reste, en courant d'une seule traite jusqu'à Saïele, malgré la pluie, et sans plus regarder derrière elle. Pensez-vous ! En ce temps-là, je ne connaissais rien aux gens. Dès qu'elle retrouve la force de parler, bien que moulue et encore étourdie par les coups, elle reprend tout depuis le début:

— Je suis venue réclamer de la terre, maman. Digă m'a envoyée pour vous demander de la terre. Eh bien, vous pouvez me tuer si vous voulez, je ne pars pas avant que vous m'ayez donné mon dû. Même si... même si vous me tuez, je refuse de partir. Je reste là. C'est vous qui paierez les frais de l'enterrement.

Ramassée sur elle-même, près de la porte, elle frémit de tout son corps, et poursuit d'une voix à peine perceptible:

— Je veux ma part de terre. C'est mon droit. Il faut me le donner. Il faut me donner ma part de terre. C'est pour ma part de terre que je suis venue. Donnez-moi mon lopin de terre.

Maman se tourne du côté de l'icône et se signe.

— Seigneur, pardonnez-moi ! Pardonnez-moi, Sainte-Mère de Dieu ! Cette femme est folle, je sais bien, mais si elle ne se tait pas, si elle ne s'en va pas, je sens que je vais la tuer. Pardonnez-moi, Seigneur, et Vous aussi Sainte-Mère de Dieu.

— Tu ne devrais pas la tuer, suggère tante Uțupăr. C'est un péché de tuer un être humain. Prends-la plutôt par les épaules, flanque-lui un bon coup de pied au derrière et jette-la dehors.

— Je ne partirai pas, dit Costandina. Je suis venue pour de la terre. Vous devez me donner ma part de terre. Si vous me mettez à la porte, je resterai dans l'enclos. Si vous me renvoyez de l'enclos, je resterai sur la route. Tant que vous ne me donnerez pas mon dû, vous ne vous débarrasserez pas de moi.

— T'as perdu la raison, ma fille ! Comment veux-tu qu'ils te donnent de la terre, ces gens ? Ils n'en ont pas pour eux-mêmes. Tu devrais pourtant comprendre...

— Non, je n'ai pas perdu la raison, tante Uțupăr. S'ils ne me donnent pas la terre à laquelle j'ai droit, comment est-ce que je pourrais rentrer chez moi ? Qu'est-ce que je lui dirais, à Digă ? Il me tuera, Digă. J'aime mieux que ce soit ma mère qui me tue, parce que Digă, lui, je l'aime ! Je ne veux pas qu'il soit envoyé au bagne pour m'avoir tuée.

— Il ne te tuera peut-être pas.

— Si, tante Uțupăr, il me tuera. Cette fois, je n'y couperai pas. Il me tuera. Et si de toute façon quelqu'un doit me tuer, je préfère encore que ce soit maman qui charge son âme d'un péché et soit envoyée au bagne. Que ce soit elle qui me porte sur son dos, dans l'autre monde. Moi, mon homme je l'aime comme la prunelle de mes yeux, tante Uțupăr.

C'est moi qui lui ai couru après. Je l'ai épousé par amour. Maintenant encore, mon cœur brûle d'amour pour lui.

Tante Uțupăr hausse les épaules. Elle dit:

— Je n'y comprends rien, Costandina. Et pourtant j'en ai vu de toutes les couleurs, dans ma vie, je ne suis pas née d'hier. Digă te rosse tant qu'il peut, et toi, tu l'aimes comme la prunelle de tes yeux?

— Digă m'est plus cher que mes propres yeux. Sans yeux, je pourrais encore vivre, mais sans Digă, non.

— Peux-tu me dire aussi pourquoi tu l'aimes tant, ton Digă?

Costandina porte de nouveau la main aux bosses que maman lui a faites en tapant sa tête contre le mur, puis elle tâte ses côtes, que Digă a couvertes de bleus. Elle rit. Elle trouve encore la force de rire, et dit d'une voix douce:

— Digă, c'est mon homme. Et moi, tante Uțupăr, je n'en ai pas connu d'autre dans ma vie, et je n'en connaîtrai jamais un autre. Pourquoi? Parce que Digă... mais non, je ne vous le dirai pas, tante Uțupăr.

— Salope! Tu n'as pas connu un autre homme? A propos de quoi est-ce que tu dis ça? Et pour qui?

— A propos de rien, tante Uțupăr. Vous savez bien que je pourrais viser personne, ici.

— Tâche de ne plus m'énerver, ma fille! Je suis capable d'oublier où je me trouve et de te prendre par les cheveux.

— Pardonnez-moi, tante Uțupăr.

— Tu ferais mieux de te mordre la langue, vipère!

— Je l'ai mordue. Il y a quelques instants. Quand maman me cognait la tête contre le mur. Plusieurs fois, je l'ai mordue. Tenez, elle saigne.

La pluie effroyable qui s'abat sur la terre comme une malédiction tambourine contre le toit. Les vitres violacées brisent chaque goutte qui vient les frapper, et la changent en une traînée d'eau. Costandina se lève. Elle rajuste sa jupe mouillée, remet son manteau sur ses épaules. Va-t-elle partir? Non. Elle s'assied par terre et appuie son dos contre la porte. D'une voix faible, elle geint:

— Ma tante, c'était vraiment pas la peine qu'elle me cogne la tête contre le mur. Je ne partirai quand même pas d'ici avant d'avoir reçu ma part de terre. Si ma mère et mon père ne me donnent pas ma part, je reste ici, je dors ici, je mange ici. Pour finir, ils me donneront quand même ma part de terre. Ils ne me garderont pas ici toute la vie.

— Ecoute, Costandina, dit tante Uțupăr, si tu as droit à un lot de terre, pourquoi est-ce que tu ne le demandes pas à la justice? Fais-leur un procès. Appelle-les devant le juge.

— Pensez-vous! Je ne ferai pas la bêtise de dépenser des sous pour payer le procès et les avocats sans aucun profit.

— Pourquoi, sans aucun profit? Tu prétends que c'est ton droit. Si c'est vraiment ton droit, va devant le juge, et le jugement sera en ta faveur. C'est pas un procès contre des boyards, pour que tu sois sûre de le perdre. Tes parents sont des gueux comme toi.

— Ne vous moquez pas de moi! Vous savez très bien que d'après les lois écrites, dont les juges tiennent compte aujourd'hui, je n'ai aucun

droit. Si j'ai droit à la terre, c'est d'après les coutumes de nos ancêtres que les braves gens respectent.

— Qui est-ce qui tient encore compte de la coutume?

— Tout le monde, tante Uțupăr, tout le monde. Eux seuls, ils ne veulent pas en tenir compte.

— Ils ont trop peu de terre, Costandina. Celle qu'ils possèdent maintenant ne leur suffit déjà pas. Réfléchis, bon Dieu! Comment veux-tu qu'ils t'en donnent à toi aussi?

— Je ne demande qu'une toute petite part de ce qu'ils ont et c'est tout. S'ils me la donnent, je ne demanderais plus jamais rien. Que le diable m'emporte si je demande encore quoi que ce soit!

En entendant parler du diable, ma mère se signe, puis saute à bas du lit et se rue sur Costandina. Elle la secoue par les épaules, lui donne des coups de pied dans les côtes et, par surcroît, lui lance quelques bonnes gifles. Puis elle la pousse de côté pour pouvoir ouvrir la porte:

— Tu vas sortir, tu entends? Tu vas sortir tout de suite! Pourquoi as-tu prononcé le nom du malin dans ma maison? Je ne permets à personne de prononcer le nom du malin chez moi, de fâcher mes icônes et de salir mon foyer!

Costandina, comme si elle n'était faite que de terre inanimée, supporte les coups sans un geste, sans un mot. Elle se laisse pousser vers la porte. Maman la lâche un instant pour ouvrir la porte toute grande. Le froid envahit la pièce. Il n'en faut pas davantage à ma sœur de Saïele: se sentant libre, elle se traîne vers le lit, dont elle empoigne solidement un des pieds. Les pieds du lit, ronds, solides, profondément enfoncés dans la terre, sont en bois. Ils résistent. Furieuse, ma mère saisit Costandina par la taille et essaie de la tirer. Malgré tous ses efforts, elle ne parvient pas à lui faire lâcher prise, à l'entraîner vers la porte et à la pousser dehors. Elle s'épuise en vain. Finalement elle y renonce. Refermant la porte, elle s'arrête au milieu de la chambre, ne sachant plus que faire. Tante Uțupăr lui donne un conseil:

— Prends un gourdin et assouplis-lui l'échine, Maria. Si tu lui assouplis bien le dos, elle s'en ira.

— J'ai peur de la tuer et de finir mes jours en prison. Je ne veux pas que mes enfants restent orphelins et soient mangés par la vermine.

— Si tu ne lui défonces pas la tête, elle ne mourra pas. Il faut seulement prendre garde de ne pas la frapper à la tête. Pour le reste, tu peux y aller tranquillement.

Costandina, qui s'est abritée sous le lit, soupire profondément.

— Si elle est décidée à ne pas me donner la part de terre qui me revient, elle ferait mieux de m'assommer tout de suite, tante Uțupăr. Pourquoi me laisser souffrir comme ça? Je n'en peux plus, vous comprenez? Je n'en peux plus...

Tante Uțupăr lance un coup d'œil à maman. Elle ricane et demande à Costandina:

— Mais si ta mère te tue, Digă à qui tu le laisses?

Costandina demeure pensive. Au bout de quelques instants elle soupire de nouveau:

— C'est vrai, ça ! Je n'ai pas à qui le laisser, Digă ! Non, jamais je ne me déciderai à le quitter. Qu'est-ce qu'il ferait sans moi?

— Ce que font tous les hommes quand leurs femmes meurent.

— C'est-à-dire quoi? Que voulez-vous dire, ma tante?

Il en trouvera une autre. Il en épousera une autre. Tu ne voudrais pourtant pas qu'un homme jeune, comme lui, se retire dans un cloître et se fasse moine...

Costandina se traîne de nouveau jusque près de la porte et s'y accroupit. Maintenant ses yeux flamboient:

— Digă? Mon Digă, marié à une autre? Je sortirais de mon tombeau et je lui crèverais les yeux !

— Quand on descend au tombeau, ma fille, on n'en sort plus.

A travers les rafales de pluie, nous entendons le bruit du train qui passe. Il passe tout près de notre maison. Les fenêtres vibrent. La porte vibre. Maman dit:

— Il est bientôt l'heure de manger. Je vais faire boullir l'eau pour la *mămăligă* [1]). Mon homme ne va pas tarder.

— Et Costandina, qu'est-ce que tu en fais? demande la tante Uțupăr.

— Qu'elle reste là. Elle n'a qu'à se plaindre à son père. Elle n'a qu'à lui demander de la terre, à son père. Qu'il lui en donne, s'il en a les moyens. C'est lui qui l'a adoptée. Lui et la défunte Dumitra.

Maman passe dans le vestibule. Elle allume le feu, fait chauffer l'eau pour la *mămăligă*. Ma tante Uțupăr va la rejoindre. Dans la petite pièce sombre, aux murs tout de guingois, il ne reste plus que moi, ma cousine Dița et Costandina, ma sœur aînée. La jeune femme s'étire. Ses os craquent. Elle remet son fichu et arrange son caraco mouillé, qui est tout de travers. Elle rajuste aussi sa jupe trempée, puis elle vient s'asseoir sur le bord du lit. Ses yeux gris ont une expression très lasse et se perdent au fond de la tête. Son visage terreux s'est creusé.

Ma cousine Dița se jette une vieille couverture sur les épaules.

— Où vas-tu?

— Je ne vais pas loin, me répond-elle. Je veux voir le mort, moi aussi.

Si je lui demandais de ne pas partir — comme j'en ai envie — elle se moquerait de moi. Je me tais. Elle s'en va. Elle s'en va sous la pluie.

Je voudrais dire à ma sœur Costandina quelques mots gentils qui apaisent sa douleur, ou peut-être, au contraire, quelque chose de dur, pour la mettre en colère et la faire sortir de cette torpeur dans laquelle elle semble être tombée. Mais ma tête est complètement vide. Je ne trouve ni les paroles aimables que j'aurais voulu dire, ni les mots blessants qui pourraient l'éveiller et la remettre en colère. Je suis tiré d'embarras par ma sœur Costandina elle-même. Elle me regarde. J'en profite pour montrer mes dents. Elle me sourit aussi. Son sourire disparu, elle me demande:

— Darie, sais-tu où est notre père?

— Naturellement que je le sais. Papa et ma sœur Evanghelina sont partis de bon matin avec mon frère Ion et la petite Rița; ils sont tous

---

[1]) Bouillie de maïs

allés chez Păscuțu et chez Papelca. Evanghelina a pris ma sœur Elisabeta sur ses épaules.

Malgré tous ses malheurs, Costandina sent sa curiosité s'éveiller:

— Qu'est-ce qui s'est passé là-bas?

— Rien. Gingis est mort.

— Qui c'est, Gingis?

— Le plus jeune des enfants à Păscuțu.

— Et de quoi qu'il est mort?

— D'avoir bu de la *tzouïca*[1]). Il a bu trop de *tzouïca.* Il s'est soûlé, et puis il est mort.

— Que Dieu lui pardonne, dit Costandina.

— Qu'il lui pardonne. Mais Gingis était petit. Il n'a pas eu le temps de beaucoup pécher. Il lançait des cailloux contre les moineaux, avec sa fronde. Il jurait. Je ne pense pas qu'il ait fait d'autres péchés.

Près du poêle, devant un feu de paille humide qui fait beaucoup de fumée, tante Uțupăr marmonne quelque chose. Ma mère, par moments, rit de bon cœur. Je suis de nouveau pris de regrets. Je ne saurai sans doute jamais jusqu'au bout l'histoire d'amour de ma tante Uțupăr et de son amant Laurenț Piele. Je voudrais bien aller l'écouter. Mais non, je ne vais quand même pas abandonner Costandina. Elle tâte ses seins, son ventre, ses côtes, les bosses qu'elle a sur la tête.

— Ça te fait mal?

Costandina, qui pensait à autre chose, sursaute.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Je te demande si la tête te fait mal. Maman te l'a cognée contre le mur. Tu es couverte de bosses, Costandina.

— Non. Je n'ai pas mal. J'ai l'habitude.

— Il te bat souvent, l'oncle Digă?

— Assez. Quand c'est pas Digă qui cogne, c'est ma belle-mère.

— Toujours à cause de la terre?

— Toujours. Quand on s'est mariés, Digă s'est imaginé qu'en plus de la terre que j'avais reçue de mes parents de Saïele, j'aurais aussi quelque chose de mes parents d'ici, puisqu'ils m'ont adoptée quand j'étais petite et qu'ils m'ont élevée pendant un certain temps.

Je n'aime pas l'entendre parler à tout propos de cette terre qu'elle voudrait avoir. Je fais de mon mieux pour la décider à parler d'autre chose.

— Tu es venue de Saïele à travers champs?

— Oui. C'est plus court, à travers champs.

— Et il a plu tout le temps?

— Tout le temps, oui. Une pluie drue, Darie.

— Et tu n'as pas eu peur d'aller si longtemps à travers champs?

— Pourquoi que j'aurais eu peur? A perte de vue, les champs étaient déserts. Pas une bête, pas un homme.

Je n'ai plus rien à lui demander. Un lourd silence s'apesantit entre nous. J'entends de nouveau tante Uțupăr qui près du feu, marmonne des choses que je ne comprends pas. Costandina lève les yeux.

---

[1]) Eau-de-vie de prunes

— Darie, qu'est-ce que tu crois? Est-ce qu'ils me donneront mon lopin de terre?

— Je n'en sais rien. Attends le retour du père. T'as qu'à lui parler.

— Est-ce qu'il va venir?

— Bien sûr qu'il va venir! A présent, il donne un coup de main à Păscuțu, pour faire le cercueil du mort.

— Oui, dit Costandina, un mort, qu'il soit grand ou petit, il faut l'enterrer dans un cercueil et avec un prêtre.

J'essaie de l'égayer un peu:

— Hier soir, j'ai été au village pour acheter à papa un paquet de tabac chez Toma Ocî, le bistrot. C'etait plein de monde. Derrière le comptoir, Toma Ocî tenait Mitică, son gosse, sur les genoux. Le pope Tomiță Bulbuc, lui, trinquait avec mon cousin Nicolae Dimozel. Ils s'envoyaient de l'eau-de-vie. Le pope disait:

« — Voyez-vous ça, quel sacré gosse! Mourir à cinq ans pour avoir trop bu! Ah, monsieur Dimozel, le monde est devenu bien mauvais... Oui, bien mauvais!...»

Mon cousin Nicolae Dimozel buvait en silence. Mais Zgămîie ne pouvait plus y tenir; il s'en est pris au pope:

« — Et vous, mon père, quand est-ce que vous avez commencé à boire?

— Attendez donc, attendez que je me souvienne...»

Le prêtre a réfléchi. Il a longuement réfléchi, et puis il a dit:

« — Moi, mon fils, j'étais un enfant raisonnable, un brave garçon, moi. Je n'ai commencé à boire qu'à l'âge de sept ans. Et depuis, mon enfant, j'ai toujours bu avec modération. La preuve, c'est que je ne suis pas mort d'avoir bu. Je vis et je me porte bien.»

Les gens qui étaient là se sont tous mis à rire. J'ai ri, moi aussi. Le père Tomiță Bulbuc m'a pris l'oreille entre deux doigts et me l'a tordue.

— Pourquoi est-ce que tu ris, espèce de diable?

Je ne lui ai pas répondu. J'ai pris mon paquet de tabac et je suis parti. Mais, arrivé sur le seuil, je me suis retourné et je lui ai tiré la langue au pope.

Costandina m'écoute. Elle ne rit pas. Elle ne sourit même pas.

— Tu as eu tort, Darie, de tirer la langue au pope. Le pope, c'est quelqu'un de sacré, c'est un homme du bon Dieu.

— Je ne dis pas non, mais puisque j'avais envie de faire une grimace au pope, eh bien, je l'ai faite. Au bon Dieu, s'il m'avait pincé l'oreille à l'auberge, je ne lui aurai pas tiré la langue.

— Une autre fois il ne faudra plus le faire, Darie, c'est un péché.

Je ne lui promets rien. Je lui demande:

— Est-ce qu'il boit, l'oncle Digă?

— Dieu préserve! Pas une goutte!

— Mon père, il ne boit pas non plus, dis-je fièrement. Mais mon frère Ion, quand l'occasion se présente, il ne se gêne pas pour s'en envoyer un bon coup...

L'été dernier, les mûriers ont donné beaucoup de fruits. Il y a eu aussi une belle récolte de mirabelles. J'ai mangé des mûres à n'en plus

pouvoir. Et des mirabelles aussi, à satiété. Mais nous, les enfants d'Omida nous n'avons pas réussi à manger toutes les mûres, ni toutes les mirabelles. Les gens du village les ont cueillies pour les mettre dans des cuves et les laisser fermenter. Ensuite, ils on été les distiller chez Olmaz. L'eau-de-vie de mûres n'est pas bien forte. Celle de mirabelles l'est un peu plus. Pourtant l'une et l'autre suffisent à vous monter à la tête, à vous brûler la gorge. Si on en boit beaucoup, on finit quand même par s'enivrer. Les gens en boivent par habitude, ou pour tâcher d'oublier un peu leurs ennuis. Les uns boivent tellement, qu'ils finissent par lancer leurs bonnets après les chiens. Et si les hommes boivent, leurs femmes sont bien obligées d'en faire autant. Il y a même des maisons où les enfants boivent comme leurs parents. Chez Păscuțu, tout le monde boit. Si le petit Quatre-Yeux avait vécu, il aurait bu comme les autres. Aussitôt qu'elle a sevré Gingis, la tante Papelca lui a donné de l'eau-de-vie.

Ma sœur Costandina dresse l'oreille. Moi aussi, je dresse l'oreille. A travers le tumulte du vent, à travers le roulement sourd de la pluie, nous distinguons des pas qui clapotent dans l'eau et la boue de l'enclos. Nous entendons Griva l'efflanquée qui jappe de joie. La porte du vestibule s'ouvre.

— La *mămăliga* est prête, ma femme?

— Elle est prête, mon homme. Le temps de la renverser sur la table, et on mange.

Pieds-nus, couvertes de boue, les joues ruisselantes de pluie, mes sœurs envahissent la pièce. En même temps qu'elles, mon frère aîné Ion fait son entrée. Il a la figure toute rouge, mon frère, et ses yeux sont troubles. Son bonnet de fourrure est de travers. Il aperçoit Costandina. Il pousse un cri de joie, se précipite vers elle et la prend par la taille. Costandina n'a pas le temps de se garer. Mon frère l'entraîne, la bouscule, la fait tourbillonner, l'embrasse. Il se met à danser avec elle à travers la chambre en chantant:

Il vécut
Et mourut.
Il a bu
Puis s'est tu.

Ma sœur Evanghelina le regarde en secouant la tête:

— Tu devrais avoir honte ! Tu viens de voir un mort, et tu chantes ! Et par-dessus le marché, voilà que tu danses et que t'as envie d'embrasser les filles !

Mon frère Ion s'arrête de danser et repousse brusquement Costandina, qui vient donner du dos contre la porte. D'une voix rude, il répond à Evanghelina:

— Alors quoi? Tu voudrais que je pleure à cause de ce morveux de cinq ans? Si ça lui faisait plaisir de vivre, il n'avait qu'à ne pas boire !

— Je te dis pas de pleurer, mais tu pourrais au moins ne pas chanter, ne pas danser. Un mort, c'est un mort, quoi. . .

— Même quand mon père est mort, j'ai pas pleuré !

— Si t'as pas pleuré, c'est que t'avais tout juste quelques semaines, quand le père est mort ! Tu pouvais pas savoir. Faut-y être bête, pour parler comme ça !

Mon frère Ion lève le poing pour la frapper. Ma sœur crie:

— Tu vois pas que t'es soûl? Tu t'es soûlé comme un porc. Pourquoi hein? Heureusement que personne ne t'a vu.

Le torrent de reproches de ma sœur le rafraîchit. Il reprend un peu ses esprits.

— Qu'est-ce que je pouvais faire? Papelca préparait le repas des morts. Vous étiez tous autour pour l'aider. Păscuțu et le beau-père tapaient des clous dans le cercueil. Vévé le Borgne tournait autour de Gingis. Le mort avait l'air pétrifié, lui, avec son cierge à la main. Moi... tu comprends... je commençais à m'embêter. J'aime pas les morts. Je suis descendu à la cave. J'y ai trouvé le tonneau d'eau-de-vie. Alors, j'ai bu. Quand on trouve un tonneau d'eau-de-vie que personne surveille, c'est difficile de ne pas boire. Et si on boit, c'est difficile de pas se soûler.

— Dommage qu'Avendrea n'était pas avec toi.

— Il était avec moi, dit mon frère. Il a bu, et puis il est parti avec Dița, qui venait d'arriver et écarquillait les yeux devant le mort.

Je sens mon cœur se déchirer. Je demande très vite:

— Où sont-ils allés? Où?

De son doigt, mon frère Ion m'écrase le bout du nez.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, où Avendrea est allé avec Dița? Hein? Qu'est-ce que ça peut bien te faire?

— Je voulais... j'attendais Dița ici... je voulais... je voulais jouer aux palets avec elle.

Je montre à mon frère une poignée de pierres colorées et brillantes. J'ajoute:

— J'en ai assez de jouer tout seul et d'entendre vos éternelles disputes. J'en ai mare, et même plus que mare.

J'aurais voulu voir mon frère s'attendrir sur ma solitude, sur ma souffrance. Il ne s'attendrit pas. Il ricane.

— Dița n'a pas le temps de jouer aux palets avec toi. Avendrea est en train de lui apprendre un jeu que tu ne connais pas...

Je sens que je deviens pâle comme un linge. Ma gorge se serre. J'ai envie de bondir sur mon frère comme un chat sauvage. Mais à quoi bon? Il m'écraserait d'un seul coup de poing. Mon frère, qui ne comprend pas ce qui m'arrive, me demande:

— Qu'est-ce que t'as, Darie? T'es devenu tout blanc. Est-ce que tu te sens mal?

— Oui, je me sens mal. Très mal. Je souffre.

— De quoi?

Je désigne mon ventre. Il me croit. Depuis l'été dernier, où je mangeais des mûres et des mirabelles à tire-larigot, et buvais ensuite de l'eau du puits, mon ventre est enflé et me fait mal.

— Ça te passera, me console mon frère. T'auras mal encore un mois ou deux, peut-être plus, mais ça te passera en tout cas jusqu'au printemps.

— C'est beaucoup, jusqu'au printemps, c'est beaucoup.

— Si ça ne te plaît pas, Darie, je n'y peux rien. Pas moyen de faire aller le temps plus vite.

Si j'avais été le seul garçon du village à avoir le ventre enflé, j'aurais peut-être eu peur. Mais je n'étais pas le seul. Presque tous les enfants ont un gros ventre, chez nous. Pourtant, quand elle a vu que mon ventre enflait, maman a été inquiète. Elle m'a pris par la main et m'a dit:

— Viens chez le docteur, mon petit, il te donnera un médicament pour te guérir.

J'avais déjà pris des médicaments, parfois. Ils étaient amers.

— Je n'y vais pas.

Elle m'a donné quelques taloches et j'y suis allé.

— Monsieur le docteur...

— Je vois ! Pas la peine de jacasser. Il a mangé des mûres et il a bu de l'eau. Ou bien il a mangé des mirabelles et il a bu de l'eau.

— Vous avez deviné, monsieur le docteur. Qu'est-ce qu'il doit faire, ce garçon, pour que son ventre ne gonfle plus?

— Il doit manger du pain.

— Nous n'avons pas de pain, monsieur le docteur.

— Pourquoi n'en avez-vous pas?

— Vous le savez bien, voyons !

— Je ne le sais pas. Et d'ailleurs je ne veux même pas le savoir.

Les voisines, quand elles ont entendu que maman m'avait mené chez le docteur, lui ont dit:

— Le docteur? Il n'y entend rien, le docteur ! Il faut le laisser tranquille ce petit ! Son ventre est enflé? Et puis après? Il se dégonflera, et voilà tout.

Mon frère, toujours un peu ivre, plaisante sur le compte d'Avendrea et de ma cousine Dița, jusqu'au moment où ses yeux tombent de nouveau sur Costandina. Comme s'il ne l'avait pas encore vue jusqu'alors, il l'apostrophe:

— Sois la bienvenue chez nous, notre sœur adoptive ! On avait hâte de te revoir !

— Je ne sais pas, mon frère, si vous aviez hâte de me revoir ou non. Mais pour ce qui est d'être venue, je suis venue.

— Non seulement on t'attendait, dit mon frère, mais on brûlait d'envie de te voir.

Evanghelina qui voit bien que mon frère Ion fait marcher Costandina, ne peut s'empêcher elle aussi d'intervenir:

— On brûlait même tellement, qu'on a dû se foutre à l'eau pour s'éteindre.

Je jette de l'huile sur le feu, histoire de voir ce qui va arriver:

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à Costandina? Laissez-la tranquille. C'est pas parce qu'elle est venue les mains vides...

— Si elle est venue les mains vides, dit ma sœur Evanghelina,c'est qu'elle veut partir les mains pleines. Je parie qu'elle veut encore lui demander quelque chose, à notre père.

— Mais non ! dis-je. Elle ne veut presque rien. Elle vient demander ce qu'elle a déjà demandé tant de fois: sa part de terre.

— De quoi? C'est de la terre que tu veux, Costandina? De la terre?

— Pourquoi te fâches-tu, Evanghelina? Je ne te demande rien, à toi. C'est au père que je suis venue parler. Et aussi à la mère.

— De la terre ! Voyez-vous ça ! De la terre, hein? Où veux-tu qu'on en prenne, pour t'en donner?

Le visage mince, sec et brun de Costandina se durcit davantage encore. Ses lèvres prennent une teinte carotte. Ses yeux, qui jusqu'à présent semblaient ternes, s'agrandissent soudain et commencent à briller. Appuyant sur chaque mot comme sur les mancherons de la charrue, elle dit:

— Où vous la prendrez, c'est votre affaire ! Mais faudra m'en donner. Je ne bouge pas d'ici tant qu'on ne m'aura pas donné la terre qui m'est due !

Ma sœur Evanghelina, qui ne sait pas que maman a déjà tapé la tête de Costandina contre les murs un peu plus tôt, est prête à lui sauter dessus pour la griffer et lui arracher les cheveux. Elle le ferait, si mon frère Ion n'attirait soudain toute sa colère.

Il commence par rire aux éclats. Ayant ri tout son soûl, il ricane:

— Je ne vois pas ce qui te contrarie et te fâche, Evanghelina. Notre sœur Costandina a droit, elle aussi, à un peu de terre. Je ne suis pas de ton avis. Ça peut ne pas te plaire, mais je trouve qu'elle a raison. Costandina veut à tout prix de la terre? Moi, je dis, qu'il faut pas nous y opposer. Faut lui donner de la terre.

— Propre à rien ! hurle ma sœur Evanghelina. Dégueulasse, propre à rien ! T'es toujours prêt à donner quelque chose. Si t'avais pas peur de laisser voir tes fesses et de te faire montrer du doigt, tu donnerais même ton pantalon.

Les yeux tuméfiés et injectés par la boisson, mon frère Ion lance à ma sœur un regard féroce. Connaissant son tempérament coléreux et sa grande gueule, je m'attends à ce qu'il l'abreuve d'injures et de grossièretés. Mais, contrairement à mon attente, mon frère se domine. Il se lève et quitte la pièce. Sur le seuil, il se tourne et dit simplement à Evanghelina:

— Andouille ! T'as pas compris ce que j'ai voulu dire. T'es bien jolie, mais t'es qu'une gourde !

Il redresse son bonnet, jette son paletot sur ses épaules et sort sous la pluie. Maman le prévient:

— Ne va pas trop loin. Le manger est prêt. Je vous sers la *mămăligă*, tout de suite.

Mon frère ne lui répond pas. Je l'entends siffloter dans la cour, derrière la maison. Moi non plus, je n'ai pas bien compris ce qu'il a voulu dire, quand il s'est déclaré d'accord pour donner de la terre à Costandina. Je suppose qu'il est allé faire ses besoins.

Au bout de peu de temps, le voilà de retour. Il ricane. Dans sa main droite, il tient une grande motte de terre noire, trempée, boueuse. Ma sœur Evanghelina l'engueule:

— T'es pas fou? Qu'est-ce que tu viens faire ici avec ça? Pourquoi t'apportes de la terre dans la maison? Tu trouves que c'est trop propre? Espèce d'abruti!

— Patience, tu verras. Tu va voir. Elle va voir aussi, notre sœur de Saïele. Vous le verrez tous, pourquoi j'ai apporté de la terre.

Costandina, plus délurée que nous tous, semble avoir compris. Elle prend peur. Elle se retire dans un coin de la chambre et couvre sa figure de ses mains. Mon frère Ion, claquant des dents comme un loup qui se prépare à mordre et à déchiqueter sa victime, s'approche d'elle. Vif comme l'éclair, il la frappe de sa main gauche à la nuque. Costandina pousse un cri et porte ses mains à l'endroit où il l'a frappée. Au même instant, mon frère lui barbouille le visage de terre. Il lui en met plein la bouche.

Tout cela sans un mot. Ma sœur Evanghelina se tait elle aussi. Mais ma sœur Rița s'effraie. Sa peur gagne la petite Elisabeta. Elles se mettent à crier à tue-tête. Maman et ma tante Uțupăr, qui sont assises près du poêle, font semblant de ne rien entendre. Mais la porte s'ouvre et mon père entre.

— Qu'est-ce qui te prend? Qu'est-ce que tu as fait à Costandina? Pourquoi lui as-tu barbouillé le visage de boue? Pourquoi lui as-tu enfoncé de la terre dans la bouche? Est-ce que c'est une plaisanterie à faire?

Ennuyé et honteux d'avoir été pris sur le fait, mon frère laisse Costandina tranquille. Il se retire à l'écart. Mais pour ce qui est de répondre à mon père, il n'y songe même pas. Ce silence rend mon père furieux. Il lève son bâton.

— Tu n'entends pas ce que je t'ai demandé, Ion? Tu vas me le dire pourquoi t'as fait ça à Costandina. Est-ce que vous vous êtes disputés? Elle t'a fâché? Ou bien c'était pour jouer? Tu vas me répondre, sinon tu goûtes de la trique!

D'une voix molle, comme un homme qui se sait innocent, mais voit une catastrophe imminente planer au-dessus de sa tête, Ion dit simplement:

— Costandina est venue demander de la terre. Je suis allé dans la cour, j'ai pris de la terre et je lui en ai donnée. Je lui en ai donné à manger. Pour qu'elle en ait son content. C'est tout. C'est tout.

Père trouve que mon frère Ion a passé la mesure. Il le lui reproche sévèrement et, en même temps, lui assène des coups de trique sur le dos. Mais mon frère a un paletot épais. Il ne sent même pas les coups sonores que mon père lui envoie. Il se tait.

Maman, attentive dans le vestibule à ce qui se passe, entend mon père gronder et frapper son fils à elle. Aussitôt elle abandonne sa marmite pleine de bouillie de maïs, la confiant aux soins de tante Uțupăr. Comme une furie, elle se précipite dans la pièce et arrache à mon père, surpris de cette attaque, le bâton qu'il tient à la main.

— Tu veux tuer mon fils! Pour cet avorton de Costandina! Pour cette étrangère! C'est pour elle que tu veux tuer mon fils? Toi? Toi, mon mari, tu veux faire ça? Me tuer mon fils? Pour cette malheureuse? Pour cet avorton de Costandina? Pour cette putain de Saïele?...

Sa colère un peu passée, elle jette le bâton et commence à se lamenter:

— Tu n'as qu'à le tuer ! Tue-le, va, si tu veux ! Puisque j'ai eu le malheur de perdre mon premier mari !... Mon Radu !... Ah, s'il n'était pas mort, Radu Ochian, ce garçon aurait un père... Un vrai père, qu'il aurait aujourd'hui, mon fils... pas un mauvais père comme toi... Toi, tu n'as aucune pitié de mon fils... Tu veux me le tuer... Tu veux tuer mon fils pour cet avorton de Costandina ! Pour cette putain de Costandina !

Elle pleure. De grosses larmes rondes roulent sur ses joues. Tout en pleurant, elle continue à se lamenter, à répéter à l'infini les mêmes paroles. Mon père la laisse pleurer et dire tout ce qu'elle a sur le cœur pour soulager son chagrin. Ramassant le bâton qui lui a servi à frapper Ion il le brise sur son genou. et le met en pièces. Ma tante Uțupăr appelle maman:

— Maria...

En l'entendant, maman semble sortir d'un mauvais rêve. Elle oublie ses larmes. Elle oublie mon frère, elle oublie même Costandina.

— Oh la la !... Ma *mămăligă* est brûlée !

— Qu'est-ce que tu te figures? Que la *mămăligă* peut rester sur le feu sans brûler?

— Mais je t'avais dit de la surveiller. Je t'avais priée de la faire bouillir à petit feu, de la remuer de temps en temps.

— Je n'y ai plus pensé. J'ai même fait un petit somme.

— Ça ne fait rien, dit mon père. Puisque y a pas moyen autrement, nous la mangerons brûlée.

Le silence descend et règne dans la pièce. Comme ce serait bien, si la paix descendait aussi parmi nous. Mon père s'approche de ma sœur de Saïele. Il lui prend le menton entre ses doigts.

— Va te laver la figure et les mains, Costandina. Et viens manger avec nous.

Anéantie, hébétée, brisée, Costandina trouve quand même la force de sourire. Elle penche la tête de côté et dit:

— Mon petit papa, je ne voudrais pas fâcher ma mère.

— Tu ne peux plus la fâcher maintenant; elle est déjà fâchée depuis longtemps.

Pour consoler ma sœur papa lui caresse doucement la tête. Les bosses de Costandina sont douloureuses, mais elle supporte son mal sans se plaindre. Elle a l'habitude de souffrir en silence.

— Ma petite fille... ma petite fille... il y a si longtemps que je ne t'ai pas vue... Ma petite fille...

Après tout ce qui lui est arrivé depuis le matin, Costandina est heureuse de se laisser dorloter. Elle se presse contre mon père. Mais j'ai rarement vu mon père aussi triste qu'aujourd'hui. Est-ce à cause de Gingis, le mort? Je crois plutôt qu'il pense à sa jeunesse perdue, gaspillée, et qu'il ne retrouvera plus jamais. L'homme n'est jeune qu'une fois, une seule.

Dans sa jeunesse, il avait épousé Dumitra. Ils désiraient avoir des enfants. Mon grand-père aux yeux d'un bleu-vert s'impatientait. Il leur faisait des remontrances:

— Eh bien? Deux ans ont déjà passé depuis que vous êtes mariés ! Qu'est-ce que vous faites donc la nuit? Faut croire que vous ne vous

aimez pas assez. Où sont vos enfants? Jusqu'à présent, vous auriez dû en avoir au moins deux. Est-ce ta faute, Tudor? Où la tienne, Dumitra? Une maison sans enfants est vide. Je n'aime pas ça.

— Un peu de patience, papa.

— J'en ai assez eu, Dumitra. Combien faut-il attendre encore?

— Jusqu'au jour où Dieu aura pitié de nous.

Le grand-père se grattait la nuque et disait avec un sourire plein de sous-entendus:

— Aide-toi, le ciel t'aidera.

Pour échapper aux questions indiscrètes et à l'ironie du grand-père, papa a enfourché un jour son cheval et s'est rendu dans les villages voisins. Il est rentré chez lui tenant entre ses bras la petite Costandina, enroulée dans un vieux tricot. Elle était toute menue, et noiraude comme un fond de casserole.

— Où l'as-tu trouvée, mon homme?

— Chez un pauvre diable de Saïele.

— Il avait beaucoup d'enfants?

— Rien que neuf.

Le grand-père l'a soupesée dans sa main.

— Ça n'est pas plus lourd qu'un moineau.

— Elle n'a pas dû manger à sa faim.

— Quel âge peut-elle avoir?

— Trois mois.

— Et comment qu'elle s'appelle Tudor?

— Costandina, papa.

Le grand-père s'est tu un bon moment, l'air songeur. Enfin, il dit d'une voix lointaine:

— Comme ma première femme. De toutes les femmes que j'ai eues, c'est Costandina que j'ai aimée le plus. Nous avions chacun dix-huit ans.

Mon père commençait déjà à s'attacher à sa fille adoptive. Dumitra aussi. Mais plus que tous, c'est mon grand-père qui était ravi.

— Que Dieu la protège, Tudor, et la comble de bonheur!

Il l'ont débarbouillée, vêtue et nourrie de lait de chèvre jusqu'au moment où elle a fait ses premières dents. Un an après, Dumitra mettait au monde mon frère Gheorghe. L'année suivante, elle accouchait de ma sœur Leana. Le grand-père était au comble de la joie:

— Douze! Je veux que vous en ayez au moins douze!

Le grand-père est mort. Ensuite Dumitra est morte aussi. Maintenant Costandina vient demander de la terre. Elle veut de la terre.

— Allons, Costandina, viens manger, répète mon père pour la deuxième fois. Tu dois avoir faim.

Costandina s'éloigne de mon père et le remercie. Elle sort dans la cour, sous l'averse, avançant les mains pour y recevoir l'eau de pluie. Le creux de ses mains se remplit d'eau, et elle se lave la figure. Ensuite, elle revient dans la maison. Maman lui tend une serviette propre, en grosse toile de chanvre. Costandina s'essuie la figure, puis les mains. Ma mère lui dit:

— Assieds-toi là, près de moi.

— Vous ne m'en voulez pas, maman?

— Si, je t'en veux. Je mentirais si je te disais que je ne t'en veux pas, Costandina. Mais la rancune c'est une chose et le repas c'en est une autre.

Elle remplit de soupe son écuelle et lui donne une cuillère toute neuve.

— Merci, maman. Je vous remercie de tout cœur.

Tout le monde se signe, et nous nous mettons à manger. Mais la nourriture ne passe pas. La pluie redouble de violence. Le vent s'acharne contre les arbres, secoue la fenêtre, ébranle les échandoles du toit. Pour rompre la glace, tante Uțupăr demande à mon frère, entre deux cuillerées de soupe:

— Où est Dița? Elle est allée voir le mort, elle aussi, mais elle n'est pas revenue.

— Elle est partie avec Avendrea. Elle s'est abritée sous le manteau d'Avendrea, qui l'a emmenée.

— Où ça?

— Je n'en sais rien. Ils ne me l'ont pas dit. Et s'ils ne me l'ont pas dit, vous pensez bien que je n'allais pas le leur demander.

Ma sœur Evanghelina, que son amour pour Dița n'étouffe pas, se met à chantonner:

— *Peut-être dans la forêt*
Pour y cueillir du muguet...

Mon frère Ion qui a fini de cuver son eau-de-vie, se met à rire.

— Y a longtemps que c'est plus la saison du muguet. Et se vautrer dans la forêt par cette pluie, ça n'a rien de drôle. On se couvre de boue et on se mouille de la tête aux pieds.

— Je n'ai pas peur de ça, dit tante Uțupăr, Dița est sage. C'est pas elle qui fera comme Aposta, la fille à Cuclea, ni comme celle à Arion Gonciu, du hameau. Je lui ai appris à être sage, et elle sera sage.

Affamée, Costandina a vidé son écuelle de soupe. Elle pose sa cuillère sur la table, ramasse les miettes de *mămăligă* qui sont devant elle et les porte à sa bouche. Après les avoir avalées, elle dit en souriant:

— Toutes les filles sont sages, chère tante Uțupăr. Jusqu'au jour où elles cessent de l'être.

Maman gronde Costandina:

— Dès que t'ouvres la bouche, c'est pour dire une bêtise.

— Je pensais à moi, seulement à moi, maman. Moi aussi j'ai été sage. Et puis un jour j'ai rencontré Digă...

Elle baisse les yeux. C'est que Digă avait promis le mariage à une fille de Mîndra. Ils attendaient la fin du carême pour se marier. Seulement Costandina avait jeté son dévolu sur Digă. Depuis, elle ne l'avait plus quitté d'une semelle. A tout moment, il la trouvait sur son chemin. Elle lui souriait, lui faisait des agaceries, l'excitait. Il ne faut pas grand chose à un homme pour perdre la tête. Costandina s'est donnée à lui. Et puis elle a été enceinte.

— « Maintenant, tu dois m'épouser, Digă. Je porte un enfant dans le ventre. C'est le tien. Si tu ne m'épouses pas, je me tue ».

Il l'a épousée. Elle a failli accoucher en pleine église, pendant la cérémonie du mariage. Ce que les gens ont pu jaser ! Mais c'est pour ça que les hommes ont une bouche, pas? Pour pouvoir parler de tout et de rien.

— Tu t'es rassasiée, Costandina?

— A moitié, maman. Rien qu'à moitié. Je n'ai rien mangé depuis hier soir.

Compréhensive, charitable, maman lui remplit un fois encore son écuelle. Elle lui donne une nouvelle tranche de *mămăligă*.

— Mange. On ne doit pas se lever de table en ayant faim.

Costandina attaque goûlument cette nouvelle portion de soupe. Elle entame aussi la *mămăligă*. Pour que personne ne s'étonne d'un tel appétit, elle explique:

— La route, depuis Saïele, est longue et pénible. Et il a plu tout le temps. Je suis fourbue.

— Ça je te crois ! Et puis, tu t'es disputée avec moi. Je t'ai cogné la tête contre le mur. J'ai même failli te tuer.

— Oh, non, vous n'auriez pas eu le cœur de me tuer, maman. Je vous connais... Vous n'êtes pas méchante.

Ayant dit ces mots, Costandina s'est de nouveau jetée sur son écuelle et sa *mămăligă*. Elle mange. Et pendant qu'elle vide son écuelle et avale sa *mămăligă*, elle ne dit plus un mot. Elle essuie ses lèvres minces du revers de sa main, et cherche à saisir le regard de sa mère.

— Si je commence à parler de cette histoire de terre — dit-elle — vous vous fâchez. Si je parle de la sagesse des filles, vous vous fâchez aussi. Alors de quoi est-ce que je peux parler, pour ne pas vous mécontenter?

— Ici, dans ma maison, tu peux aussi bien te taire, Costandina. Tu es venue sans y être invitée. Je t'ai reçue comme tu sais. Alors tu ferais mieux de te taire. Tu devrais être muette comme une pierre et t'en aller chez toi, sous la garde du Seigneur.

— Si vous me donnez la terre qui m'est due, je me tairai, maman. Je serai muette comme une pierre. Et quand vous m'aurez donné la terre qui me revient de droit, avec des papiers en règle, eh bien, je partirai.

— Tu recommences à mendier de la terre? Je pensais que tu avais retrouvé ton bon sens. Je pensais que t'allais manger un morceau avec nous et puis t'en aller. Et voilà que tu recommences à mendier.

— Je recommence. Et je n'arrêterai pas, tant que je n'aurai pas reçu ma part. Donnez-moi mon dû, avec des papiers en règle, et je m'en vais. Dès que j'aurais en mains l'acte de propriété, je m'en vais. Je pars tout de suite. Mais pas avant d'avoir les papiers.

Elle est fichue, la paix de notre maison. Fichue, notre tranquillité ! Ceux qui n'ont pas fini de manger, la nourriture leur reste dans la gorge. Maman a de nouveau tout le sang à la tête. Elle lève la main sur Costandina. Elle voudrait la frapper en plein sur la bouche, pour la faire taire. Mon père fronce les sourcils. Il ne dit rien, mais il a un air terrible. Maman dit:

— Ma petite, il serait temps de te mettre en route et, comme je te l'ai déjà conseillé, de rentrer chez toi sous la garde du Seigneur. Ne m'oblige pas à commettre un péché !

Nous entendons ce que nous entendons, et nous voyons ce que nous voyons, mais ça ne change rien à nos habitudes. A la fin du repas, on se signe tous. Maman aussi. Par trois fois, elle se signe. Ma sœur Evanghelina remet la table à sa place, contre le mur, près de la planche sur laquelle sont rangées les jarres. Elle balaie le vestibule où nous avons mangé. Elle lave les cuillères et les aligne sur l'étagère. Nous revenons dans la grande pièce et chacun s'assied où il peut. Costandina retourne dans son coin, près de la porte. Ma tante Uțupăr jette de l'huile sur le feu:

— Alors comme ça, Costandina, tu ne veux pas t'en aller avant d'avoir reçu de la terre en bonne et due forme?

— Non, ma tante, je ne m'en vais pas. Pour finir, ils me la donneront. Faudra bien qu'ils me la donnent ma terre. Ils doivent me la donner. Avec tous les papiers en règle.

— Tu es folle Costandina, dit ma mère. Folle à lier.

— Non, maman, je ne suis pas folle. Et si je suis pas folle, pourquoi me lier? Je suis pauvre, voilà ce que je suis. Une pauvresse. Et pensez que j'ai déjà trois enfants, et que j'en aurai encore cinq ou six, peut-être plus. Nous avons besoin de terre. Nous ne pouvons pas vivre sans terre. Alors, n'est-ce pas, vous devez me donner ma part de terre. Avec tous les papiers en règle. Pas autre chose. C'est tout ce que je veux. Donnez-moi un acte de propriété pour un lopin de terre, et je vous laisse tranquille. Je ne vous importunerai plus jamais. Je ne mettrai plus les pieds chez vous.

— Alors comme ça, tu n'a aucune affection pour nous? Y a que l'intérêt qui compte? Tu viens chez nous seulement par intérêt?...

— Pour la terre, papa, c'est pour ma terre que je viens. Faut me donner ma part. Avec tous les papiers en règle.

— Quand je pense que je t'ai caressée tout à l'heure ! Eh bien, Costandina, je ne te donnerai rien, même si tu devais te tuer de désespoir, comme la mésange quand on la met en cage.

Maintenant les fumées de l'alcool se sont complètement dissipées dans le cerveau de mon frère. Ses yeux sont encore tuméfiés et injectés, mais c'est d'une voix sage et posée qu'il intervient:

— Faut partir, papa. L'oncle Păscuțu et la tante Papelca nous attendent. Faut leur donner un coup de main pour l'enterrement de Gingis. Il a commencé à sentir mauvais. Toute leur maison est empestée.

— Ma foi, oui, faut y aller. Avec ce qui tombe, dehors, on sera trempés jusqu'aux os. Faudrait pas qu'on attrape froid...

— Y a qu'à boire de l'eau-de-vie bouillante en rentrant du cimetière. Ça empêche de prendre du mal.

— Tu ne penses qu'à l'eau-de-vie, réplique mon père.

— Ben, quoi? Tu voudrais pas que je pense à la mort? La mort, tu sais, qu'on y pense ou qu'on n'y pense pas, elle vient quand même. Quand je bois, ça m'étourdit. Quand je me sens étourdi, je ne pense plus à rien. Et quand je ne pense plus, je me sens bien.

— Faudrait peut-être que j'y aille aussi, voir le mort, dit maman. Mais j'ai pas assez de santé pour sortir par un temps pareil.

— On priera Papelca de t'excuser. Elle comprendra...

Mon père se met en route avec mon frère Ion, sous l'averse. Ma sœur Evanghelina va dans le vestibule, s'accroupit devant le poêle. Elle jette des poignées de paille sur le feu. La paille est mouillée. La flambée prend mal. Une fumée épaisse se répand dans la chambre. Pourtant petit à petit le poêle de brique commence à se chauffer. Rița pleurniche. Elle a pris froid. Les oreilles lui font mal et elle a une rage de dents. Tante Uțupăr marmonne des incantations pour guérir les maux d'oreilles. De plus, elle lui fait boire de l'eau-de-vie pour l'enivrer. Comme ça elle ne sentira plus tellement la douleur. En effet, Rița va un peu mieux. Elle se dirige vers la fenêtre et regarde au dehors.

— Voilà le mort qui passe ! s'écrie-t-elle.

A mon tour, je me précipite à la fenêtre. Je pousse Rița de côté, je la bouscule. Ma petite sœur Elisabeta me grimpe sur les épaules.

— Moi aussi, je veux voir le mort... Moi aussi je veux le voir...

— Tu l'as vu avant-hier. T'as même joué avec lui.

— Avant-hier, l'était vivant. Et y s'appelait Gingis. Maintenant y n'a plus de nom. Tout le monde l'appelle le mort. Laissez-moi voir le mort.

— Y a rien à voir !

— Mais si. Faites-moi de la place. Le mort ! Je veux voir le mort !

Sous une pluie drue et violente qui, de ses lances pointues, les transperce de tous côtés, Păscuțu et mon père, le dos voûté, portent sur leurs épaules le cercueil où repose, vêtu d'habits crasseux et rapiécés, le corps imbibé d'eau-de-vie du petit Gingis. Devant le cercueil, marchant dans toutes les flaques, s'avance mon frère Ion. Il tient à la main une petite croix taillée à la hâte dans le bois d'un jeune acacia. Si Gingis ne s'était pas soûlé et s'il n'était pas mort d'avoir bu plus que de raison, oncle Păscuțu n'aurait pas coupé ce beau petit acacia. J'aime les acacias. Quand ils fleurissent, je cueille leurs fleurs et je les mange. Elles sont sucrées.

Derrière le cercueil de Gingis, tante Papelca marche à pas menus, la tête couverte d'un sac, la jupe retrousée. Le sac la protège un peu de la pluie. Mon ami Vévé le Borgne accompagne lui aussi son frère au cimetière. Il n'est ni gai ni triste. Il affronte la pluie. Il affronte aussi le vent. Au clocher de l'église, une cloche sonne le glas. C'est pour Gingis qu'elle sonne.

— Un enterrement sans pope ! Y a longtemps que j'ai pas vu une chose pareille. Un enterrement sans pope, c'est comme une noce sans violoneux. C'est pas drôle du tout !

— Le pope et le bedeau attendent le mort au cimetière. Ils ont eu peur de la pluie et de la boue. C'est vrai aussi que Păscuțu n'a pu leur promettre grand-chose. Il n'avait pas un sou quand le petit est mort.

— Quelle boue ! On dirait que la terre s'est fendue.

Quelqu'un se lamente-t-il pour Gingis?
Mais oui, le vent sanglote.
Quelqu'un pleure-t-il après Gingis?
Mais oui, c'est la pluie qui le pleure...
Tous les morts ne sont pas pleurés par la pluie.
Pour certains,
Quand on les porte en terre,
Le soleil sourit...

Quant à ma tante Uțupăr — ce que c'est, tout de même, que les vieux — la voilà qui se souvient sans rime ni raison de la guerre contre les Turcs. En ce temps-là, ma tante Uțupăr n'était qu'une gamine... des yeux rieurs, de longues tresses dans le dos... c'est ainsi qu'elle était quand l'aima et l'épousa notre oncle Uțupăr qui, maintenant porte des sacs sur son dos pour charger les chalands, à Turnu. Ma tante raconte:

— L'hiver était venu, un hiver âpre, terrible. C'est comme ça qu'ils étaient, Darie mon petit, les hivers autrefois ! On ramenait de par-delà le Danube, entre des monceaux de neige hauts comme la maison, des Turcs barbus, moustachus, mal fichus, transis de froid, que nos soldats avaient capturés dans les combats. Les femmes sortaient des masures. Elles avaient pitié d'eux et leur donnaient de la bouillie, des quignons

de pain, de gros morceaux de *mămăliga.* Les Turcs mangeaient. Ça les réchauffait un peu, de manger, Et puis nos soldats les laissaient dormir au chaud dans des étables, avec le bétail. Noirauds, en guenilles, crasseux, ils remerciaient dans leur langue pour ce qu'on leur avait donné. Ensuite, épuisés, ils dormaient ici ou là, où ça se trouvait. Y en a qui ne se réveillaient plus. A l'aube, nos fantassins, rassemblaient, alignaient ceux qui étaient restés en vie et partaient plus loin. Les autres, les morts, nos paysans les traînaient dans la neige avec des crochets, comme des chiens, jusqu'aux abords du village. Là, ils leur creusaient des fosses près du cimetière, et les enterraient.

— Les païens, c'est quand même des hommes ! On ne peut pas les laisser sans sépulture.

— Que Dieu leur pardonne.

— Leurs femmes étaient loin, au pays des Turcs. Elles ne savaient pas si leurs maris vivaient encore ou s'ils étaient morts. Mais pour être pleurés ils étaient pleurés. C'est la tourmente qui les pleurait, la tourmente qui se lamentait.

Ma sœur Riţa a de nouveau mal aux dents. Elle se tient la mâchoire à deux mains et interrompt le récit:

— Tante Uţupăr, pensez-vous que papa va rapporter de la *coliva* [1]) ?

— Forcément. On n'a pas encore vu d'enterrement sans *coliva.*

Nous sommes tout joyeux à l'idée que bientôt nous pourrons en manger. C'est bon la *coliva.* Et puis ça rassasie. Après deux cuillerées de *coliva* on boit une grande cruche d'eau et on a le ventre comme un tambour. C'est plus fort que moi, je me mets à crier:

— Je vais manger de la *coliva* ! Je vais manger de la *coliva* !

— Tu en goûteras, dit tante Uţupăr. Tu ne mangeras de la *coliva* à satiété que si tu deviens pope.

— Pope? C'est mon frère Gheorghe qui veut se faire pope. Moi... moi, tante Uţupăr, je vous ai déjà dit que je deviendrai métropolite.

— T'as encore le temps, dit maman.

— Quand je serai métropolite, je ne mangerai rien d'autre que de la coliva. Le matin, à midi et le soir, rien que de la coliva. A n'en plus pouvoir. Et le lendemain, je recommencerai.

Soudain, pris de pitié, j'ajoute:

— J'en donnerai par platées à tous les enfants du monde, qu'ils en mangent à leur faim, jusqu'à ce qu'ils en crèvent !

— Tâche de ne pas l'oublier jusqu'alors, dit ma tante Uţupăr. L'homme, quand il devient riche et s'empiffre oublie toujours d'où il vient. Et si jamais on lui rappelle la pauvreté de son enfance, on s'en fait un ennemi pour la vie.

— A vous aussi, je vous en donnerai, de la *coliva;* oui, tante Uţupăr, vous pouvez être sûre, je ne vous oublierai pas. Chaque hiver, je vous enverrai une charrettée de *coliva.*

Tante Uţupăr rit de bon cœur, montrant ses dents branlantes, larges comme des palettes et jaunes comme du safran.

---

[1]) Gâteau des morts

— Quand tu deviendras métropolite, si jamais ça arrive, y a longtemps que je ne serai plus que poussière, Darie.

— Dommage, ma tante, j'aurais bien voulu que vous viviez jusque là pour vous envoyer de la *coliva*, et que vous en mangiez tout votre soûl.

— C'est fini ! dit ma sœur Rița. Pour Gingis, c'est fini ! La pluie ne le mouillera plus. Le soleil ne le réchauffera plus. On ne jouera plus ensemble. On ne se disputera plus jamais avec lui. On l'a enterré. Il est tout seul, sous la terre !

Mon père revient du cimetière. Il n'est pas seul. Păscuțu et Papelca l'accompagnent, et aussi Vévé le Borgne. Ils entrent tous chez nous. Devant la porte, ils égouttent leurs vêtements du mieux qu'ils peuvent, puis ils entrent dans le vestibule.

Papelca appuie ses mains contre le poêle bien chaud. Elle tremble de tout son corps, comme sous l'effet de la fièvre. Ses dents claquent. La jupe mouillée se colle à son corps. Ses pieds nus sont violacés et couverts de gerçures.

— Ion n'est pas revenu avec vous? demande maman, soucieuse.

— Il est allé au cabaret, chez Bucur, avec Gărgan, lui répond mon père.

— Pourquoi l'as-tu laissé? Il ne fallait pas lui permettre d'y aller.

— Qu'est-ce que je pouvais y faire? C'est plus un enfant ! Si je lui avais dit quoi que ce soit, tu te serais de nouveau fâchée contre moi et tu m'aurais reproché d'être trop sévère.

— J'ai si peur qu'il s'enivre et fasse quelque bêtise. Ce Gărgan, il aime bien lever le coude.

— Pour ça, tu peux être tranquille, Ion non plus ne dédaigne pas la boisson. Il en raffole.

— Il ressemble à feu son père, Radu Ochian, dit ma mère.

Tous ont les pieds nus, couverts de boue jusqu'aux genoux. Une boue noire, grasse, gluante. Comme Papelca, ils sont trempés jusqu'aux os. Ils enlèvent leurs manteaux et se pressent autour du poêle. Ils y collent tantôt leur poitrine tantôt leur dos.

On sent que Vévé le Borgne voudrait dire quelque chose. Pourtant, il hésite. Finalement, il demande quand même à son père:

— Faut-y que j'aille chercher de l'eau-de-vie? avec de l'eau-de-vie cuite on pourrait se réchauffer plus facilement.

— Vas-y. Mais emmène quelqu'un pour t'aider.

— Pas la peine, Je peux l'apporter tout seul. Un ou deux tonnelets de gnole c'est pas grand-chose.

— Il faudrait apporter aussi la *coliva*. Mais faites attention qu'il ne lui pleuve pas dessus. Couvrez-la de quelque chose.

— Je peux y aller, dit ma sœur Rița qui, entendant parler de *coliva*, oublie qu'elle a mal aux oreilles et, plus encore, qu'elle a mal aux dents.

— Couvre le plateau d'une grosse serviette, conseille Papelca. Sans ça, tu n'apporteras qu'une espèce de bouillie, et ce serait dommage. Je l'ai garnie de bonbons.

Vévé le Borgne et ma sœur Rița se précipitent sous la pluie. Ils ne craignent pas la pluie. Ils ne craignent pas la boue. Et pas question

de lambiner en route. Les voici de retour. Ils reviennent toujours en courant.

Maman prend les tonnelets et les vide dans un seau. Elle place le seau sur le feu, qu'elle ranime en y jetant de la paille. Des langues de feu dansent autour du seau.

Păscuțu dit:

— Quand nous aurons bu cette eau-de-vie, nos pauvres os se réchaufferont un peu. Le froid m'a pénétré.

Entre temps, ma sœur Evanghelina lave quelques petits pots pour l'eau-de-vie. Tante Papelca enlève la serviette qui recouvre le plateau. En voyant la *coliva* l'eau me vient à la bouche. Le plateau est tout noir, en terre cuite. Le gâteau, assez petit, mesquin, est couleur de cendre. Quelques bonbons jaunes y sont parsemés.

Comme tante Papelca nous y invite, chacun de nous saisit le rebord du plateau. Nous le soulevons et l'abaissons en prononçant en chœur:

— Eternelle soit sa mémoire... Eternelle soit sa mémoire... Eternelle soit sa mémoire...

Ensuite, tante Papelca nous met à tous, dans le creux de la main, une cuillerée de *coliva*.

— Grand merci!

La *coliva* n'est pas aussi bonne que nous l'espérions. Elle est douceâtre, pâteuse. Dommage quand même qu'il y en ait si peu.

Selon notre mauvaise habitude, nous commençons à faire claquer nos langues et à nous pourlécher les lèvres. Ma mère se hâte d'apporter le seau d'eau-de-vie d'où monte une buée blanchâtre. Nous remplissons les petits pots d'eau-de-vie et nous en laissons tomber quelques gouttes par terre:

— Pour l'âme du défunt, dit mon père.

— Que Dieu pardonne à Gingis ses péchés! murmure Păscuțu.

Nous reprenons en chœur:

— Dieu veuille l'absoudre!

Et nous rions en nous-mêmes, en ajoutant en pensée: « Avec du sucre en poudre! »

L'eau-de-vie nous semble à tous épatante. Elle nous délie la langue. Elle nous réchauffe le corps jusqu'à la moelle. C'est notre âme seule qu'elle ne peut réchauffer. Mais en ce moment nous n'avons vraiment pas le temps de penser à nos âmes. Ni même le temps de penser à celle de Gingis, qui erre, Dieu sait où, nue et glacée.

Papelca vide rapidement un pot après l'autre.

— Le sort ne m'a pas laissé Quatre-Yeux, dit-elle, il ne m'a pas laissé non plus Gingis. Le bon Dieu m'a cruellement punie pour qui sait quels péchés...

— Eh oui, lui répond ma mère. Nos vies sont entre les mains du Seigneur.

Tante Uțupăr a avalé en vitesse quelques petits pots d'eau-de-vie, sans être encore grise. Pourtant, la bouche pâteuse, elle demande au père du mort:

— Vous lui avez fait dire une messe?

— Vous pensez bien ! Le père Tomiță Bulbuc nous attendait au cimetière avec les deux chantres. Nous leur avons donné deux lei et ils ont correctement fait leur métier. Ils ont dit la messe pour le petit à l'église. Ensuite, on l'a enterré.

Oncle Păscuțu boit encore quelques petits pots mais ne dit plus un mot. Au bout d'une certain temps, il reprend:

— Le temps d'arriver au cimetière, le temps qu'avait duré la messe, et la fosse s'était remplie d'eau. Jusqu'au bord, qu'elle était remplie. Nous avons fait glisser le cercueil dans l'eau, et nous l'avons recouvert de pelletées de boue. Il a fallu y jeter aussi quelques grosses pierres. Sans ça... Sans ça le cercueil serait remonté à la surface. Pauvre Gingis ! Il n'a même pas eu la chance d'avoir une tombe convenable.

— Aucune importance, dit mon père. Les morts ne savent plus rien de ce qui se passe.

— Mais moi... Moi je sais, dit Păscuțu. Et je souffre d'avoir plongé mon fils dans l'eau et de l'avoir recouvert de boue et de grosses pierres. Mon cœur saigne.

— Bois un coup, lui propose mon père. Bois et ça te passera. Avec le temps, la boue va sécher.

— Je ne pourrai jamais oublier ça, geint Păscuțu. Je voudrais bien oublier, mais je ne peux pas. J'ai envie de me taper la tête contre les murs.

— Mais si, tu pourras, va. Et laisse ta tête tranquille. Ça ne servirait à rien.

— Mais alors, Tudor?... Alors, comment est-ce que je vais faire pour oublier?

— T'es un homme, et les hommes, ça oublie. Si l'homme n'oubliait pas, il ne réussirait plus à vivre. Tiens, moi, par exemple, j'ai oublié Dumitra. J'ai oublié mon père. J'en ai oublié bien d'autres, que j'ai aimés et qui sont morts. Buvons un coup, que je te dis. Y a rien de tel pour oublier son malheur.

— Si tu dis qu'il faut boire, buvons. Mais pourquoi que mon fils est mort, tu peux me le dire?

Mon père se tait. Tante Uțupăr, qui est déjà un peu ivre, répond:

— C'est Dieu qui l'a voulu, Păscuțu, et nous autres, les humains, on ne peut pas s'opposer à la volonté de Dieu.

— Bon, dit Păscuțu, ça, ça n'est pas malin à comprendre, Dieu l'a voulu, d'accord. Mais pourquoi est-ce que Dieu a voulu que ce soit comme ça et pas autrement? Qu'est-ce que Dieu lui voulait, à mon fils? Le petit ne lui avait rien fait. Il ne lui avait causé aucun tort.

Mon père, comme s'il ne l'entendait pas, continue à se taire.

— Pourquoi est-ce que le bon Dieu a pris mon enfant? Mettons qu'il ait eu besoin de son âme, là-haut, au ciel. Mais je me demande à quoi elle peut lui servir au bon Dieu, l'âme de Gingis... y en a pourtant assez d'âmes, au ciel. Pourquoi qu'il lui fallait aussi celle de Gingis? Dis-le moi, Tudor, pourquoi que le bon Dieu avait besoin de prendre l'âme de mon fils? Tu peux pas me le dire, hein? Tu ne sais pas. Tu ne sais pas, et je ne sais pas non plus ! Personne ne sait. Tu vois, c'est ça qu'est ter-

rible ! C'est que personne ne sait pourquoi nous vivons et personne ne sait pourquoi nous mourrons !. . .

Je n'ai pas assez de toupet. Si j'en avais eu, je me serais mêlé à la conversation. Alors j'aurais avoué à cet homme malheureux que j'ai été une fois au ciel, en rêve, et qu'à part le bon Dieu qui y vit misérablement, tout seul pieds nus, et en guenilles, je n'ai vu absolument personne. Pas même saint Pierre. Păscuțu écarquillerait les yeux et ne me croirait pas, papa me dirait une fois de plus que je suis toqué et que je perds la boule. A regret, je prends la décision de me taire. Et je me tais.

Maman profite de l'occasion pour se souvenir de son deuxième fils.

— Et mon petit Alexe? Pourquoi que Dieu l'a rappelé à lui? Il avait sept jours et ses yeux n'étaient même pas bien dessillés.

— Ah, si on pouvait savoir. . . dit Papelca. Si on pouvait savoir. . .

— Nous ne savons rien, reprend maman, et peut-être que ça vaut mieux.

Păscuțu appelle Vévé le Borgne auprès de lui.

— A présent, mon garçon, y a plus que toi qui me reste. Je n'ai plus que toi au monde, mon fils.

Il lui caresse la nuque. Vévé le Borgne tout content se rengorge.

— Eh bien, je ne te suffis pas? Maintenant que Gingis est mort, notre vie sera plus facile, y aura moins de bouches à nourrir, papa.

Le soir tombe sur notre village d'Omida et sur la longue et étroite vallée du Călmățui. C'est un soir triste, un soir de pluie et de vent. La terre est pourrie, détrempée, couverte d'une boue noire, gluante, collante, froide.

— Je commence à avoir faim, dit Păscuțu. J'ai même tellement faim qu'il me semble n'avoir rien mangé depuis que je suis au monde.

— Rentrons, propose Papelca. J'ai préparé le repas des morts à la mémoire de Gingis. Si t'as faim, y a qu'à rentrer chez nous, et on mangera le repas des morts.

A voir la façon dont tante Papelca remue vivement les lèvres en silence, on comprend qu'elle fait un calcul dans son esprit. Se tournant vers maman elle lui dit:

— Voisine, venez donc tous chez nous, on mangera ensemble le repas du mort.

Prise à l'improviste, ma mère hésite un instant.

— Ce serait avec plaisir, mais comment sortir de chez vous par cette pluie? Le temps d'arriver jusque chez vous, nous serons tous trempés. Tu ne vois pas ce qui tombe dehors?

— Je vois bien. Mais je ne voudrais pas que nous soyons seuls à manger le repas à la mémoire du mort.

De plus, Păscuțu a ses idées à lui. Ce soir, il ne voudrait pour rien au monde se séparer de mon père. Il dit à sa femme:

— Si nous restons seuls à la maison ce soir, on se remettra à pleurer. Va plutôt chez nous avec Vévé et Evanghelina et rapporte les marmites. N'oublie pas le pain. Vévé pourra remplir encore les tonnelets d'eau-de-vie. Pour le moment, la boisson nous rend des forces, et pour finir, elle nous égaiera.

— Buvons encore un coup, Păscuțu. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre? Y a rien à faire... Les vivants avec les vivants, et les morts avec les morts ! Que Dieu pardonne à Gingis ses péchés !...

Ils boivent. Les joues de mon père sont toutes rouges. Quant à ses yeux, n'en parlons plus ! On dirait que tout le sang de son corps s'y est concentré. Il boit peut-être à cause du mort qu'on a plongé dans une fosse pleine d'eau et qu'on a recouvert de boue. Il boit peut-être à cause de la pluie qui n'arrête pas de tomber. Il boit peut-être à cause de nous, ceux qui sommes vivants. De nous voir en loques, de nous voir affamés.

Păscuțu mordille sa moustache.

— Je sais pas quoi faire, Je sais pas où aller. Rentrer chez moi? Passer la nuit à la maison ça me fait peur. Si Dieu veut que je dorme, je suis sûr de rêver Gingis !...

— Un temps, tu le rêveras toutes les nuits. Après tu le rêveras plus rarement. Finalement tu ne le rêveras plus du tout.

— Mais j'y penserai toujours, à ce petit, même si je cesse d'y rêver.

— Tu y penseras comme à une ombre vague, comme à quelque chose qui a été mais qui n'est plus.

— Comme à une ombre... Nous aussi, on n'est peut-être que des ombres... Des ombres tourmentées...

— Si on n'était que des ombres, on souffrirait pas. Allons, buvons un coup. Ça nous fera oublier nos ennuis. Si nous oublions, on peut encore être joyeux.

— Buvons, Tudor, si tu le dis, buvons encore !

Ai-je besoin de dire que le repas s'est prolongé jusque vers minuit? Que de choses mes oreilles n'ont-elles pas entendues pendant ce temps !... Et ce que nous avons bien mangé ! De la soupe de volaille, de la viande aux choux et du bon pain noir ! Nous étions repus. Mais peut-on avouer être repu quand on voit encore arriver du gigot salé? On recommence à manger jusqu'au moment où y a vraiment plus moyen d'avaler une bouchée. C'est comme ça que nous avons passé la soirée et les premières heures de la nuit.

Quand nous avons attaqué le cinquième tonnelet d'eau-de-vie, les langues allaient bon train. C'est naturellement ma tante Uțupăr qui a donné l'exemple. Avec forces renvois, elle nous a raconté d'interminables histoires. Des aventures qui lui sont arrivées. A chacune de ces histoires, nous, on mourait de rire. Alors, ma cousine Dița s'est lancée elle aussi. Essuyant du revers de sa main une traînée de salive blanche qui coulait sur son menton, ma cousine à bec de lièvre nous a avoué sans aucune gêne, ce qu'elle avait fait avec Avendrea, et jusqu'où l'ami de mon frère était allé, sans pourtant aller jusqu'au bout. Oncle Păscuțu s'est encore lamenté une ou deux fois à cause de Gingis. Après ça, il a été ivre mort. Parmi les fumées de l'ivresse, un souvenir lui est revenu à la mémoire, et — Dieu sait pourquoi — il s'est mis à évoquer le temps où il faisait son service militaire à Tîrgoviște, dans un régiment de hussards.

— J'avais un cheval épatant ! Il savait faire l'exercice beaucoup mieux qu'un vieux troupier. J'ai jamais vidé les étriers. Je me suis jamais

fait punir à cause de lui. Il sautait les haies. Il sautait les fossés. Je me penchais simplement sur son encolure, lui laissant la bride sur le cou. Ah oui, c'était un cheval épatant ! Si ç'avait été un homme, et s'il avait eu de l'instruction, je suis sûr qu'y serait devenu colonel, peut-être même général. Mais y n'est arrivé à rien. Il est resté cheval toute sa vie. Et qui sait quels imbéciles ont porté après des sandales taillées dans sa peau !.

Papelca a mangé en silence. Elle a bu en silence, puis a recommencé à manger et à boire. Elle en a oublié d'où elle revenait et ce qu'elle avait fait avant de venir chez nous. Elle s'est mise à parler longuement et avec une infinité de détails de sa jeunesse passée à Ruşii de Vede, dans le faubourg voisin du quartier tzigane.

— Aucune fille n'avait plus de succès que moi, tous les musiciens tziganes, à grands yeux noirs et à longues moustaches, étaient fous de moi. Ils me proposaient d'entrer dans un de leurs orchestres forains, comme chanteuse. Je chantais joliment, surtout la romance sentimentale ! Certains soirs, je m'attardais dans les sentiers avec quelque joueur de tympanon. D'autres fois, je me promenais au clair de lune avec un violoneux, sur le chemin qui mène à la forteresse, entre les vergers. Je n'en reviens pas, maintenant encore, d'avoir échappé à la vengeance des bohémiennes. Elles me poursuivaient, mais j'ai su leur échapper. Je m'arrangeais toujours pour leur glisser entre les doigts. Faut pas vous figurer que si j'ai épousé Păscuțu, si je suis venue habiter Omida, c'est parce que j'étais une n'importe qui. Non, je n'étais pas n'importe qui. J'étais quelqu'un, dans ma jeusesse. Parfaitement, j'étais quelqu'un ! Si j'avais voulu, j'aurais pu épouser un négociant tenant boutique sur la grand-rue.

Oncle Păscuțu a beau être complètement soûl, il entend tout ce papotage. Non seulement il l'entend, mais il le comprend. Et parce qu'il comprend ce qu'elle dit, il se lève de sa chaise et se précipite sur elle. A peine rentré du cimetière, il veut déjà la prendre par les cheveux, cet homme, et balayer notre maison avec.

Mon père le prie de se calmer, de ne pas faire de tapage. Le passé, c'est le passé. Pourquoi se disputer pour des choses qui ont été mais qui ne seront plus? Alors, Păscuțu se contente de lancer à la figure de sa femme:

— Pourquoi que tu l'as pas épousé, hein? Pourquoi que tu l'as pas épousé ton commerçant, s'il t'a demandée en mariage? Et si t'aimais un joueur de tympanon, qu'est-ce que tu as attendu pour être sa femme?

— C'est que tu me plaisais Păscuțu. Tu me plaisais plus que tous les autres. T'es content, à présent?

— Bon, ça va, dit Păscuțu, et il se remet à boire et à manger.

Maman leur dit:

— Maintenant que vous avez mangé et que vous avez bu, il serait peut-être temps de rentrer chez vous. Il est minuit et vous devez être fatigués.

On a encore vidé un tonnelet d'eau-de-vie. Ensuite Păscuțu, Papelca et Vévé le Borgne sont retournés chez eux, sous la pluie. Abritée sous l'auvent de la grange, Griva l'efflanquée a aboyé aussi longtemps que leurs pas se sont fait entendre sur la route.

Contrairement à nos habitudes, nous nous sommes levés tard. C'est le soleil qui nous a réveillés.

— Où donc est la pluie?
— La pluie est partie.
— Qui l'a emportée?
— C'est le vent, le vent...
— Mais où va le vent?
— Il va faire sa ronde,
Sa ronde autour du monde.

Nous n'avons pas l'habitude de boire, nous autres. Pourtant, hier soir, à cause de la mort de Gingis, mais surtout à cause de la pluie et du froid, toute la maisonnée a bu de l'eau-de-vie bouillante et en a bu plus que de raison. Maintenant, nous avons la gueule de bois. J'ai dans la bouche un goût acide. Et les yeux troubles. Et la voix rauque.

Dès qu'elle ouvre les yeux, avant même de lever la tête, Costandina, qui est couchée près de la porte, se met à parler:

— Aujourd'hui, mon cher papa et ma chère maman, vous devez venir avec moi à la mairie et me donner ma part de terre. Le notaire rédigera l'acte. Et vous signerez en y appliquant le pouce, papa. Je veux retourner à Saïele, avec des papiers en règle.

— On t'en donnera deux aunes, sans signer aucun contrat.

— Deux aunes, c'est tout juste suffisant pour une tombe.

— C'est bien à une tombe que je pensais quand je t'ai dit que je te donnerai deux aunes de terre, Costandina.

— Mais c'est pas pour m'enterrer dedans que j'ai besoin de terre, maman. Digă et moi, on veut de la terre pour la cultiver et pour avoir de quoi vivre.

Ma sœur Evanghelina s'habille et se dirige vers elle.

— Ecoute, Costandina, est-ce que t'es pas un peu maboule? T'es venue ici seulement pour nous empoisonner la vie. Nous avons assez d'ennuis comme ça. T'as pas besoin de venir en rajouter. Lève-toi, et fiche le camp ! Tu entends? On ne veut plus te voir par ici !

Agressive, les yeux encore lourds de sommeil, Costandina se lève et s'appuie contre le mur, prête à se battre si c'est nécessaire.

— Ça te convient, de me parler sur ce ton, et de me renvoyer de la maison de mon père. Toi, tu as hérité du tien, de Radu Ochian, un lot sur la colline, au-dessus de Stănicuț. Tu te figures que je le sais pas? Je le sais, ma sœur, quand tu te marieras avec Andriță Bobou, Alviță ou un autre gars du village, t'auras quatre arpents. Quatre arpents ! Et moi?... Hein?... Moi, qu'est-ce que je deviens? Il m'en faut à moi aussi, de la terre. Il me faut ma part. Et pour ce qui est des ennuis, chacun les siens. Est-ce que tu peux savoir, est-ce que vous pouvez savoir, vous autres, les ennuis que j'ai avec Digă et ma belle-mère? Si vous les connaissiez, vous n'agiriez pas envers moi comme des chiens, vous auriez plutôt pitié de moi.

— Il ne nous manquerait que ça, d'avoir pitié de toi !...

— Et pourquoi que vous n'auriez pas pitié de moi? Est-ce que je suis pas de la famille?

— Non, j'aurais pas pitié de toi, Costandina, même si je te voyais morte, un cierge à ton chevet.

Elles sont là, face à face, comme deux pies-grièches, prêtes à s'empoigner. Ma sœur Evanghelina est hargneuse, comme tous les nôtres. Elle ne se laisse pas marcher sur les pieds. Mais tout aussi hargneuse, sinon même plus, est celle de Saïele. A lui seul ce trait de caractère devrait suffire pour nous la faire considérer comme notre vraie sœur.

— Laisse-la tranquille, intervient maman, ne lui dis plus rien, si elle ne veut pas se taire, ne lui réponds plus. C'est mon mari qui l'a adoptée, à lui de se débrouiller. Ne te mêle pas de leurs histoires. T'as donc pas vu, hier, comme il la caressait et comme il l'invitait à table? Toi, il t'a élevée, c'est vrai, mais pour ce qui est de te caresser, il t'a jamais caressée. Un beau-père, c'est jamais un vrai père, quoi!

— Ne dis pas de mal de lui, rétorque ma sœur Evanghelina. Il a toujours été bon pour moi.

— C'est possible, mais moi je m'en suis pas aperçue. Ce que j'ai vu, c'est qu'il caressait et dorlotait la Costandina.

Si ma sœur de Saïele a une bouche, c'est évidemment pour parler. Alors, elle en profite. On dirait qu'elle veut de nouveau se faire rosser. A tout prix.

— Je m'en serais bien passé de ses bonnes paroles. Il aurait mieux fait de me donner de la terre, la part de terre à laquelle j'ai droit. Je me suis pas appuyé la route de Saïele jusqu'ici pour entendre de bonnes paroles. Je suis venue demander de la terre. Donnez-moi ma part de terre, et on n'en parlera plus. Mais avec tous les papiers en règle.

Ma sœur Evanghelina demande à ma mère:

— Je l'attrape par les cheveux? Si tu me laisses faire, je peux même l'assommer. Et au besoin, lui arracher les yeux.

— Ne la touche pas, Evanghelina. Je vais chercher ton père. Il est à l'étable, en train de donner du fourrage aux bestiaux.

Maman sort dans l'enclos. Elle tarde à rentrer. Elle discute sans doute avec le père, pour voir comment ils pourraient se tirer d'affaire. Enfin, la voilà qui rentre avec papa. Elle lui demande d'un air résolu:

— Qu'est-ce qu'on en fait de Costandina? Faut se décider.

Le ton sur lequel ma mère a posé la question fait comprendre à papa quelle attitude elle attend de lui. Il répond évasivement:

— Qu'est-ce qu'on peut faire? Y a rien à faire. Costandina n'a qu'à retourner chez elle. Le temps s'est remis au beau. Qu'elle rentre tranquillement chez elle.

— Comment ça, rentrer chez moi? Comment me présenter devant Digă les mains vides? Donnez-moi par contrat la terre à laquelle j'ai droit, et je promets de m'en aller. Sinon, je ne bouge pas d'ici. Pas d'une semelle!

Mon père se tait. Ma mère le regarde. Et ce que la bouche de ma mère ne dit pas, ses yeux l'expriment clairement.

Derrière papa se tient mon frère Ion. Mon père sait que celui-là n'y va pas par quatre chemins. Ion fronce les sourcils, prêt à exécuter les ordres du père, quels qu'ils soient.

— Ion...

— Voilà, papa !

— Mets ta touloupe.

Mon frère revêt sa peau de mouton. Il enfonce son bonnet de fourrure jusque sur ses yeux.

— Je suis prêt. Dis-moi ce qu'il faut faire.

— Aide-moi. Et ne te gênes pas pour lui taper sur les mains, si elle veut te griffer ou te crever les yeux.

Mon père et mon frère Ion empoignent Costandina par les épaules. Elle se débat, essaie de leur échapper. Elle veut griffer mon frère au visage. Ion lui lance quelques coups de poings dans les côtes. Costandina se calme un peu, mais pas tout à fait. Mon père et mon frère l'emportent hors de la pièce, hors de la maison, hors de l'enclos. Près du puits, ils la lâchent et la repoussent d'une bourrade. Ils verrouillent le portail. Griva, l'efflanquée se traîne à leurs pieds en jappant et en remuant la queue. Mon frère Ion lui lance un coup de pied dans le ventre. Frappée à l'improviste, Griva roule par terre. Par-dessus la clôture, mon père crie à Costandina :

— Si je t'attrape encore par ici, je te brise les os ! T'as bien compris, hein ? Et maintenant, fiche le camp !

Costandina se tait. Elle se couche par terre, dans la boue, devant la porte.

Mon père et mon frère rentrent dans la maison. Je jette quelque chose sur mes épaules, et pieds nus, me voilà sur le seuil. Longuement je regarde Costandina, je veux voir combien de temps elle aura la patience d'attendre là, vautrée dans la boue comme une truie.

Des gens passent. Ils s'arrêtent, l'examinent. Certains pensent qu'elle est ivre. D'autres se disent qu'elle doit être malade.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir, cette fille ?

— Je ne suis ni ivre ni malade. Vous le verrez tout à l'heure ce que j'ai.

Plein de monde s'est attroupé devant chez nous et regarde Costandina. Il n'y a que Sandu, le fou, qui, en bougonnant, se dispute avec les acacias et les frappe de son bâton. Costandina s'accroche au portail et se met à crier de toutes ses forces :

— Je ne pars pa-a-a-as !... Non, je ne pars pa-a-a-as !... Je suis venue réclamer ma part de terre ! Je pars pas tant que vous m'aurez pas donné ma part de terre, avec des papiers en règle... Maman !... Papa-a-a-a ! Tuez-moi, si ça vous chante... je ne pars pas d'ici avant d'avoir reçu ma part de terre... avec tous les papiers !...

Les voisins, et surtout les voisines avec lesquelles ma mère est à couteaux tirés n'allaient pas perdre cette aubaine. Chacune a quitté ses occupations, il s'est fait un attroupement devant notre porte, comme devant le montreur d'ours ! Bîzărca, Rimoanta, Roșia, Măndica, Papelca, toutes les commères sont autour de Costandina.

— Qu'est-ce que t'as, Costandina ?

— Qu'est-ce qu'y t'est arrivé, ma fille?

— C'est ta mère qui t'a battue, ma petite?

Ma tante Bîzărca, celle qui a les yeux d'un bleu violet, s'est frayé un chemin entre les autres femmes. Elle s'approche de ma sœur et commence à lui tirer les vers du nez:

— Costandina, ma chérie, c'est y vrai que mon beau-frère Tudor a voulu te tuer? Ah, ça ne m'étonne pas de lui! Ça ne m'étonne pas du tout, Costandina. Dis-nous ce qu'ils t'ont fait. Pourquoi est-ce qu'ils te tourmentent?

Costandina, bien décidée à faire du scandale, ne tombe quand même pas dans le piège que tante Bîzărca tend perfidement.

— Que non! Ils n'ont pas voulu me tuer. C'est pas de ça qu'il s'agit. Ils m'ont rien fait. Mais le père et la mère profitent depuis des années de la terre qui me revient. Ils exploitent ma part de terre. Ils ne veulent pas me donner ma part de terre!

— T'en as peut être pas parlé à Tudor... insinue ma tante Bîzărca. Il faut lui en parler, ma petite.

— Je lui en ai parlé .J'ai perdu ma salive pour rien. Si vous saviez comme je l'ai prié! C'est tout juste si je ne me suis pas jetée à ses pieds. Mais je me mettrai à genoux devant lui, ma tante. Oui, je me mettrais à genoux, pourvu qu'il me donne ma part de terre. C'est tout ce que je leur ai demandé. Je ne veux rien d'autre: ma part de terre et rien de plus. Je vais me jeter aux genoux du père, et peut-être qu'alors...

— Faut jamais faire ça, Costandina. Faut se mettre à genoux que devant Dieu le Père et devant le pope, qui est le représentant de Dieu sur la terre.

Ma tante Bîzărca tourne vers notre maison ses grands yeux tirant sur le violet, et dit d'une voix forte, pour être entendue de tout le groupe assemblé devant la porte, et aussi de nous autres, qui sommes dans la maison:

— Je suis sûre que mon beau-frère serait d'accord pour lui donner sa part, à Costandina. C'est pas un homme à convoiter le bien d'autrui. Mais la Maria... c'est sûrement elle qui est fautive, c'est elle qui veut pas. Ah, on peut dire qu'elle l'a bien embobiné, mon beau-frère. Chez eux, c'est la femme qui porte culotte! Ce pauvre Tudor est bien à plaindre, allez!...

Sur le pas de la porte, maman tend l'oreille. Elle entend tout, frémit de colère et demande à papa:

— Tu me permets d'aller lui donner une tripotée à la Bîzărca? T'entends ce qu'elle dit de moi, la charogne? Laisse-moi lui jeter le seau à la tête. Une seule fois, mon homme, s'il te plaît...

— Il ne faut pas, Maria. On a déjà assez d'ennuis comme ça, avec cette folle de Costandina. Si tu t'en prends à ma belle-sœur elle est capable de se plaindre aux gendarmes et y faudra aller s'expliquer au poste. C'est jamais bon, d'avoir affaire à Juvete et à Paceaura.

Ma mère est furieuse:

— Costandina nous fait la risée du village. La Bîzărca médit sur mon compte et se moque de moi sans que j'aie le droit d'aller la corriger. Et toi tu restes là, comme un morceau de bois, à ne rien faire. Si au moins

tu me laissais y aller, je leur apprendrais à vivre, moi, à ces deux chipies ! Et c'est pas Juvete qui me fera peur: avec deux ou trois poulets on arrange l'affaire.

Comme un coupable, mon père baisse les yeux. Il ne se décide pas à dire oui; il ne se décide pas non plus à dire non. C'est ma tante Uțupăr qui le tire d'embarras:

— Je vais aller ramener Costandina. Il faut la calmer un peu cette folle, en attendant que les gens se dispersent.

— Si tu veux... Tu peux toujours essayer.

Ma tante Uțupăr retrousse sa jupe pour ne pas la salir de boue. Arrivée au portail, elle l'ouvre et, comme si elle avait été la douceur en personne, prend ma sœur de Saïele par la main.

— Viens avec moi, Costandina. Ne sois pas ridicule. Les gens vont se moquer de toi. Viens, ton père veut te parler.

— Et maman, qu'est-ce qu'elle dit? Elle est d'accord?

— Qu'est-ce que tu veux qu'elle dise? Bien sûr qu'elle est d'accord avec ton père.

— Ils me donneront mon dû? Ils se sont décidés à me donner ma part de terre. S'ils me la donnent, faut que ce soit avec des papiers en règle !...

— Je ne sais pas, mais puisque ton père te dit de revenir, c'est, sans doute, qu'ils veulent en finir une bonne fois avec toute cette histoire.

Costandina redresse sa taille, lève le front. Elle sourit comme si rien ne s'était passé. Tante Uțupăr lui fait signe de prendre les devants. Quand Costandina arrive dans la pièce où sont mes parents, elle a déjà moins d'audace. Elle reste debout, dans son coin, près de la porte. Son assurance l'a quittée, mais ses petits yeux gris sont toujours brillants.

— Je te remercie papa. Je savais bien que t'aurais pas le cœur de me laisser partir les mains vides. Je le sentais que tu me donnerais la part de terre qui me revient.

— Tiens-toi tranquille. Je dois encore y réfléchir. On verra plus tard. Pour le moment, tiens-toi tranquille, Costandina. Ne fais pas jaser les gens sur notre compte.

— Puisque tu me dis de me tenir tranquille, je me tiendrai tranquille. Mais faut pas te figurer que vous pouvez vous débarrasser de moi avant de m'avoir donné ma part de terre. Si vous ne me donnez pas mon dû devant le notaire, je ne bouge pas d'ici. Vous pouvez me tuer si vous voulez, moi je ne m'en irai pas.

— C'est bon, Costandina. Nous verrons ça. Je vais encore y réfléchir.

— Réfléchis bien, papa. Dieu t'inspirera peut-être. Je suis sûre qu'il te donnera de bonnes pensées.

La journée s'écoule lentement. Le soleil brille, mais le temps est toujours froid. Il y a du vent. Le ciel se couvre. Et puis le soleil se montre de nouveau, mais le froid ne veut pas céder. Chez nous, plus rien d'extraordinaire. Après un crépuscule bref et orageux, le soir tombe tout à coup comme un lourd fardeau tout noir. Nous mangeons. Nous nous couchons. Tranquille à présent, silencieuse, Costandina reste dans son coin, près de la porte. Elle ne bouge pas. Plus personne ne lui a cherché querelle. Mais on ne l'a pas non plus invitée à table. Quand nous avons mangé —

sans appétit, il faut le dire — elle en a été quitte pour ravaler sa salive. Nous avons fait semblant de ne pas nous en apercevoir et nous l'avons laissée jeûner.

Couché auprès de ma cousine Dița je ne dors que d'un œil, tant j'ai hâte de voir ce qui va se passer avec ma sœur de Saïele. Avant l'aube, je suis tiré de ma torpeur par le trot assourdi de chevaux non ferrés. Les chevaux hennissent doucement en s'arrêtant près du puits. Le portail grince. Griva l'efflanquée aboie sans colère, comme pour accueillir des personnes connues. Quelqu'un frappe à la fenêtre, si légèrement qu'on l'entend à peine.

— Vous vous êtes réveillés?

— On est réveillés, répond mon père et il s'en va ouvrir la porte.

Maman, qui n'a sans doute pas fermé l'œil de la nuit, allume la lampe. Mon frère Ion se réveille lui aussi. Il s'étire, fait craquer ses os et se met à s'habiller. Je ne souffle mot. Je fais semblant de dormir. Dans le vestibule, mon père parle à l'homme qui a amené les chevaux. Celui-ci répond. Au son de sa voix, je comprends que c'est ce vaurien d'Avendrea.

Mon père revient dans la chambre. Avendrea le suit. Costandina ramassée sur elle-même, dans son coin, près de la porte, demande timidement:

— Qu'est-ce que vous voulez me faire?

— On va te ramener chez toi, à Saïele, tout simplement, lui répond Avendrea. Et je te conseille de ne pas faire du grabuge. Pas un mot, tu entends, si tu ne veux pas que je t'étrangle et que je te jette dans l'étang.

Vive comme une belette, Costandina se précipite sur l'ami de mon frère. Avant d'avoir pu se garer, Avendrea a tout le visage en sang. Fou de rage, il lui envoie un coup de poing au menton qui l'étourdit. Alors il lui enfonce un torchon dans la bouche, la fourre dans un sac et la charge sur ses épaules. Mon frère Ion lui emboîte le pas et l'aide à porter le sac, qui est assez lourd. Mon père leur dit:

— Faites attention qu'elle n'étouffe pas.

— Quand on aura quitté le village, on la laissera crier tant qu'elle voudra. Mais je pense qu'elle n'ouvrira même pas la bouche. Jusqu'à Saïele, je n'arrêterai pas de la caresser et de la bécoter.

— Je vous le défends bien ! Elle raconterait tout à son mari et nous aurions encore des histoires.

— Est-ce qu'on sait? dit Avendrea. Elle est gentille, cette petite ! Je ne vous garantis rien.

Ensuite nous entendons le bruit des sabots qui s'éloignent sur la route. Et puis plus rien. Ma mère se signe:

— Merci, Seigneur, de nous avoir délivrés de cette folle ! Merci, mon Dieu...

Tante Uțupăr soupire:

— Sait-on jamais?...

— Tu ne veux pas dire, des fois, qu'elle pourrait revenir?

Tante Uțupăr ne veut pas inquiéter maman. Elle se contente de hausser les épaules et de murmurer:

— Avec les fous, est-ce qu'on sait?... Enfin peut-être que toutes les raclées d'aujourd'hui lui auront suffit, et qu'elle se le tiendra pour dit.

Plein d'amertume, mon père lui répond:

— Je la crois pas tellement privée de bon sens. Non. Elle ne reviendra plus. Et si elle revient quand même, je me fâche pour de bon et je la reçois à coups de matraque.

Maman sait très bien que mon père ne supporte pas qu'on lui manque de respect et qu'il est tout de suite prêt à brandir son bâton; mais, pour le provoquer, elle dit méchamment:

— Ça m'étonnerait ! Toi et la matraque, ça fait deux. Je croirais plutôt que tu vas la caresser et la mignoter, comme tu l'as fait hier.

Mon père en a assez de toutes ces chamailleries. Il se tait. Puis il roule une cigarette, l'allume, aspire une bouffée de fumée. La fumée noire, âcre, suffocante le fait tousser. Le temps passe. Le soleil se lève. Mais il fait toujours froid. Le vent fait sa ronde autour du monde. En passant sur notre village d'Omida, il ploie les arbres. Il ploie les arbres de tous les villages, dans notre vallée du Călmățui.

Vers midi, Avendrea et mon frère Ion reviennent, leurs chevaux couverts d'écume. Mon père va au-devant d'eux.

— Alors, tout s'est bien passé?

— On l'a laissée devant sa porte. Ensuite nous avons rebroussé chemin et nous sommes venus d'une traite. On aurait dit que nous courions après des lièvres ou des outardes.

— Vous n'aviez pas besoin de tant vous presser. Ces pauvres bêtes sont harassées.

Les deux chevaux isabelle — beaux et solides, mais ni étrillés ni ferrés — semblent, en effet, fourbus. Ils soufflent péniblement. Une épaisse vapeur monte de leurs flancs comme d'une marmite bouillant sur un grand feu.

— Y avait pas moyen autrement, dit Avendrea. Digă aurait pu se lancer à nos trousses, et s'il nous avait rejoints, ça aurait sûrement fini par un meurtre.

Mon père devient tout pâle et ses regards transpercent Avendrea.

— Est-ce que... Est-ce que des fois vous auriez abusé de Costandina, en cours de route?

Avendrea se tait. Il détourne les yeux et se tait. Pour éviter que le silence se prolonge, que mon père se remette à interroger Avendrea et finisse par l'injurier, c'est mon frère Ion qui répond:

— Mais non, papa. Comment que tu peux supposer ça? On lui a rien fait. Ma parole. Cette idée ne nous a même pas passé par la tête.

— Alors? Qu'est-ce qu'y s'est passé? Pourquoi ne me dites-vous pas la vérité? Je veux savoir ce qui est arrivé.

On dirait qu'Avendrea est subitement devenu muet. Il évite les regards de mon père. C'est encore mon frère Ion qui répond:

— Costandina ne voulait pas du tout se tenir tranquille; elle gigotait comme une possédée. Comme un poisson au bout de la ligne. Une fois hors du village, on s'est senti pris de pitié. Alors, on lui a enlevé son bâillon. Cette folle s'est aussitôt mise à crier. Des gens qui travaillent sur la terre

du boyard Noti étaient venus voir si le blé avait levé. Il nous a même semblé reconnaître plus loin le boyard en personne, qui chassait le lièvre avec ses lévriers. On a eu peur que quelqu'un l'entende. Ça nous aurait fait du tort.

— Alors, qu'est-ce que vous avez fait?

— On lui a remis le chiffon dans la bouche et donné quelques coups de poing sur la tête.

— Toi? Ou Avendrea?

— Les deux. Mais nous avons fait attention de ne pas toucher la tempe. On n'a visé que le menton.

— C'est bien tout?

— Y aurait encore quelque chose...

— Allons, Ion, dis-moi tout.

— En traversant la forêt, on l'a sortie de son sac. Il fallait bien la laisser respirer un peu.

— Il n'y avait personne dans le voisinage?

— Pas un chat.

— Et ensuite?

— Ensuite, on lui a de nouveau mis son bâillon. Nous l'avons fourrée dans le sac et avons poursuivi notre route.

— Cette fois, c'est tout?

— C'est tout, papa.

Papa regarde longuement mon frère Ion. Il regarde aussi Avendrea. Tous les deux ont les coudes pleins de boue. Ils ont aussi de la boue aux genoux. La boue est sèche. Mon père fait semblant de ne pas comprendre. Il dit:

— C'est bon. Bichonnez les chevaux et ramenez-les où vous les avez pris.

— On les ramènera, dit Avendrea, mais on voudrait d'abord se mettre quelque chose sous la dent. Le voyage nous a fatigués et on a comme un creux à l'estomac.

— Eh bien, entrez. Vous trouverez bien quelque chose à manger.

Mon frère Ion et Avendrea sont sur le point de passer le seuil, quand mon père, qui examine les chevaux, lève ses sourcils touffus et dit:

— Ce ne sont pas vos chevaux, Avendrea !...

Mon frère et Avendrea s'arrêtent. Avendrea ricane:

— Ben quoi? Je ne vous ai pas dit que c'étaient les nôtres. J'ai rien dit de pareil. Pour prendre nos chevaux à nous, il aurait fallu que je discute avec mon père, que je lui dise où je vais, et pourquoi j'y vais, et tout le reste.

— Ces chevaux-là, ils ne sont pas de notre village, insiste le père.

— Ben quoi? Est-ce que je vous ai dit qu'ils étaient d'ici?

Mon père ramasse son bâton. Il veut les corriger tous les deux. Mon frère fait quelques pas à reculons. Insolent, Avendrea s'avance vers mon père et lui arrache le bâton des mains. Il se remet à rire et chantonne:

Peux-tu me dire, vieux drille,
Comment on vole un cheval
La nuit, quand l'éclair brille?...

— Vaurien ! Tu as volé les chevaux ! . . .

— Je les ai pas volés, je les ai empruntés.

— Avendrea, tu as volé les chevaux. Tu vas me faire avoir des ennuis. . . A qui sont-ils ?

— A Căpruciu, de Stănicuț.

— C'est lui qui te les a prêtés ? Ça, tu me le feras jamais croire !

— Non. Je les ai pris sans rien lui demander. Je suis entré à l'écurie, je leur ai mis les têtières et je les ai emmenés. C'est tout.

— Si tu savais que ton père allait se fâcher à cause des chevaux, fallait me le dire. J'en aurai parlé à la mère Uțupăr. Elle m'aurait prêté les siens.

— Je lui en ai parlé, moi, et elle a refusé. « Je ne vais pas te confier mes beaux chevaux de trait. Fou comme tu l'es, t'es capable de me les crever ».

— Elle n'a pas tout à fait tort . . .

— Qu'est-ce que je pouvais faire, dans ce cas ? Vous m'avez prié de vous débarrasser de Costandina. J'ai fait de mon mieux. Je vous en ai débarrassés.

Mon père se gratte la tête. Finalement il reconnaît :

— Tu m'as débarrassé d'elle, c'est vrai. Mais . . . il se pourrait bien que les gendarmes te recherchent.

— Ça se pourrait bien. Bien sûr que le Căpruciu n'est pas resté à se tourner les pouces quand il a trouvé son écurie vide. Je pense qu'il a dû courir chez les gendarmes avant le chant du coq.

— Il a dû porter plainte, y a pas de doute. Qu'est-ce qu'on fait à présent ?

— Est-ce que je sais ? On verra bien. On a tout le temps d'y réfléchir.

— C'est tout réfléchi. Prends les chevaux et ramène-les en vitesse chez leur propriétaire.

— Vous me prenez pour un idiot, dites ? Et d'abord, je veux manger quelque chose. Ensuite, j'en enfourche un et je vais droit devant moi. Dans la vallée, je les lâche. Ils trouveront bien leur chemin tout seuls pour rentrer.

— Tout de suite, tu entends ? C'est tout de suite qu'il faut les ramener ! Je ne veux pas d'histoires à cause de toi, mon garçon !

Avendrea et mon frère montent chacun un cheval et s'en vont. Soulagé, mon père respire profondément.

— Ça ne sera pas un homme commode, cet Avendrea. Je parie qu'il ne mourra pas dans son lit, comme tous les braves gens.

Soleil et gel. Vent mordant. Soleil et gel. Encore et toujours. Vévé le Borgne vient me voir. Nous parlons de Quatre-Yeux. Nous parlons de mon frère Alexe. Nous ne manquons pas de nous souvenir du pauvre Gingis. Tout en parlant, nous mangeons un craquelin sec que Vévé le Borgne a trouvé sur une étagère, depuis longtemps oublié.

— Est-ce que tu peux, toi, empêcher le jour de passer, dis ? Est-ce que tu peux empêcher la nuit de s'écraser sur la terre, avec son obscurité parfois transparente, d'autres fois épaisse et noire comme de la poix ? Peux-tu commander au soleil de ne plus se lever, et te faire obéir par lui ?

— Non, Darie, je ne peux pas.
— Quelqu'un d'autre le peut?
— Non Darie, personne.
— Pas même le boyard Gogu?
— Pas même.
— Pas même le boyard Gherasie?
— Pas même.
— Pas même le boyard Pienaru?
— Pas même.
— Pas même le boyard Noti, de Saïele?
— Pas même.
— Pas même le préfet Drăculea?
— Pas même.

Ma tante Uţupăr rit de bon cœur. Elle se moque de moi. Parce que c'est moi qui pose les questions et moi encore qui fais les réponses.

Elle ne reste pas sans rien faire, tante Uţupăr. Pour que le temps lui semble moins long, elle grignotte, entre ses longues dents jaunes comme le safran et grandes comme des palettes, entre ses molaires noires, des grains de maïs cuits. Moi aussi, j'en grignotte. Et ma cousine Diţa aussi, celle qui a le bec de lièvre. C'est bon, le maïs cuit.

J'en ai plein le ventre.
J'en remplis mon ventre.
J'en ai mal au ventre.
Qui se gonfle.
Gonfle, gonfle
Tendu comme un tambour
Où mes doigts tambourinent :
Tam-tara-ram . . .
Tam-tara-ram . . .
Tam-tara-ram . . .

Parfois, l'été, des trains pleins de soldats venus de Turnu, s'arrêtent en gare. Les soldats installent leurs tentes dans la vallée, entre notre village d'Omida et le hameau de Viorica. Les officiers amènent leurs femmes. Ils disent aux paysans qui ont des maisons un peu plus confortables:

— Nous habiterons chez vous. Vous n'avez qu'à coucher dehors. Vous avez l'habitude, vous autres, de dormir dans la cour, sous les acacias.

Les aubergistes se réjouissent. Ils font de bonnes affaires. Les officiers boivent. Les adjudants boivent. Et avec eux, le pope, le notaire et mon cousin Nicolae Dimozel.

Depuis le point du jour jusqu'à la nuit tombante, dans les vallées et sur les collines, dans les villages et dans les champs on entend des trompettes et des tambours. Les soldats courent sur les collines, écrasant les éteules. Ils se couchent, se lèvent, se recouchent. Ils tirent aussi des coups de fusil. Le soleil leur brûle le dos. Ils suent. Leurs godillots les blessent. Nous, les gosses du village, on est toute la journée autour des soldats.

On ramasse les douilles de leurs cartouches. On joue au soldat, nous aussi, et comme nous n'avons pas de tambour, nous tapons de nos doigts sur nos ventres.

L'automne venu, les soldats ramassent leurs tentes. Ils emportent leurs caissons et retournent à la caserne de Turnu.

M'étant souvenu des soldats, je commence à me vanter surtout pour impressionner ma cousine Dița:

— Quand je serai grand, je me ferai soldat. Je me battrai vaillamment contre les Turcs, comme autrefois les frères à grand-papa. Les Turcs sont barbus, moustachus, on les dirait tous parents de feu Moamed Daoud, le mari à Zarinca.

Tam-tara-ram . . .
Tam-tara-ram . . .
Tam-tara-ram . . .

— Daoud ! . . . Ah, ça, c'était un homme, Darie !

Ma tante ferme les yeux. Lorsqu'elle ferme les yeux, tante Uțupăr, c'est qu'elle regarde dans le passé. Elle soupire. Peut-être qu'elle flotte, avec ses pensées, dans le ciel. Je la fais redescendre sur terre.

— Oui, tante Uțupăr, je ferai la guerre aux Turcs. Si Moamed Daoud vivait encore, je me battrai contre lui aussi.

Tante Uțupăr ouvre les yeux. Elle sursaute. Ses dents, grandes comme des palettes et jaunes comme le safran, branlent dans sa bouche. Elle remarque que je me gratte aux aisselles.

— Pour l'instant, tu fais la guerre aux puces, Darie.

— Je leur fais pas la guerre, aux puces, je les attrappe et je les écrase sous l'ongle.

— Bien sûr, tu ne pourrais pas les tuer autrement. On tue pas les puces à coups de hache.

— Pourquoi pas ? Si je voulais, je pourrais tuer les puces à la hache.

Mais tante Ițupăr ouvre de grande yeux:

— Comment ça ? A la hache ? Les puces ? Eh bien ! t'en as de bonnes ! ...

Ma cousine Dița rit à se tordre. Des moineaux gris à la gorge blanche frappent du bec contre nos vitres. S'ils m'avaient entendu peut-être se moqueraient-ils aussi de moi. Mais ils n'ont rien entendu. Ils n'ont pas envie de rire, ils ont envie de recevoir des miettes. Ils ont faim. Moi, je n'ai aucune envie de chercher des miettes et de leur en donner. Ils n'ont qu'à patienter. Moi aussi, quand je ne peux pas faire autrement, je patiente, même quand la faim me tenaille.

— On tue les puces avec l'ongle, ma tante. Mais on pourait aussi bien les tuer avec une hache. Tenez, le boyard Gherasie, celui qui nous met des muselières quand on vendange, s'il avait des puces . . .

— Il n'en a pas, Darie, ne te fais pas d'illusion. Les boyards n'ont pas de puces.

— Supposons, pourtant, qu'ils en ont.

— Bon, si tu y tiens, admettons qu'ils en aient. Mais le boyard Gherasie, lui, il n'a pas de puces.

— S'il en avait, et s'il me laissait chercher ses puces, j'en attraperais une. Je la frotterais doucement entre deux doigts, pour l'étourdir. Après, je la poserais sur la tête du boyard Gherasie.

— Et ensuite? . . .

— Je prendrais la hache et je frapperais. Je tuerais la puce. Il n'en resterait plus rien . . .

— C'est pas seulement la puce que tu tuerais, Darie, tu tuerais aussi le boyard. Et tu pourrirais en prison, comme Gavrilă Şoit.

— Qui c'était, Gavrilă Şoit?

— Un Hongrois. Dans notre village, à Secara, il était homme de peine chez le boyard Pienaru. Un jour, le boyard lui a donné un coup de fouet. Gavrilă Şoit a riposté par une paire de gifles. Les gendarmes l'ont emmené, menottes aux mains, Les juges l'ont jugé. Le Hongrois est mort au bagne. Pour une paire de gifles. Et même celles-là, il ne les lui avait pas données comme il aurait fallu, avec haine et violence.

Quand j'accompagne mon père dans la vallée de l'Olt, pour rendre visite aux parents que nous avons par là-bas, ou pour acheter du bois de la forêt, nous traversons la terre du boyard Noti. Si nous nous dirigeons vers Turnu, c'est entre les champs de blé et de maïs du boyard Pienaru que nous avançons. Quand nous prenons le chemin de Ruşii-de-Vede, la route se poursuit pendant des heures et des heures sur la terre du boyard Gogu. A Cîrligaţi, se trouvent la terre et le manoir du boyard State Pantazi. Tout près de là, à Băneasa, c'est le boyard Gherasie, le boiteux, qui est maître. Plus loin, sur toute l'étendue du pays, il y a d'autres domaines, d'autres boyards. Les montagnes appartiennent aux boyards. Et les rivières aussi.

— Ils sont puissants, les boyards . . . Puissants et riches.

— C'est vrai qu'ils sont puissants, Darie. Puissants et riches. C'est inimaginable ce qu'ils peuvent être riches, les boyards. Et puissants, Darie. Ils font ce qu'ils veulent de nous et de notre vie.

Les moineaux gris à gorge blanche ont quitté la fenêtre. Ils se sont réunis en troupe nombreuse au milieu de la cour. Ils sautillent, comme s'ils avaient les pieds attachés l'un à l'autre. Le matou borgne de ma tante Bîzărca s'approche d'eux en rampant. Frrr ! Les moineaux se sont envolés. Les voilà perchés sur les hautes branches des mûriers. Le matou essaye de grimper lui aussi dans le mûrier. Mais ses vieilles griffes usées glissent le long de l'écorce plus vieille encore du mûrier. Elles glissent. Le matou glisse et tombe sur le sol. Résigné, il lisse de sa patte ses longues moustaches blanches.

— Ils sont puissants, les boyards, c'est bien vrai, ma tante, mais quand même y peuvent pas empêcher le soleil de se lever.

— Non, Darie, ça ils ne peuvent pas. Le roi non plus ne peut pas. Personne ne peut imposer sa volonté au ciel, ni à la terre. Y a que sur nous, les hommes, qu'ils sont tout-puissants.

Devant l'âtre, ma mère marmonne des paroles que je ne comprends pas. Je ne sais pas ce qu'elle a depuis quelque temps. Il lui arrive de parler toute seule, à propos de rien. C'est peut-être à cause de Costandina. A présent, elle prépare notre repas. Papa, mon frère Ion et ma sœur Evan-

ghelina sont allés chez Păscuțu qui les a fait appeler par Vévé le Borgne. C'est que Papelca pleure, se lamente, déchire ses vêtements. Elle a rêvé de Gingis. Couvert de boue, son fils lui a dit en rêve de venir le déterrer, le laver, l'arranger, et de l'enterrer de nouveau, mais cette fois dans une terre sèche, saine, pas dans de la fange. Il lui a dit aussi que sa poitrine lui faisait mal, à cause des grosses pierres qu'on avait jetées sur son cercueil lorsqu'on l'a enterré.

Păscuțu, mon père, ma sœur ont une rude besogne. Ils veulent l'attacher avec une corde, pour l'empêcher de se fracasser la tête contre le mur et éviter un nouveau malheur.

Il est près de midi. Un soleil froid éclaire le monde. Chez nous, il ne pénètre que par la petite fenêtre.

La porte n'a pas grincé. Griva l'efflanquée n'a pas aboyé. J'entends maman qui crie:

— Tu es de nouveau là? Je te casse une trique sur le dos, tu entends, Costandina! Maintenant, tu n'en réchapperas pas. Je te défonce la tête à coups de trique!

J'entends la voix de ma sœur de Saïele qui répond paisiblement à maman:

— Je suis de nouveau là. Quand Digă m'a vu arriver, il s'est remis à me taper dessus. Alors il a bien fallu que je revienne. Pour réclamer ma terre. Pour vous demander de me donner ma part de terre devant le notaire. Non, maman, je ne vous laisserai pas tranquilles tant que vous ne m'aurez pas donné, avec un papier du notaire, la terre qui me revient de droit.

L'insistance de Costandina, sa voix humble, douce, lasse et épuisée attendrissent maman. Les yeux tournés vers les flammes du foyer, elle lui dit:

— Tu n'as qu'à attendre le retour de ton père. Il t'en donnera, de la terre, plus que tu ne pourras en emporter. Moi, ma fille, je ne me mêle plus de rien.

— Est-ce que je peux l'attendre ici, près de vous?

— Va plutôt à côté, tu y trouveras ta tante. Si tu restes ici, je pourrai bien changer d'avis — je ne suis pas un ange — et te jeter le tisonnier à la tête.

Je regarde Costandina avec terreur, comme si j'avais devant moi le malin en chair et en os. Depuis la veille, ma sœur de Saïele a terriblement changé. Son dos s'est voûté, comme celui d'une vieille, oubliée sur la terre par la mort et le bon Dieu! C'est à peine si elle se tient debout. Elle marche en titubant. Tremblant de tout son corps et claquant des dents, elle salue tante Uțupăr et va s'asseoir par terre, dans un coin, près de la porte. La tante Uțupăr ricane:

— J'aurais pu mettre ma main au feu que tu allais rentrer. Dommage que je n'aie pas eu avec qui parier. J'aurais gagné et je t'en aurais été reconnaissante.

— Eh quoi, ma tante? Vous savez bien que je ne pouvais pas faire autrement. C'est Digă qui m'a envoyée. Pour la terre. Il m'a défendu de partir d'ici avant d'avoir reçu ma part de terre par contrat.

Tante Uțupăr tend le cou. Elle regarde longuement ma sœur, cligne des yeux, puis recommence à la regarder fixement.

— Qu'est-ce que t'as à l'œil, Costandina?

— C'est Digă . . .

— Et à la bouche, qu'est-ce que t'as donc, Costandina?

— C'est toujours Digă . . .

Je regarde aussi, longuement, ma sœur de Saïele. Et je vois, sans surprise cette fois, que de grands bleus s'étendent autour des yeux de Costandina et que la bouche de ma sœur de Saïele est fendue, que ses lèvres sont tuméfiées, déchirées, pleines de sang caillé et séché.

— Il m'a dit, explique Costandina, que mes yeux pochés et ma bouche enflée éveilleraient la pitié de mon père et le rendrait bienveillant à mon égard. Que mes souffrances ne seront pas inutiles. Elles le décideront à me donner de la terre, par contrat, la part de terre à laquelle j'ai droit.

— Ma foi, ça se pourrait bien. Il a peut-être raison, ton Digă.

— C'est bien ce que j'ai pensé, approuve Costandina. J'ai pas pleuré. J'ai pas gémi. J'ai rien dit. Digă m'a battue, mais j'ai compris qu'il le fallait, alors je n'ai pas soufflé mot.

— C'est quelqu'un ton mari, y a pas à dire ! C'est pas pour rien que tu lui as couru si longtemps après. Tu l'as bien choisi. Un homme comme lui, ça ne court pas les rues ! . . .

Costandina se tait. Ses yeux brillent. Elle est toute fière des compliments que tante Uțupăr adresse à son Digă.

— C'est quelqu'un ton mari, Costandino ! Que Dieu te le garde ! ma petite !

— C'est quelqu'un, vous avez raison tante Uțupăr. C'est pour ça que je l'aime. Si ç'avait été une chiffe, je l'aurais même pas regardé.

Tante Uțupăr, qui a toujours faim, comme si son ventre était habité par des souris, grignotte toujours des grains de maïs cuit. Moi aussi. Et ma cousine Dița aussi. Au fond de l'écuelle que nous vidons avec tant d'ardeur il n'y a plus qu'une poignée de grains. Tante Uțupăr prend l'écuelle et la tend à Costandina. Elle l'invite à manger:

— Sers-toi. Digă ne t'a peut-être même pas laissé le temps de manger.

— Non, il m'en a pas laissé le temps. Il disait: « Je te défends de manger. Quand on est repu, on devient meilleur. La faim rend plus âpre. Quand t'auras affaire à ceux d'Omida, faudra être âpre si tu veux leur arracher ta part de terre ».

Ma sœur de Saïele ne bouge pas de sa place. Elle ne tend pas la main pour prendre l'écuelle. Ma tante Uțupăr ne se lève pas non plus. Pour ne pas laisser ma tante Uțupăr la main tendue, c'est moi qui vais prendre l'écuelle. Je la fourre sous le nez de Costandina.

— Je n'en veux pas, Darie. C'est pas pour avoir quelques grains de maïs cuit que j'ai fait toute cette trotte, depuis Saïele jusqu'ici. Je suis venue pour avoir de la terre. Il me faut ma part de terre. Avec des papiers en règle.

— Je comprends. Quand papa viendra, tu lui parleras de la terre. Maintenant, tu peux manger. C'est bon, le maïs cuit.

Ma sœur aînée secoue la tête: elle ne veut pas de maïs. J'insiste. Alors elle ouvre la bouche et je vois un grand trou sombre qui saigne encore. Elle dit:

— Tu vois, Darie, même si je voulais manger, je pourrais pas. J'ai mal aux gencives.

Tante Uţupăr, qui a regardé en même temps que moi dans la bouche de Costandina, frémit comme si on avait cinglé son dos nu d'un fouet de feu. Elle crie:

— Malheureuse, qui t'a cassé les dents du haut?

Costandina étonnée d'une telle question, se met à rire. Les entailles de ses lèvres se fendent de nouveau. Des gouttes de sang perlent. Costandina ne s'en aperçoit même pas.

— Qui? Mais Digă, voyons . . . mon Digă . . .

— Ah, mon Dieu ! Dire que j'aurai vu ça !. . . Mon Dieu, mon Dieu !. . .

Mon père revient accompagné de mon frère. Il a un visage sombre. Quant à mon frère, je ne l'ai jamais vu si bourru.

— Qu'est-ce qu'elle fait, Papelca? lui demande maman.

— La malheureuse ! Si elle ne perd pas la raison, elle a bien de la chance.

— Elle s'est un peu calmée?

— Pas du tout ! Nous avons été forcés de lui ligoter les mains et les pieds, comme si elle avait la rage.

— Allons, leur dit maman, ne soyez pas si tristes, Papelca n'est pas une mauviette. Encore un ou deux jours et ça lui aura passé.

—C'est pas pour ça que nous sommes fâchés. Il est encore arrivé un ennui.

Papa n'a même pas le temps de raconter à maman ce qui lui est arrivé: il aperçoit Costandina. A notre grande surprise il ne lui dit rien.

Maman vient dans la pièce en même temps que mon père et mon frère Ion. Elle demande, inquiète:

— Dis-moi vite ce qui vous est arrivé.

— C'est rapport aux chevaux . . . Juvete nous a appelés au poste de gendarmerie pour l'enquête.

— Il avait appris quelque chose?

— Bien sûr. Timoc, le mari de Rimoanta, a vu les chevaux de Căpruciu attachés devant notre porte. Il les a reconnus. Il a couru au poste et nous a dénoncés.

— Puisque c'est Avendrea qui les a pris, c'est lui qui doit rendre des comptes, pas vous. Qu'il se débrouille comme il pourra.

— Les gendarmes l'ont cherché, mais ils ne l'ont pas trouvé. Ce diable d'homme, on dirait que la terre l'a englouti.

Mon frère Ion oublie brusquement son inquiétude. Sa figure s'éclaire d'un sourire. Il est tout joyeux à l'idée qu'Avendrea a pu se moquer des gendarmes.

— Avendrea a des planques où il peut passer tout le temps qu'il veut. Juvete ne le trouvera jamais, quand même il remuerait ciel et terre !

— De la graine de bandit ! dit ma mère furieuse. Tu as eu tort, Ion, d'en faire ton ami. Il ne sait faire que du mal, et c'est un bien mauvais exemple pour toi.

— Oh, tu sais, répond mon frère avec insolence, tout le monde a des voleurs dans sa famille. A ce compte-là je ne devrais pas être l'ami de Gărgan, ni celui de Minică, ni de tant d'autres gars; je ne devrais même pas être l'ami du fils au pope Tomiță Bulbuc. Pour vivre, faut tromper les gens, tantôt l'un, tantôt l'autre et même voler, au besoin.

— Bien, bien, mon garçon ! Sois ami avec qui tu veux, acoquine-toi avec qui te plaît, tu n'as qu'à faire tout ce qui te passe par la tête. Ah, bon Dieu, si je n'ai pas eu la chance d'avoir un fils comme il faut ! . . .

Mon père l'interrompt rudement:

— Tais-toi. J'en ai assez de toujours entendre tes sornettes. Parfois, j'ai envie de prendre mes jambes à mon cou et de m'en aller sans demander mon reste.

— Ça te convient, à toi, d'en parler . . . Ton fils Gheorghe étudie à Bucarest, tandis que mon Ion . . . il ne donnera rien de bon, ce gars-là . . . Ah, si mon premier mari avait vécu . . . Si Radu Ochian n'était pas mort . . .

La dispute s'échauffe, le ton monte. Maman se met à pleurer. Papa bout d'une rage contenue. Tante Uțupăr se tient à l'écart. Elle n'ignore pas que lorsque mari et femme se chamaillent, il n'est pas bon de s'en mêler. Si on est un homme, on se fait casser la figure; si on est femme, on se fait crêper le chignon.

Enfin, au bout d'un temps, mon père se calme. Sa colère tombée, il dit:

— Maintenant, que je le veuille ou non, j'ai des ennuis avec les gendarmes. Juvete n'est pas homme à plaisanter. Quand il a mis la main sur quelqu'un il ne le lâche plus tant qu'il ne l'a pas fourré au bloc. Il me fera peut-être passer en jugement, et je risque d'être condamné.

Il se gratte la tête, réfléchit, et soudain il se tourne vers Costandina, hors de lui:

— Et tout ça, quand on pense que c'est à toi qu'on le doit, maudite fille ! Si tu n'étais pas venue . . .

Costandina ne laisse pas à mon père le temps de dire tout ce qu'il a sur le cœur. Elle ne l'interrompt pas par des paroles. Simplement, elle ouvre la bouche et lui montre sa gencive supérieure où manquent quatre dents. Papa regarde, lui aussi, attentivement Costandina. Il ne remarque pas seulement l'absence des dents. Il voit aussi les yeux terriblement meurtris.

— C'est Ion qui t'a brisé les dents? C'est lui qui t'a poché les yeux? Je le tue ! Cette fois, je ne lui pardonne plus. C'est fini, je le tue !

— Ce n'est pas lui, papa.

— Alors qui c'est? Qui? Ce bandit d'Avendrea?

— Non. Mon homme. Digă. Mon Digă . . . mon Digă chéri . . .

La fureur de mon père passe aussi vite qu'elle est venue. Enfin, il respire. Il s'assied sur le bord du lit. Maman reste debout près du poêle. Elle aussi s'est calmée et a séché ses larmes. Ses yeux sont toujours beaux, toujours grands, toujours remplis d'une tristesse infinie. Même tristes, les yeux de maman demeurent limpides comme le ciel après la pluie, dans

la douce clarté du soleil, quand paraît l'arc-en-ciel, auquel je m'amuse à chanter:

Arc-en-ciel,
Arc-en-ciel,
Au bout de ta course
Je viens boire à ta source . . .

Tante Uțupăr mâchonne les derniers grains de maïs de l'écuelle.

— Eh bien, ma femme, qu'est-ce qu'on fait de Costandina?

Maman se tait. Elle se tait longuement. Et quand elle en a assez de se taire, elle dit:

— Donne-lui ce qu'elle demande et qu'on en finisse une fois pour toutes, avec ces sales marchandages. Donne-lui ce qu'elle réclame, pour nous débarrasser d'elle. On a bien assez de tracas avec nos enfants, nos propres soucis, notre pauvreté!

Mon père est très surpris de cette réponse. Il s'attendait à tout autre chose. Pesant chaque mot, il rétorque:

— Je lui donnerai plutôt un bon coup sur la tête.

— Non, mon homme. C'est pas une chose à faire. Elle en a déjà assez reçus. De moi, de Digă. Ça suffit, quoi! Donne-lui plutôt un lopin de terre et qu'on n'en parle plus. J'en ai jusque par-dessus la tête, moi!

— D'où veux-tu que j'en prenne, de la terre? Tu sais bien que nous n'en avons pas! Notre bien est à peine suffisant pour satisfaire nos besoins.

Maman se tait. Elle se laisse glisser en elle-même. Elle enfonce, enfonce dans ses propres pensées comme si elle allait jusqu'au bout du monde. Dans chaque être, il y a un commencement du monde et une fin du monde. Et pendant tout ce temps, on n'entend rien, dans la pièce, sinon le bruit écœurant que tante Uțupăr fait avec ses mâchoires.

Ma mère revient de cette contrée lointaine où sa pensée l'avait transportée. Elle dit à mon père:

— Donne-lui donc la moitié du quart d'arpent que nous avons du côté du Călmățui. Donne-le lui. Il faut bien en finir! Nous vivrons tranquilles. Pauvres, mais sans rien devoir à personne.

Costandina se lève. Elle voudrait se précipiter dans les bras de maman pour l'embrasser, mais elle se ravise. Il lui semble que ce serait trop peu de reconnaissance. Elle s'incline profondément devant ma mère, puis tombe à genoux. Elle se traîne sur les genoux jusqu'auprès de ma mère. Elle lui prend les mains et les couvre de baisers. Elle lui baise aussi les pieds, nus et couverts de boue. Elle dit, parmi les larmes qui jaillissent de ses yeux cernés d'ecchymoses et ruissellent sur ses joues:

— Merci, maman, merci de tout cœur. Tu es ma bonne petite mère . . . tu es meilleure que celle qui m'a mise au monde . . . Je voudrais te donner mon âme . . .

Ma mère retire brusquement ses mains. Elle recule d'un pas. Elle se sent gênée, intimidée. Sa lèvre s'avance en une sorte de moue. Ses yeux se sont assombris.

— Laisse ton âme tranquille. Ne la mêle pas à tout ça. Garde-la pure, si tu en es capable.

Ma sœur de Saïele se retire dans son coin et s'y accroupit. C'est à présent seulement qu'elle s'aperçoit que ses lèvres saignent. Elle lèche le sang qui en coule. Elle fait entendre quelques hoquets. Puis elle dit:

— Je la connais, la terre que vous avez près du Călmățui. C'est de la bonne terre, bien noire. Une terre grasse, ça, je ne peux pas m'en plaindre, grasse comme du beurre. Digă et moi, on viendra la cultiver. On l'arrosera, on y fera pousser des légumes. Il me semble y voir déjà les têtes des choux ! Grosses comme des seaux, pas moins ! Et puis les piments, les tomates, les poireaux, les choux-raves, les oignons . . . Nous aurons des légumes à profusion ! Ah, mes chers parents ! . . .

Je ne comprends pas ce qui a pu se passer dans l'esprit de mon père, mais je m'aperçois qu'il est de nouveau sur le point de se mettre en colère. Peut-être que les paroles de Costandina, sa façon de se comporter le dégoûtent. Il ôte son bonnet de fourrure et le lance violemment par terre. Le bonnet frappe le sol avec un bruit sourd. Mon père hurle:

— Tais-toi, Costandina, tais-toi ou je ne me connais plus ! Si tu ne veux pas te taire, je te tue ! Tu entends ! Tais-toi !

Costandina ne comprend pas du tout ce qui a pu fâcher papa. Par-dessus tout, elle craint que maman se ravise. Tremblant de peur, elle se recroqueville davantage encore dans son coin et se fait aussi petite qu'elle peut. Puis, une main sur sa bouche aux lèvres crevassées et aux dents cassées, elle se met à pleurer. Elle enfouit entre ses deux mains sa petite figure noiraude marbrée de bleus. Et puisque les larmes coulent, autant pleurer tout son soûl, profondément, sans arrêt, sans soupirs. Sa lèvre inférieure avance, et les larmes y tombent, grosses et rondes. Elle boit ses larmes. Peut-être a-t-elle faim ? Peut-être soif. Les larmes n'apaisent pas la faim. Elles n'étanchent pas non plus la soif.

Tante Uțupăr a fini de manger les grains de maïs cuits. Elle ne fait plus claquer ses lèvres. Nous nous taisons tous et notre silence se prolonge. Aucun de nous n'a encore vu pareille chose: qu'une femme en pleurant, boive ses propres larmes !

Dans l'enclos, devant la maison, Griva l'efflanquée aboie, aboie sans arrêt.

— Pour faire l'acte de cession devant le notaire, il me faudrait au moins vingt lei. Mais où trouver vingt lei ? Où les prendre maintenant ? Si vous croyez que je peux trouver quelqu'un qui me les prête ! . . — Aux boyards, je leur dois déjà tant et plus. A Toma Ocî également. Avec le pope, je suis brouillé. Le notaire n'a pas le sou. Mon cousin Nicolae Dimozel n'oserait pas à cause de sa femme. Alors ? Où les prendre, ces vingt lei ?

— Un sou est un sou, dit maman. Pour nous, un sou, c'est aussi gros que la roue du char. Un leu, c'est comme l'enclos. Vingt lei, alors, vous pensez, ça nous paraît quelque chose d'aussi grand que tout le village !...

Costandina, que ses larmes n'ont pas empêchée de dresser l'oreille, s'arrête de pleurer. Comprenant de quoi il s'agit, elle retire ses mains de devant son visage. Elle se lève, rajuste sa jupe, remet en place son manteau et son fichu. Elle voudrait, semble-t-il, parler ; mais on dirait aussi qu'elle préfère se taire. Pour se donner le temps de réfléchir, elle porte

ses doigts à sa bouche et tâte, l'air soucieux, ses lèvres enflées où le sang, maintenant, s'est coagulé.

Mon père la regarde avec des yeux qui semblent demander pardon.

— Il te faudra retourner chez toi, Costandina. Oui, ma fille, il te faudra partir et revenir au bout d'une semaine ou de deux. Peut-être même trois. Faut me laisser le temps de trouver de l'argent.

— Tu penses que tu pourras en trouver, papa? L'argent c'est rare aujourd'hui. Et, comme disait maman, c'est très cher.

— Je ferai mon possible, Costandina, tu peux me croire.

Ma sœur de Saïele découvre de nouveau sa gencive édentée.

— Tu n'as pas changé d'idée, dis, papa? Parce que moi, tu sais, je ne m'en vais pas. Tant que vous ne m'aurez pas donné la terre à laquelle j'ai droit, devant le notaire, je ne m'en irai pas.

— Ce qui est promis est promis, Costandina. Je ne me dédis pas. Quand on a convenu d'une chose, on a engagé son âme. Mais il me faut un certain temps pour trouver l'argent, sans ça y a pas moyen de faire l'acte.

— Si je rentre chez moi sans le papier, comme qui dirait sans la terre qui m'est due, Digă me tuera. Il me mettra dans un sac et me jettera das l'Olt.

— Il n'a qu'à te tuer, dit mon père. Je peux pas trouver cet argent du jour au lendemain.

Costandina soupire à fendre l'âme. Enfin, elle se décide:

— Ne vous tourmentez plus pour ça, petit père et petite mère...

Elle sourit, fouille dans son corsage et en retire une longue bourse en cuir. Elle l'agite pour faire sonner les pièces qui s'y trouvent.

Mon père croit rêver.

— Qu'est-ce que t'as là, ma fille?

— La somme qu'il faut pour le notaire. Vingt lei tout neufs, en pièces d'argent.

— Et tu ne disais rien ! Tu avais ça sur toi et tu me laissais cuire dans mon jus !...

— C'est Digă qui l'a amassé, cet argent, à Turnu, dans le port, sou par sou. Dès qu'il mettait un leu de côté, il allait à la banque et changeait la monnaie contre une pièce d'argent. J'en ai pris soin comme de la prunelle de mes yeux. « Cache-les bien. me disait Digă, on en aura besoin pour l'acte de propriété, quand ceux d'Omida te donneront ta part de terre. »

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit depuis le début?

— Je pensais que si c'est toi qui payais j'aurais pu avoir la terre et garder l'argent. On en aurait mis encore un peu de côté et ça nous aurait permis d'acheter une génisse. Au bout d'un temps, elle nous aurait donné du lait pour les gosses.

Elle se tait, essayant de lire les pensées de mon père sur sa figure. Elle reprend:

— Vingt lei tout neufs, amassés par Digă, sou par sou dans le port de Turnu, c'est pourtant dommage de les dépenser, quand on peut les garder.

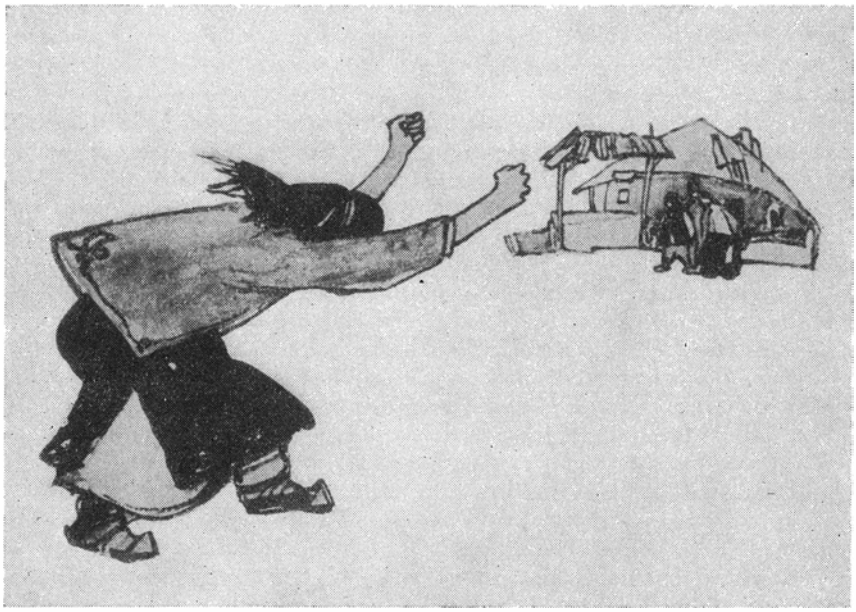
— Nom de Dieu de salope ! . . .

Feignant de ne pas avoir entendu, Costandina poursuit:

— Nous pourrions aller tout de suite chez le notaire, papa, rapport à l'acte de propriété . . .

Mon père semble hésiter. Ma mère, cependant, insiste:

— Vas-y donc avec elle chez le notaire ! Vas-y donc ! Qu'il lui donne ses papiers et qu'on ne la voie plus chez nous. Si tu n'y vas pas tout de suite, je sens que je perds la tête, et qui sait ce qui peut encore arriver . . . Allons, mon homme, qu'est-ce que t'attends?



Au bout d'une heure, mon père revient de la mairie avec Costandina. Mon père va devant. Ma sœur de Saïele le suit. Elle marche à un pas derrière lui.

Nous nous attendons à les voir entrer tous les deux dans la maison. Mais mon père entre tout seul. Il a l'air abattu, chagriné. C'est à croire qu'il a laissé un morceau de sa propre chair sur la table de Gică Stănesco, le notaire. Maman lui demande:

— Elle l'a eu, son acte?

— Elle l'a eu. J'ai posé le pouce dans le bas.

— Et Costandina? Où est-elle? J'espère bien qu'elle est partie. Qu'elle s'en aille . . . Ah, qu'elle s'en aille au diable ! Qu'on ne la revoie plus par ici ! Elle nous a fait faire assez de mauvais sang à tous. Elle nous a tous rendus fous. Heureusement qu'elle est loin. Bon débarras ! Je ne veux plus jamais la revoir, ni dans ce monde ni dans l'autre.

Tante Uțupăr, qui connaît bien ma mère, se met à sourire.

— Tu lui pardonneras, Maria, La colère te passera et tu lui pardonneras.

Ma mère fait non de la tête.

Au moment où papa allait ouvrir la bouche nous entendons s'élever de la manière la plus inattendue, la voix de Costandina. Arrêtée devant le portail, elle crie de toutes ses force:

— Que les chiens vous dévorent le cœur ! Puisque vous m'avez tellement tourmentée avant de me donner mon lopin de terre. Que les chiens vous dévorent les entrailles, qu'ils vous mangent le cœur ! A tous, tant que vous êtes ! Pour me donner mon lopin de terre, vous avez raflé mes pauvres économies. Que les chiens vous dévorent le cœur ! C'était de l'argent que mon mari avait gagné en portant des fardeaux sur ses épaules. C'était de l'argent gagné par mon Digă ! Bande de salauds, que les chiens vous dévorent le cœur, voilà ce que je vous souhaite !...

Ma mère écoute. Ma sœur Evanghelina écoute. J'écoute aussi. Nous n'en croyons pas nos oreilles. Nos cheveux se dressent sur nos têtes. Nous frémissons d'horreur. Elle a dit que les chiens devaient nous dévorer le cœur ! On ne connaît pas de plus terrible malédiction depuis que le monde est monde.

Le visage de mon père est devenu terreux.
Celui de ma mère est blanc comme le lait de chaux.
Ma cousine Dița semble pétrifiée.

Elle en oublie d'essuyer la bave qui, de son bec de lièvre, coule sur son menton. C'est pourtant elle qui, la première de nous tous, échappe à l'emprise de la peur.

Elle court à l'âtre,
Saisit le tisonnier.

Ma tante Uțupăr, qui était assise sur le lit, se lève d'un bond. A tue-tête, elle s'écrie:

— Maintenant, laissez-moi faire... Pour cette malédiction, je m'en vais lui tordre le cou, moi... Je ne serai pas tranquille avant de lui avoir tordu le cou !

Elle crie après ma cousine Dița qui s'est précipitée dans l'enclos:

— Dița, Dița, ne la touche pas. C'est mon tour. C'est moi qui veux lui tordre le cou. Je vais te l'écrabouiller. Au lieu de vous remercier cette charogne, elle nous maudit !... Je lui en ferai voir, moi !..., Il ne lui restera plus une seule dent.

Ma mère lui barre la route:

— Laisse-la ! Laisse-la retourner chez elle, va ! Si on la prend au sérieux, tout ça finira par faire du vilain... Elle est capable de nous traîner devant les juges... Allons, laisse-la !...

— Vous avez été bons pour elle. Elle n'y avait aucun droit, à cette terre. Vous avez fait un sacrifice, pour pouvoir la lui donner. Laisse-moi aller lui casser les dents qui lui restent, Maria... Laisse-moi au moins lui crever un œil...

— Calme-toi, insiste maman. Ça ne sert plus à rien, maintenant. Il faut la laisser partir.

— Moi, je n'ai pas peur d'aller en prison. Si jamais on me met en prison, Laurenț m'en fera sortir. Il est plein d'argent, Laurenț. Il paiera pour me faire sortir de prison. Je veux l'écrabouiller, cette ordure ! Je n'ai peur de rien, moi. Laissez-moi y aller...

Maman s'efforce de calmer tante Uțupăr. Elle lui tient les mains. Elle la supplie. Ma tante écume de rage et crie sans arrêt:

— Vous avez été bons pour elle. Laissez-moi lui arracher les cheveux, l'estropier, la défigurer, balayer la rue avec, lui foutre le nez dans un étron... Vous avez été bons pour elle...

— C'est toujours comme ça, dans la vie, tu le sais bien. Quand on a fait du bien à quelqu'un, vaut mieux le ficher à l'eau tout de suite, comme ça il ne vous fera pas de mal au moins...

— Mais cette garce-là, elle exagère !

Tout feu finit par s'éteindre. Et les gens les plus furieux finissent par se calmer. C'est ce qui est arrivé à ma tante de Secara.

Mon père se tient toujours immobile, figé. Ma sœur Evanghelina s'enfonce les ongles dans la chair pour se dominer. Ma cousine Dița, plus violente, lance le tisonnier vers Costandina, mais la manque. Le tisonnier passe près d'elle en sifflant et tombe sur la route. Costandina se baisse et le ramasse. Elle se met à courir, le tisonnier à la main. De temps en temps, voyant que personne ne la poursuit, elle s'arrête. Elle se retourne en brandissant le tisonnier au-dessus de sa tête comme une massue. Elle nous menace, nous menace et nous maudit:

— Quand vous lui tomberez dans les pattes à Digă, il vous montrera de quel bois il se chauffe ! Il vous mettra la tête en bouillie ! Vous verrez tous de quoi il est capable ! Attendez seulement qu'il vous rencontre, à Saïele ou dans la vallée de l'Olt. Il vous en fera voir de toutes les couleurs, mon Digă ! Tas de cochons ! Que les chiens vous dévorent le cœur ! A tous ! Vous m'avez donné ma part de terre, c'est vrai, mais vous m'avez forcée à dépenser mes sous pour le notaire. Les quelques sous que j'avais... Que les chiens vous dévorent les entrailles !...

Sandu, le fou, est sorti dans la rue. Il passe ses doigts dans sa longue barbe touffue, hirsute, cherchant à comprendre ce qui se passe. Rimoanta regarde par-dessus la palissade de son enclos et s'esclaffe. Appuyée, elle aussi, à la palissade, ma tante Bîzărca se tord de rire. Et, auprès d'elle, Roșia et Măndica en font autant. Si elle n'avait pas eu le malheur de perdre Gingis, Papelca aurait sûrement ri comme les autres. Je ne sais pas si le fou comprend ou non ce qu'il voit et ce qu'il entend. Mais ça n'a pas l'air de lui plaire toutes ces femmes accrochées aux palissades et riant aux éclats. Il s'approche du puits, ramasse des pierres près de l'auge et se met à les lancer aux rieuses. En un clin d'oeil, prises de panique, elles disparaissent.

Le fou revient dans la cour où se trouve la chaumière de ses trois frères célibataires. Là il entame une longue conversation avec les acacias noueux, noirs, couverts de piquants.

Ma mère se lamente:

— Costandina fait jaser les commères sur notre compte. Jusqu'à ce soir, nos histoires seront connues de tout le monde, dans la vallée du Călmățui.

— Et après?... Nous ne sommes pas les seuls à avoir des ennuis pour de la terre, dit papa. J'ai vu des frères et des beaux-frères s'entretuer à coups d'aiguillons pour une ligne entre deux prés. Si nous avions un peu plus de terre, y aurait pas toutes ces mésententes entre nous, Si nous avions de la terre...

— Si nous en avions, oui. Mais on n'en a pas. Les boyards, eux, en ont...

— Ils en ont, ça, y a pas à dire, il en ont. Tout le pays est à eux. Aux boyards, et puis au roi...

— Ah, c'est malheureux que j'aie pas été un homme ! C'est bien malheureux ! J'aurais été un rude gaillard... Et s'il y en avait eu encore d'autres comme moi... y a longtemps qu'on en aurait fini avec les boyards... Aujourd'hui, on n'en entendrait même plus parler.

Mon père se sent visé par les paroles de ma tante de Secara. Il riposte sur un ton aigre:

— Si t'avais été un homme, qui c'est qui aurait fait l'amour avec Laurenţ Piele, à présent?

— Qu'est-ce que tu lui veux à Laurenţ? Qu'est-ce qu'il t'a fait, Laurenţ? Pourquoi t'en prends-tu à Laurenţ?

— Je ne m'en prends pas à lui. Il ne m'a fait aucun mal, cet homme. J'ai lancé un mot en l'air, histoire de rire.

Ma sœur de Saïele nous menace et nous maudit tout le long du chemin, jusqu'à l'autre extrémité du village. Au bout d'un temps, nous ne l'entendons plus. Grâce au ciel! Et comme nous ne la voyons plus et ne l'entendons plus, il nous semble que rien de ce qui nous est arrivé n'a été réel.

Ma mère demande à mon père:

— Est-ce que tu le regrettes d'avoir donné à Costandina un demi-quart dans la vallée?

— Tu voudrais que je sois content? Et même que je rigole, peut-être? Que je frétille?

— Non, mais tout de même...

Le père pétrit son bonnet entre ses mains. Il a bien envie de le lancer fortement à terre, pour décharger ses nerfs tendus. Mais le bonnet de fourrure n'est vraiment pas fautif. Pourquoi l'abîmer. L'hiver va arriver d'un jour à l'autre. Il s'en coiffe de nouveau.

— A la fin du compte, avec ou sans ce petit bout de terre, on reste quand même des gueux.

Maman regarde le ciel limpide dont la voûte s'étend au-dessus de nos têtes, elle regarde la terre noire, gelée, les arbres dont la pluie et le vent ont secoué le feuillage. Elle nous regarde aussi, nous autres, ses enfants, réunis autour d'elle, maigres, pâlots, loqueteux, ébouriffés, mais encore bien portants. Sa figure s'éclaire d'un sourire.

— Il ne faut plus regretter, mon homme, ça ou rien, c'était la même chose.

— La terre que nous avons donnée à Costandina, ce n'est pas rien, tout de même. Ça n'a aucun sens ce que tu dis.

— Alors, dis, toi, quelque chose qui ait du sens !

— Allons, ne nous chamaillons plus pour des mots, maintenant !

Maman s'approche de son mari. Notre présence ne la gêne pas: elle caresse sa joue rèche, sèche, couverte de poils drus.

— Ah, mon homme, mon homme... T'as bien raison. La vie n'est guère facile pour nous. Dieu sait comment nous passerons l'hiver, et si nous allons pouvoir le passer.

— On le passera, dit mon père. Nous avons connu des temps plus durs que ceux d'à présent, et on en est pas morts. Cette fois non plus, nous n'en mourrons pas, Maria.

Maman appuie sa tête avec affection et confiance sur l'épaule du père.

Le lendemain, mon père se met en route dès l'aube. Il se rend à la gare de Troïan et au manoir du boyard Gogu. Il va à pied, par le sentier qui longe la voie ferrée.

Grelottant et le visage congestionné par le froid, transi jusqu'aux os, je lui emboîte le pas.

— Emmène-moi aussi, papa. Je veux voir les champs, la forêt, le manoir...

— Ça ne se peut pas, Darie. Comment pourrais-tu faire tout ce chemin? Tu ne vois donc pas que t'es pieds-nus? Si au moins tu avais mis tes *opintchi*...

— Je peux pas les mettre, elles sont en morceaux. Mais tu peux m'emmener, va, j'ai l'habitude d'aller nu-pieds.

— Il fait trop froid. Le vent se mettra à souffler. En automne, le temps est changeant et trompeur.

— Le vent est mon ami. Et le soleil aussi.

Mon père ne me croit pas. Il ne veut pas que je l'accompagne. Je n'ai pas la possibilité de le fléchir.

— Reste à la maison. Sois sage, mon petit, et reste à la maison.

— Puisque tu le dis...

Il s'en va. Je reste. Seul, sur la voie ferrée. Les rails sont glacés. Les fils télégraphiques vibrent. Mon père avait raison. Il commence à faire du vent. Le vent est froid, coupant.

Mon père s'est éloigné. Je le suis du regard. Il s'en va, le dos voûté, la démarche lourde.

Si mon père trouve le boyard Gogu au manoir et si le boyard est bien luné, mon père lui demandera un sac de blé et deux ou trois sacs de maïs à crédit. Nous les paierons l'été prochain, par notre travail et notre sueur. Mais si le boyard Gogu n'est pas au manoir, ou s'il refuse de recevoir mon père? Ou bien que, l'ayant reçu, il lui réponde:

« — Impossible, Tudor. Je n'en ai plus assez. Je t'en ai déjà donné. Tu es couvert de dettes...»

Je descends du terrassement de la voie ferrée. Griva l'efflanquée est couchée, le museau sur les pattes, sous l'auvent de la grange. Devant la maison se trouve Dița. La voilà qui se précipite dans la maison en claquant des mains et en criant.

— Maman, hé, maman! Viens vite! Viens voir qui s'amène...

Tante Uțupăr paraît sur le seuil, les poings sur les hanches et — s'adressant à un petit homme qui, ayant attaché son cheval au portail est entré dans notre enclos — demande d'un air pincé:

— Qu'est-ce qui t'a pris, Laurenţ, de venir ici? Tu brûlais à ce point de l'envie de me revoir?

Le petit homme trapu rit d'une oreille à l'autre, mais ne se hâte pas de répondre.

L'amoureux de ma tante de Secara a de longues moustaches tombantes aux pointes effilées. Sa figure mal rasée est couverte de verrues d'où sortent des touffes de poils. A cause de son épaisse moustache, je ne peux distinguer sa lèvre supérieure. Mais la lèvre inférieure est charnue et excessivement rouge. Tassé, large d'épaules, il a les jambes arquées, ce qui le fait paraître encore plus petit. Et ses yeux. C'est peut-être à cause des yeux de Laurenţ que tante Uţupăr a eu le coup de foudre. Ils sont grands, les yeux de Laurenţ Piele. Grands et noirs, d'un noir ardent. Quand il vous regarde, on en a froid dans le dos. Il n'y a que chez certains tziganes nomades que j'ai vu des yeux comme ceux-ci, qui vous brûlent et vous glacent à la fois.

Je ne crains pas les regards des hommes. Je ne crains donc pas non plus le regard de Laurenţ Piele. Je fixe mes yeux sur les siens, mais j'en éprouve comme un malaise. Je voudrais rentrer sous terre. Tout compte fait, je préfère ne pas y rentrer. Mes yeux résistent à ceux de Laurenţ Piele.

Le petit homme s'étonne de voir que je ne baisse pas mes regards devant les siens, que je ne recule pas devant lui. Il passe sa main sur mon visage. Mon visage est glacé. La main de Laurenţ Piele est brûlante.

— N'as-tu pas peur que je te jette un mauvais sort, Darie?

— C'est que moi aussi je pourrais vous jeter le mauvais sort, m'sieu Laurenţ.

Il est bien habillé. Vêtement brodé, en peau de mouton, culotte à soutaches, haut bonnet de fourrure. Aux pieds, des bottes bien cirées. Auprès de la forte jument noire mouchetée de blanc, attachée à la palissade, gambade un poulain portant au front une tache blanche.

L'homme trapu et large d'épaules ôte son bonnet de fourrure, s'incline devant ma tante Uţupăr, dit bonjour.

— Je suis venu te chercher. Y a pas de quoi te rengorger. Je ne grillais pas précisément de te revoir mais j'en avais bien envie quand même. Tu m'avais dit que tu venais passer ici un jour ou deux tout au plus, et tu y es déjà depuis une semaine.

Cet hôte que nous n'attendions pas parle d'une voix posée, douce. Ses paroles sont mesurées. Tante Uţupăr cesse de tenir les mains sur les hanches. Puisque Laurenţ n'est pas agressif, à quoi bon l'irriter?

— Le temps a passé sans que je m'en aperçoive.

— Quand on est content, le temps paraît court.

— Il t'a paru long, sans moi, Laurenţ?

— Il a passé difficilement. Difficilement et lentement.

De la poche profonde de sa culotte, il sort deux petits sacs de bonbons. L'un est pour ma cousine Diţa. L'autre, il me le donne à moi. Il demande à ma tante:

— Veux-tu que je te ramène à la maison?

— Je veux bien, Laurenț.

Ma mère, qui jusqu'à ce moment-là s'était tenue un peu à l'écart, invite Laurenț Piele à entrer.

— Je n'aurais pas voulu vous déranger. Et puis je suis un peu pressé. Mais enfin, pour ne pas vous refuser...

Il s'assied devant l'âtre, à côté de maman. Les flammes montent, les unes rouges les autres bleues. Tante Uțupăr sort ses beaux chevaux de l'écurie. Nous l'entendons dire:

— Je m'apprêtais justement à partir, Avendrea. Tu arrives à point pour faire tes adieux à Dița.

Maman appelle Avendrea.

— Tu es sorti de ta cachette?

— Pourquoi que je n'en serais pas sorti?

— Parce que le gendarme te cherchait.

— Il ne me cherche plus.

— Comment ça, il ne te cherche plus?

— Il me me cherche plus, parce que je suis allé me présenter moi-même au poste de gendarmerie.

— Et on ne t'a pas mis en prison?

— Pourquoi qu'on m'aurait mis en prison? Je n'y suis allé ni seul, ni les mains vides.

Maman porte sa main à sa bouche, en un geste de perplexité.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— C'est pourtant simple. Le gendarme Juvete me cherchait à cause des chevaux à Căpruciu, pas vrai?

— Oui, Avendrea, c'est vrai.

— Eh bien, je suis allé d'abord chez Căpruciu.

« Voleur qu'il m'a dit. Pourquoi as-tu volé mes chevaux?»

« D'abord, je vous défends de me traiter de voleur. Ensuite si j'avais vraiment volé vos chevaux, vous ne les auriez plus vus de toute votre vie. Je ne vous les ai pris que pour un jour. J'en ai eu besoin et je suis venu les prendre. Troisièmement, vous allez venir avec moi chez Juvete, pour déclarer que vous n'avez aucune plainte à formuler contre moi. Quatrièmement, pour que ce gendarme ne m'embête plus, prenez deux dindons dans votre basse-cour, qu'on lui en fasse cadeau.»

« Et si je ne suis pas d'accord?» a dit Căpruciu.

« Si vous ne voulez pas faire ce que je vous demande, je vous volerai les chevaux pour de bon. Et puis je mettrai aussi le feu à votre maison...»

— Et pour finir il a été d'accord?

— Il est devenu doux comme un agneau, madame Maria, comme un agneau dont les cornes ne pointent pas encore.

Laurenț Piele jauge Avendrea du regard. Au bout de quelques instants, il lui dit:

— Si jamais tu es en difficulté, mon garçon, faudra venir me trouver. Et si tu ne peux pas venir toi-même, fais-moi prévenir. Tu me plais, Avendrea...

Peut-être Laurenț Piele aurait-il causé plus longuement avec Avendrea si ma tante Uțupăr ne s'était montrée sur le seuil et n'avait dit à maman:

— Nous partons, Maria, sans ça Laurenț va se fâcher.

— Restez encore un peu, leur dit maman, sans trop de conviction.

— Ça suffit comme ça, dit ma tante Uțupăr. Je ne veux ni vous importuner, ni laisser Laurenț seul.

Ma cousine Dița et mon frère Ion étrillent les chevaux de tante Uțupăr et les attellent.

Devant l'âtre, Laurenț Piele fume.

Avendrea aussi. Il fume une cigarette offerte par Laurenț.

Tante Uțupăr embrasse chaleureusement ma mère. Elle étreint également ma sœur Evanghelina. Rița, Elisabeta et moi-même nous n'avons droit qu'à un rapide baiser sur la joue. Ma cousine nous serre la main. Elle baise la main de ma mère. Pour mon frère Ion, elle n'a même pas un regard. Mais elle se précipite dans les bras d'Avendrea, s'accroche à son cou, l'embrasse sur la bouche, sur les yeux. Elle le couvre de bave. Ensuite elle nous tourne le dos à tous — avec son gros et large derrière — et monte en voiture. Ma tante Uțupăr monte aussi. Vexé, mon frère, ouvre le portail.

Dița m'appelle. Elle me dit:

— Je reviendrai, tu sais. Au printemps prochain. Quand les prés seront verts, la forêt épaisse et l'herbe tendre...

Le soleil luit. Le ciel est tout bleu. Le vent est piquant, froid. Un vent d'arrière-saison.

Tante Uțupăr fait claquer son fouet. La voiture s'ébranle. Les beaux chevaux de ma tante se précipitent. On croirait qu'ils ont des ailes, tant ils vont vite.

Dans leur course impétueuse, ils semblent enlever une voiture enchantée.

A côté de la voiture, la forte jument de Laurenț Piele vole, elle aussi, emportant son cavalier aux longues moustaches effilées, aux yeux pareils à de la braise.

Le poulain ne se laisse pas distancer.

— Hé, Tudor !... Va refermer le portail...

Maman revient dans la maison, suivie de ses filles. Mon frère Ion part avec Avendrea. Il vont courir les cabarets du village et passer la soirée dans des maisons amies. Griva l'efflanquée, frétille de joie à mes pieds.

Je ne remarque même pas que je suis gelé, nu-pieds, à moitié vêtu. Le cœur serré, je remonte le sentier et traverse la voie ferrée. Je grimpe la colline. Me voici en rase campagne, dans la plaine sans fin. Griva l'efflanquée court çà et là. Elle fait entendre de joyeux jappements. A la limite des champs, les buissons sont pleins d'églantiers, qui y mettent des taches rouges pareilles à des gouttes de sang. Près de la racine des églantiers, dans l'herbe sèche, des lièvres ont fait leur gîte.

Je ne cherche rien. Je ne veux rien. Je me sens heureux de vivre.

Griva l'efflanquée me suit de près.

Griva l'efflanquée...

Et l'ombre attachée à mes pas depuis que je suis au monde me suit également.

Derrière moi. j'aperçois mon village. Etendu. Immobile. Comme je le connais de tout temps. Je vois notre maison, notre enclos.

Et le portail...

Le portail est resté ouvert...

Illustrations de Roni Noël

LUCIA DEMETRIUS

La Crue

Lucia Demetrius, l'une des personnalités des lettres roumaines, a commencé d'écrire pendant l'entre-deux-guerres, mais son activité littéraire n'a atteint sa maturité et n'a connu son véritable épanouissement qu'après la libération de la Roumanie de sous le joug fasciste.

Ayant débuté en 1936 avec le roman *Jeunesse*, Lucia Demetrius aborde bientôt avec la même passion et un égal talent tous les genres littéraires. Elle écrit et publie successivement les plaquettes de vers *Intermezzo* (1939) et *Fleurs de papier* (1947), les recueils de nouvelles *Album de famille* (1945), *Une Première* (1952), *La dernière Tauber* (1956), *Le Miroir* (1957) et fournit à nos scènes des pièces inspirées par l'actualité, qui, jouées pendant de nombreuses saisons, suscitent l'enthousiasme du public par leur humanité, par les problèmes éthiques et sociaux auxquels elles s'attaquent, par le dynamisme de leur action et la vivacité des dialogues. *L'Epreuve*, *Le Nouveau Gué*, *Hommes d'aujourd'hui*, *Ceux de demain*, *Trois générations*, *l'Arbre généalogique*, *Vlaïco et ses fils* composent l'œuvre dramatique si riche de Lucia Demetrius, écrite tout entière après la libération du pays.

Tout récemment la production littéraire de l'écrivain s'est enrichie de façon substantielle de deux nouveaux livres: un volume de nouvelles intitulé *Les Noces d'Ilona* et un grand roman, *Le Printemps sur les Tîrnave*. Ce retour massif à la nouvelle et au roman illustre peut-être la prédilection fondamentale de Lucia Demetrius qui, dans une interview accordée à la revue *Contemporanul* (Le Contemporain) avouait que ces genres demeuraient sa grande passion.

Signalons notamment dans le volume *Les Noces d'Ilona* la nouvelle *La Crue*, particulièrement caractéristique à notre avis et qui, ingénieusement construite par la technique de l'introspection, nous fait un récit à la fois entraînant et sobre de l'évolution d'une humble femme.

Le processus de formation de la nouvelle conscience socialiste et d'une nouvelle conception du monde, de la vie aux prises avec l'ancienne mentalité rétrograde, sert d'ailleurs de thème à la plupart des nouvelles du livre.

✧

Quelques entrefilets avaient paru dans la presse pour signaler son attitude héroïque pendant l'inondation et aussi le fait que cet acte de bravoure lui avait valu d'être décorée de l'Ordre du Travail. Letiția Poplicean avait reçu du Dr. Dogaru une partie des journaux; d'autres

lui avaient été envoyés par l'organisation du district. A présent, ils étaient tous soigneusement rangés dans son coffre rouge orné de fleurs bleues et jaunes, parmi les chemises que Letiția avait apportées de chez elle, mais qu'elle ne portait plus parce qu'elles étaient vraiment trop longues et amples, avec leur collet, leurs grandes manches. L'infirmière Dumitru s'était tellement moquée d'elle une nuit, où elle avait frappé à sa porte et où Letiția était venue lui ouvrir, vêtue d'une de ces chemises. C'est donc là qu'elle avait serré les journaux, entre deux chemises, sous le sachet de soie plein de grains de lavande. Et dans ce même coffre elle avait placé la boîte contenant la décoration, parce qu'elle y était plus en sûreté. Le coffre fermait mieux que l'armoire ; si bien même, que l'humidité n'y avait pour ainsi dire pas pénétré lorsque le dispensaire s'était trouvé sous l'eau jusqu'à l'appui des fenêtres et que les matelas avaient gonflé dans les lits comme des grenouilles, pour flotter ensuite de tous côtés.

Letiția avait peiné dur toute la nuit (parce que dans la journée ce n'est pas le travail qui avait manqué au dispensaire : il avait fallu tout nettoyer, éponger, chauler de neuf les murs à peine secs), ah, oui, elle s'était donné beaucoup de mal cette nuit-là pour rendre au coffre l'éclat qu'il avait eu du temps de la grand-mère Salomia, dont il contenait la dot à l'époque où il était encore flambant neuf ! Mais tout cela, personne d'autre que Letiția ne pouvait le savoir.

Une jeune journaliste était venue de Bucarest spécialement pour la voir — pour faire un reportage, disait-elle ; mais c'est bien en vain qu'elle avait passé deux jours et deux nuits dans cette bourgade perdue qui maintenant se prélassait paresseusement au soleil, comme si jamais la crue du Danube n'avait fait monter les eaux troubles et grondantes du fleuve jusqu'à la crête des plus hautes collines environnantes. Après avoir suivi Letiția sans la lâcher d'une semelle pendant qu'elle lavait le plancher maculé de fange ou pendant qu'elle surveillait les vitriers en train de poser et de mastiquer les carreaux ; après l'avoir embarrassée de sa présence quand, les jupes retroussées, elle frottait les lits et les tables de nuit ou quand, juchée sur une échelle branlante, elle lavait le dessus des armoires ; après être venue la harceler de questions même la nuit, dans la petite chambre qu'elle occupait sous les combles — la journaliste n'avait quand même pas pu apprendre grand-chose. Au sujet des événements qui lui avaient valu la notoriété, Letiția ne pouvait dire que ceci :

— Ben, voilà, le docteur Dogaru n'était pas là, vu qu'il habite en haut, sur la colline. L'infirmière Dumitru a commencé par s'évanouir. Faut vous dire qu'elle dormait et que l'inondation l'a réveillée en sursaut. Y avait personne dans tout le dispensaire. Alors j'ai pris les gosses sur le dos l'un après l'autre ; je les ai mis ici, tenez, sur mes épaules, et je suis partie avec. L'eau m'arrivait jusque là. Je les ai menés chez Iusuf. Là-bas ça ne pouvait pas être inondé ; il habite bien plus haut que nous ; et puis y a toujours un canot, chez lui, et en cas de danger il aurait pu les transporter dans un endroit plus sûr. Mais y en a pas eu besoin ; le lendemain, les eaux ont commencé à baisser ; elles se sont retirées.

— N'avez-vous pas eu peur ?

— Ça se pourrait bien, que j'aie eu peur, mais fallait quand même tirer les gosses de là. Et puis, je sais nager s'il faut.

— Et vous n'avez pas perdu la tête un seul instant? demanda la journaliste, voulant obtenir à tout prix un récit circonstancié, pour pouvoir émailler son reportage de détails psychologiques.

— Je l'ai p'têt perdue, mais il fallait absolument sortir les gosses de là.

Navrée, la journaliste se rabattit sur les souvenirs et les données biographiques:

— De quelle contrée êtes-vous? Pouvez-vous me parler de votre vie, de votre enfance, de votre première jeunesse?...

Letiția se sentit encore moins capable de répondre à de telles questions. Dans l'état de fatigue où elle était, ces souvenirs qu'on lui demandait d'évoquer fuyaient son esprit. Peut-être aussi ne voulait-elle pas en parler, ou ne trouvait-elle pas les mots qu'il fallait... Le fait est que sa figure se fermait davantage, devenait encore plus inexpressive. Elle baissait les yeux et disait, avare de paroles:

— Ben, je suis de Sibiu. C'est là que j'ai vécu depuis que j'ai eu sept ans. Vous n'auriez pas sommeil, dites?

— Non, je n'ai pas sommeil. Encore une question, s'il vous plaît: êtes-vous mariée?

— Non.

— Et vous n'avez jamais eu de mari?

— J'en ai point eu... mais j'ai rudement sommeil!

Au bout de deux jours, la jeune journaliste repartit, quelque peu déçue. Son reportage ne serait pas brillant. Enfin, elle allait le compléter avec le récit du docteur Dogaru. Celui-ci lui avait décrit l'admirable sauvetage des dix-neuf enfants: comment Letiția les avait transportés un à un sur ses épaules, puis avait procédé de même pour l'infirmière Dumitru; comment vers six heures du matin Iusuf était monté en hâte chez le médecin, dont la maison se trouve sur une éminence, pour annoncer que Letiția lui avait amené tous les enfants du dispensaire inondé. Il pouvait être quatre heures et demie du matin quand Letiția était arrivée chez Iusuf portant sur son dos d'abord l'un des gosses malades, puis tour à tour les dix-huit autres. Iusuf n'avait malheureusement pu lui être d'aucun secours, parce qu'avant la venue de la jeune fille il était précipitamment parti à la poissonnerie avec les autres pêcheurs pour amarrer solidement les barques ou même les hisser sur le toit du hangar, pour qu'elles ne soient pas emportées par les eaux. Ce n'est qu'ensuite qu'il avait pu accourir chez le docteur, l'éveiller, le mettre au courant de tout ce qui s'était passé. Les habitants des terres basses, dont les rares maisons étaient disséminées autour du dispensaire, semblaient avoir perdu la raison. Chacun avait eu sa part d'angoisse et bien assez de tintouin cette nuit-là et dans la matinée suivante pour sauver sa propre bicoque, sa famille, ses meubles, ses volailles... Vrai, on n'avait pas eu le temps de penser aussi au dispensaire! Et le docteur Dogaru, sur sa colline, avait dormi à poings fermés, sans se douter le moins du monde du malheur qui frappait les riverains.

... Pourtant, lorsqu'elle se retrouvait seule, à la fin d'une journée de travail bien remplie, Letiția se souvenait parfaitement bien de son enfance, et de sa « première jeunesse» comme disait la journaliste, sans doute pour ne pas la vexer en ayant l'air de la considérer maintenant comme une vieille. Mais comment parler de toutes ces choses avec quelqu'un d'autre? Et à quoi bon en parler? Cela n'aurait aucun sens. Qui pourrait y comprendre quoi que ce soit? Non, sa jeunesse n'a pas été si belle qu'elle puisse intéresser un étranger. Alors, qu'est-ce qui leur a pris maintenant, à tous ces gens, de la couvrir d'éloges et de parler d'elle dans les journaux? Il y avait des enfants dans les lits et l'eau était montée à la hauteur des matelas? Et après? On ne pouvait pourtant pas se croiser les bras, puisqu'il n'y avait personne pour leur venir en aide. D'ailleurs elle nageait assez bien pour se tirer d'affaire en cas de besoin. Il n'y a pas de quoi faire tant d'histoires ! Bien sûr, une médaille, c'est joli, on est toujours content de l'avoir, mais vrai, pour si peu de chose... Ont-ils bien réfléchi, avant de la lui donner? Parfois Letiția est rudement fière et heureuse de sa décoration, mais d'autres fois elle se dit qu'elle ne l'a pas tout à fait méritée; ce matin-là, quand le jour venait à peine de poindre sur les eaux limoneuses, elle n'avait rien fait d'extraordinaire. C'était son devoir, quoi ! Aurait-elle pu agir autrement?

Quand elle épinglera la médaille sur sa poitrine, le 1 Mai, le 7 Novembre, le 23 Août, elle se trouvera peut-être moins digne de la porter que tant d'autres... N'a-t-elle pas raison? Si elle avait de l'instruction, si elle avait étudié autant que la doctoresse Maria Ceauşu, celle qui était ici autrefois, avant l'arrivée du docteur Dogaru, si elle s'entendait, elle aussi, à guérir les petits malades, à reconnaître tout de suite leurs maladies aussi bien que le faisait Maria Ceauşu, si elle savait enseigner aux parents la meilleure façon d'élever et de soigner les enfants, si elle pouvait ressembler en tout à la doctoresse, alors bien sûr qu'elle trouverait juste de porter une décoration sur son cœur.

A tout instant, l'image de Maria Ceauşu était présente à son esprit. Maintenant, la doctoresse était loin, à Galatzi. Letiția se souvenait de chacune de ses paroles, et aussi de la façon dont, grincheuse et indifférente, elle-même feignait, dans les premiers temps, de ne pas l'entendre et de ne pas comprendre ce qu'elle lui demandait. « Je fais mon devoir, — se disait Letiția en ce temps-là — je touche un salaire et, pour ce salaire, je fais mon devoir. Un point c'est tout ! Tout le reste ne compte pas, vu qu'ici rien ne m'appartient et que personne n'est de ma famille».

Quand elle avait quitté son village pour s'installer à Sibiu avec sa mère, veuve d'un chantre d'église, et avec Valeriu qui était déjà assez grand pour travailler, c'est ce que sa mère lui répétait sans cesse: « Qu'est-ce que tu as à courir pour voir cet homme qui se lamente dans la rue? C'est un parent, ou quoi? Tiens-toi tranquille et écosse-moi ces petits pois !».

Valeriu s'était placé comme apprenti chez un cordonnier. Il travaillait bien et, à la fin du mois, rapportait à la maison tout ce qu'il gagnait. Sa mère empilait l'argent au milieu de la table, puis elle en faisait de petits tas: un pour le loyer, un pour le bois de chauffage, un pour la nour-

riture. C'était peu, mais il fallait bien que cela suffise. La mère confectionnait aussi de grosses dentelles au crochet, et elle les vendait au marché, le vendredi, quand elle allait vendre aussi quelques choux, des navets, un peu de persil, autant qu'en pouvait produire leur potager, un jardin qui n'était pas bien grand, mais que la mère cultivait avec un soin minutieux. Letiția n'hésitait jamais à donner un coup de main à sa mère — pour les légumes, pour la dentelle, pour le ménage, pour la lessive, pour tout. En ce temps-là, elle portait deux grosses nattes très serrées qui lui descendaient dans le dos, les chemises brodées qu'elle avait apportées de la campagne (tant qu'elles tenaient encore, à quoi bon acheter des blouses?), une jupe de laine pendant l'hiver, une autre en cotonnade, l'été. Ayant fait ses classes à l'école primaire du village, elle savait lire et compter, mais à quoi cela sert-il, de lire, quand on est déjà grande? Et pour ce qui est du calcul, il ne lui était guère utile qu'au marché, quand il fallait acheter ou vendre quelque chose.

Il ne lui avait pas été facile de s'accommoder à l'existence citadine. Elle vivait avec les siens en banlieue, confinés dans leur maisonnette comme dans un cloître, au fond d'une cour dont la palissade, qui empêchait d'être vu à l'intérieur, empêchait aussi de voir au dehors. Les voisins, c'était « des étrangers ». Les marchands, si on ne comptait pas bien chaque sou, ne manquaient pas de vous tromper. Le citadin dépense beaucoup pour s'attifer et n'a aucune considération pour ceux qui sont mal ou pauvrement vêtus. Le citadin a ses habitudes, un genre de vie spécial, et quand on est un paysan venu à la ville parce qu'on n'a pas de terre à cultiver et qu'il faut donc bien trouver un métier, on est tout dépaysé, on sent qu'il n'y a pas moyen de lier amitié. Voilà ce que la mère n'avait cessé de répéter jusqu'à sa mort, et Letiția était naturellement du même avis.

Elle avait seize ans quand sa mère était morte — très vite, en quelques jours seulement: elle avait pris froid, la fièvre était brusquement montée, mais on n'avait pas fait venir le médecin, parce que la mère disait qu'il n'y avait pas assez d'argent à la maison pour en donner aussi au docteur. Elle s'était soignée toute seule, avec des cataplasmes et des frictions, comme elle l'avait toujours fait. A présent que la mère n'était plus, on avait moins de soucis d'argent puisqu'il ne restait que deux bouches à nourrir et que Valeriu était passé ouvrier. Mais la maison semblait déserte, froide, triste. La guerre venait justement de finir.

Letiția faisait son travail méthodiquement, comme sa mère le lui avait enseigné. Mais il arriva que le propriétaire vendit peu après le jardin qu'il leur louait, et l'on dressa même une palissade entre le petit potager et la maison. Le nouvel acquéreur du terrain, un marchand que la guerre avait enrichi, s'y fit bâtir une grande maison à deux étages. La maisonnette de Letiția se trouva donc serrée entre deux hautes clôtures aux planches bien jointes. La jeune fille s'y trouvait plus isolée que jamais et tout lui semblait encore plus sombre. En outre, l'argent qu'elle gagnait auparavant en vendant les légumes du potager commençait à lui manquer. Sans compter que, maintenant, elle devait tout acheter au marché, jusqu'à la moindre branche de persil dont elle avait besoin.

Enfin, les broderies au crochet que sa mère lui avait appris à faire ne se vendaient plus aussi bien qu'avant et le fil nécessaire se trouvait difficilement.

Comme sa mère autrefois, Letiția mettait par petits tas, sur la table de la cuisine, l'argent rapporté par Valeriu, et jamais il ne lui arrivait d'employer l'argent de la nourriture pour s'acheter un tablier. C'était pour elle une terrible préoccupation, et dont elle était presque obsédée, que d'arriver à joindre les deux bouts, de ne pas excéder son budget, de ne pas se tromper dans ses comptes et de ne manquer de rien, comme il se doit. Letiția se levait au point du jour, faisait sa toilette et tressait ses nattes, puis elle allumait le feu dans la cuisinière bien astiquée dont elle avait soigneusement retiré la cendre la veille au soir. Elle faisait bouillir le lait et le café, coupait deux grosses tranches de pain, rien que deux, pas davantage, et mettait dans chaque tasse une seule cuillerée de sucre, pas une de plus, même si le sucre n'était pas toujours également doux. Ensuite elle prenait son petit déjeuner en même temps que Valeriu, jamais avant lui et jamais après. Enfin, après le départ du jeune homme, elle se mettait à laver la vaisselle, le plancher, la boiserie, comme si chaque jour la poussière s'y était remise. Puis, elle allait au marché. Là, elle examinait longuement chaque radis, pour s'assurer qu'il n'était pas sec, chaque poireau, pour voir s'il était assez gros, chaque pomme de terre, pour qu'elle ne fût pas gelée. Elle marchandait, soupirait et payait d'une main réticente. Rentrée chez elle, elle se mettait à préparer le repas, jamais plus qu'il n'était nécessaire pour deux personnes, de manière à ne rien gaspiller. Et si par hasard il restait encore du manger, elle le servait le soir jusqu'à la dernière bouchée. Valeriu rentrait toujours à l'heure; il commençait par brosser sa casquette, qu'il accrochait ensuite à un clou planté d'un côté de l'armoire à vaisselle de la cuisine. Après s'être lavé les mains, il se mettait à table. Pendant ce temps, Letiția servait la soupe. Le soir, Valeriu brossait aussi ses vêtements. Le vendredi, Letiția faisait la lessive, cependant que la journée du samedi était consacrée au ravaudage. Depuis qu'elle était au monde, elle ne se souvenait pas d'avoir fait autrement. Le dimanche, elle et son frère dormaient une demi-heure de plus, c'est-à-dire jusqu'à cinq heures et demie. Dans l'après-midi du dimanche, été comme hiver, par n'importe quel temps, ils allaient à pied jusqu'au village, pour rendre visite à la grand-mère Salomia qui était très vieille, n'entendait plus guère et ne quittait jamais le lit. Les deux jeunes s'asseyaient l'un à côté de l'autre sur une banquette. Le plus souvent ils se taisaient, car ils n'avaient pas grand-chose à raconter, et de plus la grand-mère était trop sourde pour les entendre. Un jour la vieille mourut, et dès lors ils ne retournèrent plus, le dimanche, au village.

Près de vingt ans venaient de s'écouler depuis qu'ils habitaient Sibiu et ils n'avaient pas encore lié amitié avec leurs plus proches voisins. On se connaissait, certes, on prenait des nouvelles de la santé de chacun, mais jamais encore Letiția n'était allée chez qui que ce soit. De cette façon, elle était sûre que personne ne viendrait chez elle; quand les gens viennent vous voir, il ne se passe pas longtemps avant qu'ils vous demandent de leur prêter ci et ça, de leur venir en aide, de leur rendre un service...

Chacun connaît ses propres besoins, avait coutume de dire autrefois la mère, et on n'a point de meilleur ami que soi-même ! C'était aussi l'avis de Valeriu. A un moment donné il s'était pourtant dit que sa sœur devrait se marier. Mais si elle passait sa vie toute seule, à fuir les gens, personne ne penserait jamais à l'épouser ; c'est pourquoi, plusieurs dimanches de suite, il avait invité deux hommes de sa connaissance. L'un était bottier de luxe, comme Valeriu, l'autre un épicier qui tenait boutique du côté du centre. Le bottier était un rouquin joufflu, toujours gai et très bavard. Dès sa première visite dominicale, il avait déclaré qu'il n'aimait pas beaucoup le café au lait offert, et qu'avec les galettes que Letiția avait préparées, un peu de vin aurait mieux fait l'affaire. Rouge de honte, Valeriu s'était aussitôt précipité au bistrot du coin afin d'acheter du vin (ce qui avait déséquilibré le budget de Letiția pour toute une semaine) ; l'homme avait ri bruyamment toute la soirée, il avait parlé à tort et à travers et n'avait pas manqué de revenir le dimanche suivant. L'épicier, un jeune homme soigné aux cheveux ondulés et brillants et qui employait des mots choisis, plaisait davantage à Letiția. Il lui avait même plu pour tout de bon. Le dimanche suivant elle l'avait attendu avec impatience, le cœur serré à l'idée qu'il n'allait peut-être pas venir. Mais il était revenu, toujours aussi poli, et l'avait appelée « ma charmante demoiselle». Mais deux semaines après, comme elle quittait le marché de mauvaise humeur parce que le prix du céleri avait encore augmenté, Letiția l'aperçut dans un magasin en compagnie d'une fille aux cheveux très bouclés, aux lèvres peintes et qui s'appuyait sur son épaule. Letiția ne put réprimer une folle envie d'en savoir davantage, de voir de ses propres yeux ce qu'il en était. Elle entra donc dans le magasin. L'épicier achetait justement un fichu de soie à la fille qui se collait contre lui, aussi ne remarqua-t-il même pas l'arrivée de Letiția. Il ne prenait pas la peine de marchander et ne craignait même pas de se faire remarquer par tant de gens en compagnie de cette fille peinturlurée et ébouriffée. Bien plus, il l'appelait « mon petit poulet», au risque d'être entendu de tout le monde.

Letiția rentra chez elle, affolée et désespérée. Pourquoi venait-il encore le dimanche chez eux, cet homme ? Que cherchait-il, pourquoi lui disait-il de sa voix doucereuse « ma charmante demoiselle ?». Pourquoi, puisqu'il avait son « petit poulet ?». Elle fut sur le point de remettre du sel dans le plat qu'elle avait déjà salé, et même d'éplucher toutes les pommes de terre, y compris celles qui devaient servir au repas du lendemain !

— Je ne veux plus le voir chez nous, ton épicier ! dit-elle à Valeriu pendant le déjeuner.

— Mon copain Tonci ? Mais qu'est-ce qu'il t'a donc fait ? C'est un brave type !

— Un brave type ! Ah, parlons-en ! Mais vaut mieux pas, ça me fait honte ! En tout cas, je préfère qu'il ne remette plus les pieds ici.

Valeriu se dit que l'épicier avait dû offenser d'une façon quelconque sa sœur, et, comme il avait toute confiance en elle, il ne lui posa aucune question. Si Letiția était fâchée, elle devait avoir de bonnes raisons. C'était une fille sérieuse, aussi était-il inutile d'insister. Lorsque l'épicier

voulut s'inviter pour le dimanche suivant, il lui déclara que Letiția était retournée au village pour quelques semaines. Le bottier aux cheveux roux ne revint pas non plus ; il trouvait la jeune fille d'humeur trop sombre et trop renfermée pour convenir à sa propre nature expansive. Elle était bonne ménagère, rien à dire, et puis elle n'était pas vilaine: bien bâtie, avec des cheveux drus et des yeux ni bruns ni noirs, mais enfin on ne pouvait quand même pas passer sa vie auprès d'une femme qui n'ouvrait pas la bouche et dont les regards semblaient toujours vouloir vous trouver un défaut. Ce n'est pas sain, on vieillit trop vite à ce régime-là.

Letiția en éprouva longtemps au cœur une douleur aiguë. Il lui semblait que l'épicier lui avait promis quleque chose et qu'il n'avait pas tenu parole. Elle avait l'impression qu'il lui avait menti et qu'elle ne méritait pas un tel affront. C'est que des hommes aussi agréables et aussi beaux que lui — le misérable ! — ça ne court pas les rues. Elle se replia encore plus sur elle-même, si tant est que ce fût possible. Autour d'eux les gens vivaient, naissaient, mouraient, s'amusaient. Mais qu'importait à Letiția si la voisine avait perdu un enfant, ce petit qui, hier encore, jouait devant la maison, les cheveux au vent, la bouche barbouillée de confiture et pleine d'éclats de rire? Et que lui importait si la jeune femme qui s'était mariée un an auparavant et habitait à trois maisons de chez elle se séparait à présent de son mari parce qu'il la battait? Chacun sa vie, se disait-elle philosophiquement, tout en hachant la tige de rhubarbe dont elle devait pouvoir faire de la compote pour deux personnes.

A présent la vie lui semblait plus difficile. Des syndicats ayant été créés en ville, Valeriu devait tout le temps assister à des réunions. Certains jours il tardait aux repas, et c'était bien désagréable. La vie ne pouvait plus être aussi ordonnée et exacte qu'avant. De quoi parlait-on, à ces réunions? Valeriu le lui répétait parfois, mais elle ne comprenait pas grand-chose lorsqu'il parlait de droits et de législation. De temps à autre un important meeting avait lieu en ville et de nombreux ouvriers y prenaient part. Letiția qui, en passant, avait vu de tels rassemblements était d'avis que ces gens n'auraient pas dû perdre ainsi leur temps dans la rue, à crier. Certains jours Valeriu faisait aussi du travail bénévole. Letiția en était littéralement suffoquée. Trimer et ne pas être payé? Ça, par exemple, c'est trop fort ! Valeriu avait essayé de lui faire comprendre la raison de tout cela, mais en vain. Et quand une femme était entrée sans façon dans la cour en disant qu'elle venait de la part de l'*UFAR* [1]), une sorte d'assemblée de femmes, et lui avait expliqué que le peuple édifie maintenant son propre avenir, qu'il travaille pour lui-même et pas pour les bourgeois, Letiția n'avait pas trop bien saisi non plus. « Alors, si je vais faire du travail volontaire pour cette crèche, c'est vous qui me préparerez mon dîner ou qui ferez ma lessive?» lui avait-elle demandé. Et cette idiote de femme lui avait répondu qu'avec de l'enthousiasme on trouve le temps de tout faire. De l'enthousiasme? Voyez-vous ça ! Celles qui font des enfants n'ont qu'à s'en occuper, et même avec

---

[1]) «Union des Femmes Antifascistes de Roumanie», créée aussitôt après la Libération

enthousiasme, si ça leur chante. Mais qu'on laisse tranquille celles qui ont été sages et n'en ont pas fait ! Une maison, si petite qu'elle soit, il faut qu'on s'en occupe. Même quand on se met à la besogne de bon matin, c'est tout juste si on peut finir avant le soir. Il y en a peut-être qui trouvent aussi le temps de travailler à la fabrique ou ailleurs, seulement leur maison n'est sûrement pas tenue comme la mienne !» pensait Letiția.

Un jour les apprentis de la cordonnerie ramenèrent Valeriu à la maison sans connaissance. Il s'était évanoui et l'on ne parvenait pas à lui faire reprendre ses esprits. L'un des jeunes garçons courut chercher un médecin, sans même prendre la peine de consulter Letiția. Le médecin parla d'une crise cardiaque. Jusqu'alors, jamais Valeriu ne s'était douté qu'il souffrait du cœur. Il ne garda le lit que trois jours. Bien que le docteur lui eût recommandé de ne pas quitter la maison avant un mois, parce que quelque chose s'était détraqué dans son cœur, il s'empressa de retourner à l'atelier. Letiția se dit alors, pour la première fois de sa vie, qu'elle aussi devrait trouver du travail hors de la maison. De cette manière, Valeriu pourrait travailler moins. Il obtiendrait cela maintenant qu'il y avait un syndicat pour défendre ses intérêts. Le ménage serait moins bien tenu, mais d'autre part Letiția ne pouvait plus supporter de voir son frère toujours haletant, les lèvres violacées, la figure émaciée, soufflant avec peine, chaque fois qu'il rentrait à la maison, comme s'il avait dû franchir une montagne. Il ne lui restait qu'à se placer comme domestique dans une grande maison ou à se faire embaucher chez un maraîcher. Les dentelles qu'elle savait faire ne trouvaient plus d'acheteurs. Mais, tout de même, c'était dur pour elle d'entrer en service: elle se souvenait que son père avait été chantre à l'église, quelqu'un de bien au village après tout, et ce n'était vraiment pas de sa faute à elle si cet homme sans fortune ne l'avait pas envoyée plus longtemps à l'école. Avant que Letiția ait pris une décision quelconque, Valeriu était mort. Une fois encore on l'avait ramené à la maison, cette fois en auto, congestionné, le souffle court. Vers le soir, il mourut.

Elle était donc restée complètement seule, sans amis puisqu'elle n'avait pas voulu en avoir, sans proches parents, sans le moindre appui. Elle avait trente ans. Sa situation était si précaire que cette fois, elle n'hésita plus. Elle se couvrit la tête du même fichu noir qu'elle avait porté à la mort de sa mère et se rendit chez le médecin qui avait soigné Valeriu. Elle voulait lui demander s'il n'avait pas besoin d'une bonne. Il lui avait fait l'impression d'une homme rangé, soigneux. C'était une chance à courir. Il lui fallait peut-être quelqu'un pour faire son ménage. Elle trouva le médecin en bras de chemise, au milieu du hall où tout était sens dessus dessous, en train de clouer une caisse.

— Je déménage avec toute ma famille à Galatzi, dit-il. Je suis nommé là-bas, à l'hôpital. Mais nous cherchions justement une femme de par ici, une bonne ménagère pour s'occuper de la maison et des enfants. Si vous voulez venir à Galatzi...

En un sens c'était peut-être mieux. Non pas qu'elle eût honte des gens de Sibiu, puisqu'au fond personne ne la connaissait, mais elle éprouvait une sorte de gêne à se placer domestique dans la ville où elle avait

été maîtresse de maison. Un jour il pourrait quand même se trouver quelqu'un pour la reconnaître et, on peut dire ce qu'on voudra, ce n'est pas agréable. Ce fut terrible, pour elle, de vendre une partie de son ménage, ces choses héritées de sa mère, soignées avec tendresse, d'entasser tout le reste dans le coffre à fleurs bleues et jaunes et de s'aventurer vers l'inconnu. Il est vrai que dans la pièce du fond, l'ancienne chambre de Valeriu, devait venir habiter une femme avec ses deux enfants. Or, jamais Letiția n'aurait pu s'entendre avec elle. Impossible de supporter une personne étrangère dans sa maison ! Sans parler des deux gamins qui font sûrement du désordre, touchent à tout, gâtent tout, salissent, braillent... Le docteur avait aussi des enfants, mais ils allaient à l'école, et puis ce qu'ils abîmaient c'était à leur père, pas à Letiția. La femme du docteur lui semblait une personne tranquille, elle était professeur, et Letiția ne l'aurait pas tout le temps à ses trousses.

Elle partit donc pour Galatzi. Un bien vilain endroit ! Une ville froide où le vent souffle sans cesse, pleine d'étrangers qui ne parlaient ni le hongrois ni l'allemand, pour qu'on saisisse au moins quelques mots de ce qu'ils disent et qu'on se sente un peu en pays de connaissance. Mais non, ils parlaient l'arménien, le grec et même — Dieu me pardonne ! — le turc. Ici aussi, la maison avait été divisée et deux autres pièces étaient occupées par un Grec et sa femme. Celle-ci était une noiraude avec de grands yeux, qui parlait vite et passait tout son temps à la cuisine, où elle recevait à longueur de journée des visiteuses tout aussi noiraudes qu'elle-même, avec des yeux tout aussi grands et qui parlaient tout aussi vite. Elles se faisaient du café, fumaient et prenaient n'importe quel ustensile au hasard — même l'un de ceux qui appartenaient à Letiția, qu'elle avait récurés et polis avec soin — pour y faire griller du poisson ou y cuire un rôti de mouton.

Au bout d'un mois, Letiția sentit qu'elle n'en pouvait plus. Elle n'avait jamais su ce qu'était une maladie de nerfs, mais elle commençait à l'apprendre à ses dépens. Elle se décida donc à partir, quel qu'en fût le risque, et se rendit dans un bureau de placement.

C'est là, dans un petit bureau du premier étage, au bout d'un corridor bondé de monde à cette heure-ci, qu'elle rencontra pour la première fois Maria Ceauşu, qui venait d'une bourgade située sur l'autre rive du Danube. Elle avait besoin d'une femme de charge pour son dispensaire d'enfants récemment créé. La doctoresse regarda Letiția de ses yeux gris-bleus, la considéra attentivement, attendit qu'elle eût fait savoir au fonctionnaire du bureau ce qu'elle savait faire et le travail qu'elle souhaitait obtenir, puis lui dit à brûle-pourpoint:

— Ne voulez-vous pas venir avec moi à Caraïsar?

Letiția n'aimait pas beaucoup s'occuper d'enfants. Mais la doctoresse lui fit bonne impression: elle paraissait une personne pondérée, simple, rangée et soigneuse. Ses tempes grisonnantes encadrant une figure jeune et ouverte plurent à la jeune fille, autant que la précision énergique de ses paroles, la clarté de sa voix.

— Je serai seule, dans la cuisine?

— Seule. Vous en porterez même toute la responsabilité sur vos épaules.

Le travail ne devait pas être bien compliqué. Et le principal, c'est que personne ne serait autour d'elle pour la tracasser.

— Les enfants ne feront pas de bruit, pas de désordre?

— Nous leur apprendrons à ne pas en faire.

— Vous, peut-être, parce que moi je ne veux pas me faire du mauvais sang à cause d'eux.

La doctoresse fixa sur elle son regard pénétrant.

— Si vous n'aimez pas les enfants, il vaudrait mieux ne pas venir. Bien entendu, vous n'aurez pas à faire leur éducation; là-bas, c'est une sorte de petit hôpital, pas une garderie, mais quand même, si vous ne les aimez pas, vous n'aurez aucun plaisir à faire votre travail.

Ces paroles fâchèrent un peu Letiția. Pourquoi ne ferait-elle pas bien son travail, si personne ne la dérangeait? Les enfants sont malades, ils passent toute la journée au lit, eh bien, tant mieux! Comme ça, on est plus tranquille que dans une famille où les enfants sont bien portants, turbulents et criards. On ne peut pourtant pas demander aux gens lorsqu'ils vous proposent une place, de ne jamais avoir d'enfants... Allons plutôt chez les malades! Ceux-là, au moins, ils se tiendront tranquilles!

La bourgade de Caraïsar s'étageait en terrasses le long d'un bras du Danube. Elle était très étendue et comme écrasée au sol, avec ses rues poussiéreuses en été et boueuses de l'automne au printemps, balayées par les vents ou brûlées par le soleil, avec de rares fontaines, avec des maisons naines dans des enclos au sol d'argile ou au milieu de cours sans clôtures, semblables plutôt à des terrains vagues, avec deux ou trois petits magasins dans la rue principale. Tout en bas, sur le bord du fleuve, on avait bâti un dispensaire blanc et haut, entouré d'un jardinet où la doctoresse Ceauşu faisait de vains efforts pour maintenir en vie quelques fleurs que le soleil fanait et calcinait prématurément.

Le dispensaire se composait de deux grandes salles, chacune contenant douze lits, d'un bureau pour la doctoresse, d'une cuisine et, enfin, d'un corridor reliant toutes ces pièces entre elles. Dans la mansarde, deux chambres exiguës, à petites fenêtres étaient destinées l'une à l'infirmière, l'autre à la femme de charge. Letiția devait nettoyer la maison et cuisiner pour les enfants, pour l'infirmière et pour elle-même. Ce n'était pas une mince besogne, mais elle en venait facilement à bout. Personne n'avait le droit d'entrer dans sa cuisine. Aussi longtemps qu'elle travaillait elle ne pensait à rien, et cela pouvait aller. Mais lorsque s'écoulaient les longues heures de l'après-midi, jusqu'au moment où elle devait préparer le dîner, et ensuite, dans la soirée, elle était en proie à un tourment auquel elle ne savait comment échapper. Après avoir nettoyé le plancher et fait reluire les casseroles, souvent elle recommençait, comme pour leur donner encore plus d'éclat. Puis elle s'asseyait à la fenêtre et regardait du côté du Danube. Le fleuve était immense, gris, infatigable dans son glissement paisible. Jamais encore Letiția n'avait vu tant d'eau.

Par-delà cette large nappe mobile qui allait toujours de l'avant, s'étendaient à perte de vue d'autres nappes d'eau, immobiles celles-là, qui semblaient rejoindre le ciel. Pas une colline, pas la moindre éminence, rien qui retienne l'œil. On avait l'impression que son propre regard s'en

allait lui aussi sur l'eau, jusque dans les lointains, et qu'on ne pouvait plus le retenir. Sur l'autre rive, entre les étangs, se dressaient de petits bois. Le soir, quand tout était silencieux, on pouvait entendre chanter les oiseaux ; mais rien au monde n'aurait décidé Letiția à monter dans une barque pour arriver jusque-là, comme faisait l'infirmière Dumitru. Ne pas sentir la terre ferme sous ses pieds ? Dieu préserve ! Et puis une barque, ça peut se retourner, et on a beau savoir nager, comment ne pas perdre la tête quand on se trouve entourée de tant d'eau ? Et même si elle ne se renverse pas, la barque se balance, ce n'est pas comme une chaise, pardi ! Après avoir contemplé si longuement l'eau que son cœur semblait se déchiqueter dans cette solitude sans bornes, elle sortait dans la cour et regardait dans l'autre direction, vers les collines argileuses, jaunâtres, pelées, vers les masures éparses de Caraïsar. Çà et là se dressait un acacia poussiéreux. De ce côté non plus, rien ne permettait de reposer son regard. Et Letiția revenait au fleuve, comme attirée par l'appel irrésistible de l'eau, et de nouveau elle semblait se confondre avec cette immensité mouvante. Sur la rive basse, les joncs bruissaient ; une mouette fendait l'air et allait se poser sur la nappe grise et liquide. Au crépuscule, le ciel et l'eau prenaient des tons chauds d'or fondu, mêlé de rose, et c'était beau, il n'y a pas à dire, mais bien plus triste, ah malheur ! D'une tristesse désespérante... Letiția avait l'impression que tout son être s'écroulait, d'un coup, comme un mur. Elle fermait les yeux pour pouvoir s'imaginer que devant elle se dressaient tout à coup les montagnes du Cibin, hautes, vertes, presque bleues dans le lointain, avec leurs cimes dentelées, et se rattachant les unes aux autres comme une vaste chaîne. Autrefois, elle ne se rendait même pas compte qu'elle les voyait, elle n'avait pas su combien elle les aimait. C'est maintenant que les montagnes lui manquaient. Elle ouvrait les yeux et de nouveau son regard semblait la quitter, partir au fil de l'eau, s'éloigner doucement mais sans fin. Elle arrivait difficilement à s'arracher à ce mirage douloureux. Alors, elle courait se réfugier dans sa cuisine, frottait furieusement les couverts déjà propres, lavait une vitre qui n'en avait pas besoin. Elle n'entrait qu'une seule fois par jour dans les deux salles où s'alignaient les lits des enfants — le matin quand elle faisait le nettoyage. Parfois, les voix des petits malades parvenaient jusqu'à elle, dans la cuisine ou dans la cour ; c'étaient tantôt des rires et des chants, tantôt de grands sanglots que d'autres enfants reprenaient à leur tour. Mais tout cela regardait l'infirmière. A elle de se débrouiller, puisque c'était son métier ! Et puis ils étaient si laids, ces petits ! La peau noire, les yeux noirs. Pas un de blond, pas un qui ait les cheveux fins et les yeux bleus. Non, pas un seul !

La doctoresse Maria Ceaușu, qui passait toute la matinée au dispensaire, revenait voir les enfants régulièrement chaque après-midi, à cinq heures. Elle restait avec eux une heure ou deux, autant qu'il était nécessaire. Parfois, après la visite, elle faisait un peu de jardinage. Letiția la voyait repiquer les fleurs, arracher les mauvaises herbes, arroser, mais elle n'intervenait jamais dans son travail. Elle n'était pas payée pour cela. Son métier à elle, celui dont il avait été question quand on l'avait engagée, elle le faisait chaque jour très consciencieusement. Non, il n'avait pas

été question du jardinage, lorsqu'on l'avait engagée. Une seule fois la doctoresse lui avait demandé un petit coup de main, mais elle avait répondu:

— Je ne reçois pas de gages pour m'occuper du jardin !

— Moi non plus ! avait souligné Maria Ceaușu en souriant. Et ce fut tout.

Pourtant, un jour, en la voyant repiquer maladroitement des pensées, Letița était venue près d'elle et s'était penchée pour lui montrer comment il fallait s'y prendre. Alors, en creusant la terre de ses mains, pour parvenir à une couche plus humide, elle avait senti s'éveiller en elle le souvenir du petit potager d'autrefois et du bon travail qu'elle y faisait; dès lors, elle ne put s'empêcher de s'occuper du jardin. Au moins comme cela elle ne pensait plus à ce maudit fleuve. Et c'est en travaillant aux côtés de Maria Ceaușu qu'elle avait senti s'éveiller sa sympathie pour la doctoresse.

Tout comme Letița, Maria Ceaușu était plutôt taciturne. Pourtant sa façon de parler s'imprimait dans la mémoire, et souvent, la nuit par exemple, une parole qu'elle avait prononcée vous revenait à l'esprit et on se demandait ce qu'elle avait bien voulu entendre par là. Elle disait des choses étranges: « Le travail préféré, c'est celui qu'on fait en plus de celui qu'on est obligé de faire», « Ce qu'il y a de meilleur au monde, c'est de sentir que les gens attendent quelque chose de vous, et de savoir qu'on peut le leur donner», « Même si quelqu'un ne vous demande pas une chose dont vous savez qu'elle lui serait utile, forcez-le à l'accepter, à en prendre l'habitude», « Aujourd'hui, personne ne doit vivre pour lui seul; il faut vivre pour les autres, parce que c'est seulement ainsi que le monde peut devenir plus beau».

Le soir, l'infirmière Dumitru expliquait à Letița: « Maria Ceaușu parle comme ça, parce qu'elle est communiste. Dès que le Parti s'est organisé à Caraïsar, elle s'est fait inscrire, mais j'ai entendu dire qu'elle était communiste depuis longtemps. S'il fallait croire tout ce qu'elle raconte, on devrait trimer tout le temps. Mais je ne vois pas pourquoi je te dis tout ça, à toi. Tu es du même acabit. Un de ces quatre matins tu marcheras sur ses traces !».

Letița n'entendait pas grand-chose à la politique. Aux réunions où elle se rendait en même temps que le personnel des quelques autres institutions de Caraïsar, elle n'écoutait pas toujours ce qui se disait. Elle pensait à ses propres affaires, ou bien ne pensait à rien du tout. Mais pour ce qui est d'y aller, elle y allait régulièrement.

Parfois quelqu'un arrivait en hâte de la bourgade ou de quelque village des environs pour chercher la doctoresse. Il l'emmenait dans une charrette grinçante, chez un malade qui ne pouvait être transporté, soit parce qu'il se sentait trop mal, soit parce qu'étant adulte, sa place n'était pas au dispensaire pour enfants. Et cela chaque fois qu'on ne trouvait personne au dispensaire de Teke, tous les médecins étant appelés chez des malades. Alors Maria Ceaușu se mettait aussitôt en route, été comme hiver, une petite trousse à la main, et elle revenait très tard, lasse, les cheveux ébourriffés par le vent, les yeux tantôt lumineux, tantôt

pensifs. Parfois, appelée la nuit, elle ne rentrait qu'à l'aube et venait directement au dispensaire.

— On la paie bien pour qu'elle coure comme ça, la nuit, comme une folle? avait demandé un jour Letiția à l'infirmière Dumitru.

— Penses-tu ! C'est parce que ça lui fait plaisir. Elle ne refuse jamais, lorsqu'on l'appelle. Elle répète tout le temps que les gens doivent être bien portants. Bien sûr, il faut ça aussi, tout le monde est d'accord, mais faut quand même se reposer de temps en temps. Elle va se crever, à faire ce métier-là. En tout cas, il faudrait fixer des heures aux gens, qu'ils ne viennent pas quand ça leur chante ! Mais va t'entendre avec elle !

La doctoresse semblait distante parce qu'elle n'était pas expansive. Pourtant, Letiția se rendit compte que tout le monde l'aimait beaucoup. Ces êtres étranges, ces femmes qui passaient des heures entières au soleil, sur le seuil des maisons, à attendre le retour de leurs maris de la poissonnerie et qui, l'été, semblaient dormir debout dans les enclos sans fleurs où des marmots à demi nus jouaient dans la poussière, s'animaient en voyant Maria Ceaușu et l'accueillaient avec joie et respect. Si elles baignaient leurs enfants, c'est parce que la doctoresse leur avait appris à le faire. Si au moindre malaise, renonçant à leurs anciennes habitudes, elles menaient leurs petits au dispensaire, c'est parce que la doctoresse leur inspirait confiance. Et les enfants aussi l'aimaient. Letiția avait vu comme ils s'abandonnaient mollement entre ses bras, même si elle devait ouvrir un abcès, même si elle leur donnait une médecine amère. Et dans sa solitude Letiția commençait à sentir qu'il était peut-être bon de faire naître des sourires sur les lèvres de ceux qui vous rencontrent. Mais ce n'est pas tout simple: il faut participer à leur existence, ressentir pour eux un élan de tout son être. Au fond, c'est peut-être mieux de se tenir dans son coin et de faire strictement son devoir, comme on a convenu au début.

Une nuit, Letiția, dut pourtant sortir de ses habitudes. Elle fut tirée de son sommeil par les pleurs d'un enfant, par des gémissements douloureux qui montaient des salles d'en-dessous. L'enfant n'arrêtait pas de pleurer. « L'infirmière est-elle donc sourde?» se dit Letiția. Pourquoi n'entend-elle pas et ne descend-elle pas voir ce qui se passe? Bientôt, ce furent de gros sanglots qui semblaient étouffer l'enfant. Letiția ne parvenait pas à se rendormir. Elle se leva, frappa à la porte de l'infirmière, entra dans sa chambre: le lit était vide. Dehors, il y avait un beau clair de lune. Cette écervelée était sûrement partie se promener avec un gars aussi cinglé qu'elle. Letiția descendit l'escalier. Dans un petit lit, du côté de la fenêtre, un bambin de deux ou trois ans s'agitait et geignait à fendre l'âme. Letiția ne savait que faire. A tout hasard, elle le prit dans ses bras et le berça doucement, comme elle l'avait vu faire parfois à la doctoresse. L'enfant mit ses petits bras autour du cou de Letiția et se serra contre sa poitrine en pleurant plus amèrement encore, avec de profonds soupirs. Enfin, il parvint à articuler, entre deux hoquets: « Bobo ! Bobo !», puis la chaleur du corps de Letiția le calma et il s'endormit doucement. Il était si brun, si petit, si maigre ! Ce qui se passa

alors dans le cœur de la jeune femme, elle n'aurait su l'expliquer à personne, et à elle-même encore moins qu'aux autres. Les petits bras de l'enfant noués autour de son cou avec une telle confiance, le petit corps brûlant de fièvre, sa gentillesse et le fait qu'il s'était apaisé en se serrant contre sa poitrine, enfin, le propre sentiment de force qu'éprouva Letiția quand elle eut compris qu'elle faisait du bien au petit malade — tout cela avait fait battre fortement le cœur de la jeune femme. Elle en avait éprouvé une sorte de détresse en même temps déchirante et très douce... Revenue chez elle, Letiția pleura dans son lit jusqu'au matin. Ce furent de bonnes larmes, pas comme les autres — les seules dont elle se souvînt — qu'elle avait versées à la mort de sa mère ou à la mort de Valeriu. Le lendemain, tout en faisant son travail, elle sentait dans sa poitrine quelque chose d'étrange qui palpitait et vibrait. « On dirait un grillon» songea-t-elle. Après le repas, tandis qu'elle arrosait les fleurs, elle ne put s'empêcher de dire à Maria Ceaușu qui était venue l'aider:

— Si vous saviez ce qu'il a pleuré, cette nuit, le petit qui est près de la fenêtre, — l'infirmière m'a dit que c'était le fils à Moustapha — il ne s'est calmé que lorsque je l'ai pris dans mes bras.

— Pourquoi l'avez-vous pris dans vos bras? demanda la doctoresse en souriant. Vous ne recevez pourtant pas de gages pour cela. Letiția sentit le rouge lui monter aux joues et, soudain, elle détesta la doctoresse. Mais le soir, dans son lit, sa haine s'était envolée. « Ce qui est vrai est vrai; c'est moi qui ai dit que je ne ferai rien sans qu'on me paie. Puisque c'est comme ça, j'ai pas le droit de me fâcher !».

Dès lors elle descendit encore plusieurs fois, la nuit, dans les chambres des petits malades, pour les regarder dormir, pour s'assurer qu'ils n'avaient besoin de rien. Mais seulement la nuit. Pendant la journée, elle n'osait pas. Et c'est pendant la nuit que cette ahurie d'infirmière prenait la clef des champs. Letiția bordait l'un, en berçait un autre, les caressaient s'ils avaient le sommeil agité ou s'ils déliraient, les yeux grands ouverts et brûlants de fièvre, et chaque fois elle ressentait cette même douce chaleur qu'elle avait éprouvée la première fois.

Insensiblement, elle prit l'habitude d'aller les voir aussi dans le courant de la journée. L'infirmière en était enchantée car, ainsi, elle pouvait s'absenter plus longuement. Tant et si bien que Maria Ceaușu, lorsqu'elle était en présence d'un cas spécial, qui exigeait une surveillance plus attentive, ne le confiait plus à l'infirmière, mais à Letiția ! Malheureusement, celle-ci ne savait pas faire de piqûres. C'est comme ça, quand on n'a pas d'instruction. Et puis, ils étaient gentils, ces petits, rudement gentils. C'est vrai que parfois ils se mettaient à faire du chahut, tous à la fois, comme si le diable s'en mêlait, mais le plus souvent ils se tenaient tranquilles, surtout ceux qui étaient très malades; pour ceux-là, il suffisait de rester à leur chevet, de les caresser doucement, de leur donner ce dont ils pouvaient avoir besoin. Leurs grands yeux noirs se remplissaient d'angoisse, et c'était affreux d'y lire une telle souffrance.

Quelle porte, jusqu'alors verrouillée, la présence de ces enfants avait-elle ouverte dans le cœur de Letiția? Voici que des paroles prononcées par la doctoresse un an auparavant, lorsque Letiția venait à peine d'arriver,

semblaient surgir de l'oubli dans tout leur éclat; et elle commençait aussi à comprendre tout ce qui se disait aux réunions.

Il faut reconnaître que c'était assez fatigant d'ajouter aux tâches simples de chaque jour — le nettoyage, la cuisine, la toilette des enfants certains soirs où l'infirmière allait se promener avec son pêcheur, le jardinage — et à quelques idées bien ancrées depuis l'enfance — « ce qui est à toi est à toi, les choses aussi bien que le temps», « l'étranger a sa vie et toi la tienne», « l'argent ne doit pas être gaspillé», « la plus petite déchirure, si elle n'est pas raccommodée à temps, devient grande» — oui, c'était assez désagréable de leur ajouter des préoccupations nouvelles, qui exigent un certain effort pour être bien comprises. Mais on y trouvait aussi certains avantages. « Ça fait travailler l'esprit !» avait vaguement compris Letiția. Elle pensait: « Si on a une force en soi, pourquoi la laisser dormir au lieu de la faire servir à quelque chose? Il est pourtant content, ce mignon, que je l'aie changé ! Quand nous aurons ajouté deux salles au dispensaire, c'est alors qu'on pourra en guérir, des enfants ! Qu'est-ce qu'ils attendent pour se mettre à construire? C'est que ça presse !».

La doctoresse l'avait emmenée plus d'une fois, lorsqu'on l'avait appelée auprès d'un malade dans quelque village voisin. « Voulez-vous venir avec moi? Vous pourriez m'aider». Elle n'en avait pas dit davantage et Letiția s'était contentée de répondre: « D'accord».

Au cours de ces déplacements, elle avait vu que même les personnes plus âgées allaient mieux quand Maria Ceaușu les encourageait et leur donnait des soins. Un jour elles étaient allées dans une grande exploitation agricole collective, où l'on était justement en train de décharger des sacs de blé. Et il y en avait tellement, de ces sacs de blé, bon Dieu ! Tellement, qu'on aurait voulu travailler là-bas rien que pour voir tant de froment à la fois. Ça prouve que même en travaillant tous ensemble — pas forcément chacun de son côté — on peut avoir de rudement belles récoltes !

Il lui semblait que tout ce qu'elle avait cru savoir jusqu'alors s'évanouissait, comme une flamme qui s'éteint pour qu'une autre s'allume, plus haute, plus lumineuse. Aujourd'hui on ne travaille plus comme autrefois, mais c'est tout aussi bien, c'est même mieux. Douze ans seulement ont passé depuis la fin de la guerre, et voilà que les choses sont déjà toutes différentes de ce qu'elle étaient avant !

Puis, un jour, ce fut un grand déchirement. Maria Ceaușu venait justement de lui parler de l'école d'infirmières de Braïla, où elle aurait pu la faire admettre, et voilà que la doctoresse avait été transférée au grand hôpital de Galatzi. Après avoir passé vingt ans à Caraïsar ! Quand elles avaient commencé à si bien s'entendre ! Oh, elles ne parlaient pas beaucoup entre elles, et jamais Letiția n'avait exprimé ou témoigné son attachement à Maria Ceaușu, mais, sans avoir besoin de parler, elle sentait que la seule présence de la doctoresse la rendait différente de ce qu'elle avait été tout le reste de sa vie !

Maria Ceaușu était partie vers la fin de février. En prenant congé de Letiția, elle lui avait dit, en lui serrant chaleureusement la main:

— Je viendrai revoir de temps en temps mes enfants quand ils auront grandi. Ils seront toujours un peu à moi, puisque c'est moi qui ai contribué

à leur naissance. Et, en automne, vous entrerez à l'école, à Braïla. Je suis bien triste de partir, allez...

Sa voix semblait embrumée, voilée par les larmes.

Un temps, Letiția s'était sentie toute seule au monde, plus seule encore qu'après la mort de Valeriu. Le docteur Dogaru, qui remplaçait la doctoresse Maria Ceaușu, était un impulsif, un brave homme peut-être, mais il faisait des recommandations d'une voix tonitruante et c'est sur le même ton qu'il s'adressait aux enfants, à croire qu'il était dur d'oreille, toujours pressé ou sévère. C'était un homme jeune et il habitait dans le haut du bourg avec sa jolie femme qu'il s'empressait de rejoindre comme s'il avait peur de la retrouver morte — se disait Letiția.

Il ne pouvait pas encore être question du jardin, la saison n'était pas assez avancée. Il faisait encore froid, le Danube avait gelé, les quatre vents se ruaient sur les hauteurs de Caraïsar, et le dispensaire était fâcheusement placé sur leur chemin, en sorte qu'ils la frappaient de tous les côtés, comme s'ils avaient l'intention de l'arracher du sol.

Le soir, dans sa chambrette, Letiția s'efforçait de lire une brochure sur tout ce que pouvaient et devaient faire les femmes. Au début, ça n'allait pas très fort, mais une personne qui veut étudier à l'école d'infirmières doit reprendre l'habitude de lire. Et puis cette brochure lui avait été donnée par Maria Ceaușu ! Dans la journée quand elle achevait son travail, il n'était plus question de quitter les petits malades; c'est sur eux qu'elle voulait concentrer désormais toutes ses pensées. Quand une idée vous trotte dans la tête on trouve toujours de quoi s'occuper ! Et puis le Dr Dogaru ne venait pas tous les après-midi, au dispensaire, et il fallait bien qu'il y ait quelqu'un là, pas vrai? pour le cas où il arriverait quelque chose. Le travail ne se fait pas tout seul !

Au mois de mars il commença à dégeler. La nuit, on entendait craquer la glace. Elle craquait peut-être aussi pendant la journée, mais quand on est tout à sa besogne, on ne l'entend pas. La nuit, en tout cas, on ne pouvait pas dormir à cause des craquements et des gros glaçons qui s'entrechoquaient sur le fleuve. C'était le quatrième printemps que Letiția passait à Caraïsar, pourtant elle n'avait pas encore pu s'habituer à ces bruits. Là-bas aussi, dans son village, la bise gémissait sans doute en ce moment dans la forêt de derrière la maison, et peut-être sifflait-elle toujours dans les longs couloirs de Sibiu, en secouant les volets des fenêtres. Mais un vent aussi fou et de la glace craquant comme celle d'ici — on n'aurait jamais pu entendre leurs pareils sur les bords du Cibin, même si l'on avait passé tout son temps sur la rive, à écouter.

Lorsque les gros glaçons eurent été entraînés par le courant du fleuve, les eaux se mirent à sortir de leur lit. Jamais la crue n'avait été aussi grande que cette année-là. Au-dessus de Caraïsar le ciel s'était éclairci. Il faisait une chaleur inaccoutumée pour la saison. Un soleil brûlant se mirait dans le Danube qu'il dorait et faisait étinceler à perte de vue. Cependant des pluies abondantes avaient dû tomber en amont, à moins qu'une quantité immense de neige eût commencé à fondre. Toujours est-il que l'eau montait, montait sans arrêt. Elle avait déjà dépassé les rives, submergé le débarcadère du petit bateau de Braïla et même, une

nuit, emporté les filets et les nasses que les pêcheurs de Teke avaient mis à sécher. Et elle semblait vouloir monter encore. Les pointes des roseaux de l'an passé ne s'apercevaient plus et les grands arbres, dans les îles, au milieu des marais qui s'étendaient par-delà le Danube, étaient eux aussi noyés jusqu'à la couronne; on aurait dit que leurs branches avaient poussé directement dans l'eau. Celle-ci était jaunâtre à force de charrier du limon, on y voyait flotter toutes sortes de choses, des détritus, des bouts de planches, des arbres brisés ou arrachés avec leurs racines, des constructions en bois qui ressemblaient à des poulaillers, à des hangars, à des habitations humaines. Tout cela était impitoyablement balayé par le débordement du fleuve. L'infirmière racontait même un jour qu'elle avait vu un bœuf noyé et que les pêcheurs de Teke avaient retiré de l'eau le corps d'un enfant !

Au cours de cette fameuse nuit, Letiția était remontée dans sa chambre à onze heures, après avoir posé des ventouses à deux enfants et refait le pansement d'un autre qui avait une vilaine plaie au pied. C'est la première fois qu'il lui arrivait de changer un pansement, toute seule, et elle l'avait fait sans que personne le lui eût demandé. Or, elle s'en était très bien tirée, en procédant comme elle l'avait vu faire à la doctoresse. Son cœur avait battu un peu plus vite, mais ses mains n'avaient pas tremblé. Après cela, elle avait eu le sentiment d'être plus adroite, plus capable qu'elle ne l'aurait cru, et en avait eu une grande joie, en même temps que l'espoir de devenir un jour une très bonne, une excellente garde-malade.

Peu de temps après s'être couchée, elle entendit l'infirmière qui montait l'escalier à pas feutrés. Il faut croire qu'elle s'est disputée avec son pêcheur, pour se décider à rentrer si tôt ! se dit encore Letiția avant de s'endormir.

Avait-elle été tirée de son sommeil par le fracas des eaux bouillonnantes, ou simplement par l'inquiétude d'avoir constaté, dans la soirée, que l'inondation avait atteint le bas de la première terrasse, celle où se trouve le dispensaire? Elle bondit aussitôt à la fenêtre. La cour entière n'était qu'une vaste nappe d'eau. A la pâle clarté de la lune, on la voyait pareille à une mer agitée, vive, écumante, boueuse. Rapide comme l'éclair, Letiția dévala l'escalier. Dans les salles du bas, l'eau était arrivée jusqu'à la hauteur des lits, touchant presque les petits malades. Frappant contre les vitres, elle avait déjà cassé une partie des carreaux; elle frappait aussi contre la porte et pénétrait par tous les joints. Quelques enfants s'étaient réveillés et pleuraient, d'autres dormaient encore. Letiția se hâta de remonter pour éveiller l'infirmière. Mais quand celle-ci arriva dans les salles, elle perdit la tête, se mit à crier, puis s'effondra sur un lit, en travers du corps d'un enfant. On ne pouvait décidément plus compter sur elle.

Letiția avait de l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Il n'y avait plus une seconde à perdre. Elle prit un enfant dans ses bras, le roula dans une couverture, voulut ouvrir la porte, mais la pression de l'eau l'en empêcha. Alors elle sortit par la fenêtre et se mit à gravir vaillamment la côte. La première maison épargnée par l'inondation était celle de Iusuf. Letiția

frappa la porte du poing, appela, se fit ouvrir. Les autres enfants, elle les porta sur ses épaules, pour avoir les mains libres en cas de besoin.

— Accroche-toi à mes cheveux. Tiens-toi bien. Serre mon cou entre tes genoux et n'aie pas peur !

Elle ne savait vraiment plus, maintenant, comment elle avait fait pour les transporter tous. Cela s'était passé si vite qu'elle n'avait même

pas eu le temps d'y réfléchir. Tout ce qu'elle se rappelait, c'est que les mains des petits s'agrippaient à ses cheveux, à son cou. Elle n'avait oublié ni la chaleur de leurs corps menus que l'épouvante faisait frémir et qui se collaient désespérément à elle, ni l'eau glacée qui, dans les rues basses du bourg lui venait à la taille, ni la boue sur laquelle ses pieds glissaient — heureusement qu'elle avait enfilé ses bottes de Sibiu, ni cette lumière grise qui augmentait en même temps que le niveau des eaux montait. Enfin, quand tous les enfants furent couchés l'un près de l'autre sur le plancher, elle s'était à son tour endormie à leurs côtés, brisée de fatigue.

Mais, vrai, on n'a plus le temps de penser à tout cela. Et puis à quoi ça sert, d'y penser ? Ce n'était pas bien beau ! Il a fallu réparer la maison là où des fissures s'étaient produites, et ensuite tout repeindre, tout nettoyer. On a dû travailler tout un mois, vous pensez bien ! Les enfants gravement malades ont été transportés à l'hôpital de Braïla, parce qu'ils avaient aussi pris froid, et les autres, ceux qui étaient presque guéris, on les a renvoyés chez leurs parents.

Et maintenant c'est si triste, ce dispensaire, sans enfants. Le travail ne manque pas, bien entendu, mais c'est tout autre chose de les avoir là, de les soigner, de les voir guérir sous vos yeux ! Quand on en a pris l'habitude, on ne peut plus s'en passer. Voilà pourquoi Letiția se dépêche tellement: elle veut retrouver ses habitudes. Bientôt ce sera l'été, il faudra aussi cultiver le jardin, et puis ce sera de nouveau l'automne. Arrivées à ce point, les pensées de Letiția s'arrêtent; elle n'a pas le courage d'aller plus loin, mais tout son espoir est accumulé dans un coin de son cœur, elle le sent toujours présent, même quand elle n'y pense pas. Si on fréquente un brin l'école, on s'entend mieux à les soigner, tous ces vilains noirauds — ils sont si gentils ! Et comme le lui disait Maria Ceaușu, la vie de tous peut devenir bien plus belle si chacun y met du sien. Letiția aussi, au besoin.

Mais toutes ces choses, pouvait-on les raconter à la jeune femme qui est venue de Bucarest pour les mettre sur son journal? D'abord on ne sait pas comment dire tout ça, et puis au fond il n'y a rien à dire. Le passé c'est le passé, et pour ce qui est de l'avenir, on verra ça, mais Letiția pense que ce sera bien.

Illustration de Marcel Chirnoagă

ISTVÁN ASZTALOS

Le Hamster

István Asztalos, écrivain hongrois de la République Populaire Roumaine, est né en 1909 dans la commune de Micăsasa (district de Mediaş), d'une famille ouvrière besogneuse. Tout jeune encore, le futur écrivain dut se livrer aux plus rudes travaux pour assurer sa subsistance. Tour à tour portefaix, mineur et maçon, il connut toutes les humiliations et subit l'oppression des classes possédantes.

Incorporé de force dans l'armée allemande au cours de la seconde guerre mondiale, István Asztalos réussit à déserter et demeura caché jusqu'à la libération du pays de sous le joug des envahisseurs nazis.

Après la Libération il s'établit à Cluj où il s'adonna passionnément à la littérature et au journalisme, assumant en même temps la direction du journal en langue hongroise *Falvak népe* (Le Monde des Villages) et de la revue pour enfants *Napsugár* (Le Rayon de Soleil).

Atteint d'une grave maladie, il meurt prématurément au début de l'année 1960.

István Asztalos manifesta ses dons d'écrivain dès 1938, année où parut son roman *Les récits d'Ianos*. Il écrivit ensuite successivement un autre roman intitulé *Nouvelle année* (1939), le recueil de nouvelles *Absinthe* (1940) et une pièce de théâtre, *Le Chat noir* (1943).

C'est néanmoins après la libération du pays que le talent d'István Asztalos prend un vigoureux essor. Dès lors l'attention de l'écrivain se concentrera surtout sur la vie passée et actuelle de la paysannerie laborieuse. Il donne en 1949 son ample et remarquable nouvelle *Pas de fumée sans feu*, suivie de quelques recueils de croquis littéraires et de nouvelles: *Maître de quatorze bœufs* (1951), *L'homme joyeux* (1959), *Humanité* (1960), ainsi que du roman *Cœur juvénile*, paru en 1952.

✧

Je n'avais pas encore quatorze ans que déjà il me fallait gagner mon pain en peinant dur. En ce temps-là, les choses n'allaient pas comme maintenant. Aujourd'hui, n'importe quel enfant peut aller à l'école et devenir tout ce pour quoi il est doué: tourneur, tractoriste, officier de marine, pilote, ingénieur, médecin, voire ministre. Mais alors, cela coûtait de l'argent et, à l'école, seuls pouvaient aller ceux qui en avaient les moyens.

Nous, on était tellement pauvres que tout ce que nous pouvions faire, c'était d'être manœuvres. On portait le mortier, on cassait la pierre, on creusait la terre à la pelle.

Cet été-là, nous travaillions ensemble, mon frère aîné et moi, à la terre. Il avait seize ans, moi, quatorze. Nous creusions avec la pioche une terre argileuse pour un terrassement de voie ferrée.

Ce n'était sûrement pas un travail pour enfant. La paume de mes mains était devenue calleuse et craquelée, tellement que ce n'était plus qu'une plaie. Le soir, après le travail, nous gisions sur un grabat commun, insensibles comme des souches. Souvent, nous n'avions même plus la force de manger, tant on était fatigués. Et, le matin, nos reins gémissaient, quand on se penchait pour notre premier travail.

Le chef d'équipe nous harcelait nous aussi, tout comme les plus grands, mais, à la paye, nous ne touchions que la moitié de leur salaire. Cependant nous n'avions pas le choix: si on voulait manger, il fallait travailler. Nous aurions travaillé, rien à dire, avec beaucoup, beaucoup de zèle et tout le long de l'année si à la fin de septembre le travail n'avait pas été arrêté. Mais voilà, le terrassement était fin prêt et nous nous trouvâmes du coup sans gagne-pain.

Nous partîmes donc, telles des fourmis, en quête de travail. Nous grimpâmes jusqu'à la carrière de pierre, au chantier du chemin forestier, aux concasseurs, au débitage du bois, mais partout on refusait de nous embaucher. En ce temps-là, dans ce pays, sur dix hommes il y avait un chômeur. Aussi, ceux qui étaient en quête de travail se présentaient-ils partout par centaines.

On était déjà en octobre, et nous n'avions toujours pas trouvé de travail. Nous nous tourmentions les méninges à force de nous demander ce qu'on pourrait bien faire. Mon père travaillait comme maçon à Braşov, et ne venait à la maison qu'une fois tous les quinze jours. A cette saison-là, en octobre, il gagnait encore moins que d'habitude, et la moitié de son salaire suffisait à peine à payer sa nourriture et son loyer. A la maison, nous n'avions plus que quelques pommes de terre. Le printemps et l'été, on pouvait encore se procurer, par-ci, par-là, un peu d'argent: par exemple, on pouvait amasser un tas de grenouilles qui n'avaient pas encore commencé à coasser, leur couper les pattes de derrière, les porter dans un seau à Braşov et les vendre aux restaurants de luxe où on les servait, roulés dans de la farine et des jaunes d'œuf, aux messieurs au palais délicat. L'été, on pouvait cueillir des champignons, des fraises, des framboises, des mûres. Mais, en octobre, que pouvait cueillir et vendre celui qui n'avait ni jardin ni terre? A cette époque-là, il n'y a plus que des prunelles, des pommes sauvages et des baies d'aubépines, et tout cela, d'habitude, seuls les enfants des pauvres s'en nourrissaient. Or, eux, ils ne donnaient pas d'argent pour ça et, s'ils ne trouvaient rien de mieux à se mettre sous la dent, ils s'en allaient les cueillir eux-mêmes.

Nous étions donc dans la mouise... On se tournait, on se retournait comme la souris en hiver. Enfin, un après-midi, mon frère arriva à la maison tout confiant.

— Ne t'en fais pas ! Maintenant, j'ai trouvé ce que nous allons faire... Nous aurons assez de pain, dit-il à ma mère pour la consoler.

Ma mère le regarda, méfiante. C'est qu'elle connaissait bien mon frère. Il s'emballait toujours pour n'importe quoi.

— Nous allons attraper des hamsters... nous annonça mon frère. A cette époque-ci, tous les Roumains de Zizin et les Hongrois de Tătrîng le font. Ils creusent les terriers des hamsters, expliqua-t-il en se rengorgeant. Nous aurons du blé, en veux-tu en voilà, assura-t-il. Et il nous raconta avec force détails quel monceau de céréales amasse cet animal avare. Le mari de la Deboráné, de qui il avait appris tout cela, et qui travaillait à la journée chez les koulaks à faire toutes sortes de besognes, avait, un automne, creusé un terrier et y avait trouvé, chez un seul hamster, cinq boisseaux de blé.

Il ne nous en fallut pas plus. Tout l'après-midi, frémissants d'impatience, nous nous préparâmes à aller creuser les terriers le lendemain. Nous nous étions procurés une pelle, une pioche et un sac pour le blé. Mon frère faisait même des comptes:

— En une journée, nous creuserons quatre terriers. Ça fait trois fois six boisseaux de blé... enfin, disons cinq... mais, même comme ça, ça fait dans les quinze boisseaux par jour. C'est-à-dire qu'il nous faut au moins trois sacs, décréta-t-il et, comme nous n'en avions qu'un, il envoya ma mère en emprunter deux autres chez les voisins.

— Pourquoi aller dire partout, mon gars, que nous allons avoir tant de blé?... Le monde est plein d'envieux et ils vont tous nous demander de leur en prêter, se tourmentait déjà ma mère.

Pour finir, mon frère décida que le sac ne suffirait quand même pas. Nous avions encore une musette où on pouvait bien mettre deux boisseaux. Une fois le sac rempli, on le rapporterait à la maison en passant par les jardins, on le viderait en vitesse et on irait rechercher le reste du blé. Mon frère dit encore qu'il allait falloir laver le blé, le mettre à sécher dans le grenier, et que seulement alors on pourrait le porter au moulin. Il calcula aussi que si toute la semaine on s'occupait seulement d'aller creuser des terriers, on aurait quatre-vingt-dix boisseaux de blé et tant de pain qu'on pourrait tenir tranquillement le coup jusqu'à l'automne de l'année prochaine quand on retournerait aux terriers, et même qu'on pourrait vendre un peu de cet énorme tas de blé.

— Ah, mon gars, si on pouvait tenir avec, seulement jusqu'au printemps, intervint ma mère. Vendre de ce blé-là, je n'y songe même pas ! Mais c'est sûr, cette histoire de hamster? s'écria-t-elle, incrédule.

Mon frère la regarda d'un air indigné:

— Tu vois comme tu es ! Faut toujours que tu décourages les gens ! Si on a une idée, toi, tout de suite...

Finalement, ma mère n'osa même plus exprimer son inquiétude à haute voix, et encore moins paraître douter du succès de notre entreprise.

Le lendemain matin, nous partîmes aux champs, mon frère portant la pioche, ma mère la pelle et le sac.

Les champs dénudés étaient envahis par le froid. Le soleil se levait dans une vapeur rouge derrière les collines. Sur les terres noires brillaient

des gouttes de rosée gelée, à tel point que toute l'étendue des terres semblait brodée de fils d'argent en long et en large. Au bord du chemin, sur la plus haute branche d'un églantier roussi, une pie restait en équilibre, gardant tout son sérieux. Nous avions quitté le chemin pour entrer sur les champs baignés d'une brume bleuâtre, et, du regard, nous cherchions des trous de hamsters.

A notre grand étonnement, il n'y en avait point. Et pourtant, ils sont faciles à reconnaître: ils sont plus grands que ceux des rats, et tout autour, c'est plein de balle de blé et de paille. Et les rebords du trou sont drôlement luisants, tant ils les frottent avec leur corps. C'était donc des trous comme ça que nous cherchions, mais sans en découvrir aucun. Finalement, nous avons creusé partout où il y avait un trou un peu plus grand, mais, à part des rats et des cigales endormies, nous n'avons rien trouvé du tout.

— Cherchons encore, nous encourageait mon frère, même si on ne trouve qu'un trou par jour, ça suffit. Ça fait six fois cinq boisseaux de blé par semaine; en tout, trente boisseaux... calcula-t-il rapidement; et moi, je me remis à creuser avec une ardeur renouvelée.

Quand nous renonçâmes enfin à chercher, le crépuscule tombait déjà.

— Comme ça, le premier jour... expliquait mon frère à maman, une fois à la maison. Mais demain...

Le lendemain nous avons cherché en vain, en vain nous avons creusé les champs d'un bout à l'autre, nous n'avons rien trouvé non plus, même pas une trace de hamster. Ni le surlendemain, ni le quatrième jour.

Maintenant, mon frère n'arrêtait plus de consoler toute la famille en disant qu'il suffisait de creuser un seul trou par semaine. « Ça fait cinq boisseaux de blé, pas vrai? et, par mois, vingt boisseaux.»

Le lendemain, nous partîmes donc à nouveau à la chasse aux hamsters, en déambulant à travers champs. C'était un samedi. Mon père rentra le soir à la maison, de Brașov, et nous expliqua qu'à cette saison le hamster bouche ses galeries avec de la terre et se longe dans le sommeil de l'hibernation. C'était donc en vain que nous cherchions des trous de hamster.

Mon frère l'écouta, peiné, mais malgré tout, il refusa de renoncer à son idée de déterrer le blé des hamsters.

— Essayons encore une fois. Peut-être qu'un hamster a oublié de boucher son terrier. Demain, c'est dimanche, c'est en vain qu'on irait chercher du travail.

Ainsi donc, le dimanche matin nous sortîmes à nouveau dans les champs.

Nous scrutions tous les deux, chacun de son côté, à une vingtaine de pas l'un de l'autre, cherchant des trous.

Il faisait drôlement froid. Je n'arrêtais pas de changer ma pelle d'épaule, mes mains étaient gelées et, sur les sillons couverts de brume, nos godillots s'alourdissaient d'une boue à n'en plus finir.

La matinée passa lentement, et il était presque midi quand, tout d'un coup, je vis mon frère qui me faisait des signes en criant:

— Regarde ! Là ! Viens vite voir !

Je me précipitai vers lui en trébuchant à travers un champ fraîchement labouré.

Sans rien dire, mon frère me montra un trou assez grand, aux rebords luisants, auprès duquel s'élevait un monceau de terre mélangée à de la balle déjà vieille. Pas de doute, on était tombés sur un trou de hamster.

Nous le regardâmes un moment, pieusement, puis mon frère empoigna vivement la pelle et commença à creuser avec ardeur. Mais à peine avait-il enfoncé la pelle deux ou trois fois qu'il se retourna brusquement et me cria:

— L'autre trou ! Il y a toujours deux trous... Reste ici pour qu'il ne sorte pas ! Puis il jeta la pelle et se mit à chercher l'autre trou. Il le trouva sans peine. Celui-ci s'enfonçait tout droit dans la terre. C'était par là que le hamster entrait dans son terrier. Mon frère y plongea profondément le manche de sa pioche puis revint près de moi et se remit à creuser.

Question de creuser, on creusa, je vous le garantis. Un bon demi-mètre, puis un mètre, et toujours pas de fond ! On se relayait: l'un creusait, l'autre surveillait le trou. Nous avions déjà creusé jusqu'à un mètre et demi de profondeur, et il n'y avait pas encore la moindre trace de hamster. A dire vrai, j'en avais assez de tant creuser et, de découragement, je finissais par me dire que nous ne trouverions même pas une trace de rat dans ce maudit trou, et encore moins un hamster. Or, soudain, juste au moment où je passais la pelle à mon frère pour qu'il continue à creuser, voilà que j'entendis un grognement étouffé et furieux et, au même instant, du trou, bondit un animal petit, trapu, au museau jaunâtre, qui fonça droit sur nous. D'effroi, nous fîmes un saut en arrière comme des sauterelles et le regardâmes avec des yeux ronds. C'était lui, le hamster ! Grinçant et claquant des dents, renâclant, grognant fou furieux, il se jeta sur la pelle qui lui barrait le chemin.

— Comment osez-vous toucher à mon bien, comment convoiter mon blé ! semblait-il vouloir dire avec ses grognements.

Seulement, entre temps, mon frère, oubliant sa peur, avait vivement retourné sa pelle et, avec le manche, il lui asséna sur la tête un coup tellement fort qu'il lui fit passer sa rage en un clin d'œil et l'étendit raide mort. Nous le regardâmes, tout joyeux.

— Tu vois que j'avais raison ! jubilait mon frère. C'est un hamster mâle, celui-là, il a sûrement un tas de blé, t'en fais pas !

Je me remis donc au travail, avec des forces décuplées. D'ailleurs, nous n'eûmes plus beaucoup à creuser.

— Arrête ! cria mon frère, tandis que roulait à mes pieds la couche du hamster faite de paille et de balle.

— Et le blé? dis-je en regardant mon frère. Je ne vois pas un seul grain.

— Creuse plus loin, le long des galeries.

Du terrier, partaient juste quatre galeries.

Je creusai donc avec ardeur.

La première, la galerie de l'entrée était vide; les trois autres s'élargirent après quelques pelletées et il s'en écoula du blé en veux-tu en

voilà ! Deux étaient pleines de blé jusqu'aux rebords, la troisième regorgeait de maïs et de toutes sortes de graines d'herbes sauvages.

Des trois garde-manger nous sortîmes près d'un quintal de céréales, tant en avait cette bête avare. Nous remplîmes presque entièrement le sac de blé et la musette de maïs.

Ah, comme on était heureux !

— Je te l'avais bien dit ! Je te l'avais bien dit ! ne cessait de clamer mon frère.

Nous avions caché la pioche et la pelle en les recouvrant de terre, dans l'intention de venir les rechercher plus tard. Mon frère me confia la musette et le hamster mort, pendant que lui empoignait le sac de blé. A peine pus-je l'aider à le hisser sur son épaule. Bien qu'il fût, à seize ans, aussi fort qu'un ourson, le sac était si lourd qu'il ne pouvait le porter qu'en chancelant et en trébuchant. Mais, eût-il été deux fois plus lourd qu'il ne m'aurait quand même pas permis de l'aider. Il voulait le porter tout seul à la maison et le déposer aux pieds de notre mère.

Quand nous retrouvâmes le chemin, l'après-midi était déjà avancée. De là, il y avait encore deux kilomètres jusqu'à la maison.

— ... Si nous trouvons autant de blé chaque semaine, grognait mon frère en portant son sac, alors... Attends que je pose un peu le sac et je te dise combien de blé nous aurons avant qu'il neige.

Et, bien que je lui eusse fait remarquer que jusque-là chaque hamster aurait depuis longtemps bouché son terrier et dormirait comme une souche (ne voyait-il pas avec combien de peine et seulement par hasard nous avions découvert celui-là ?) — il n'en démordait pas. Tous les vingt pas, il s'arrêtait pour reprendre haleine et se remettait à calculer, à augmenter et réaugmenter le nombre des hamsters et des boisseaux de blé.

A la dernière halte, nous fûmes rejoints par quelqu'un. C'était Cirmes Bálint, le plus gros koulak du village. Il avait deux valets de ferme à son service, possédait cinquante arpents de terre, des bœufs, une batteuse, en un mot, lui-même ne savait plus le montant de son avoir. C'était un homme de petite taille, trapu, et qui tout le temps clignotait des yeux comme s'il avait sommeil. En d'autres occasions, il n'eût même pas daigné adresser la parole à des morveux comme nous. Cette fois pourtant, il dodelina de la tête et nous dit en désignant le hamster que je tenais à la main:

— Vous l'avez déniché maintenant ? Belle bête, rien à dire !

Il baragouina encore quelque chose, puis il s'approcha et passa les doigts dans la fourrure du hamster pour voir s'il ne pelait pas. Après quoi, il jaugea des yeux le sac de blé.

— Il y a en a bien pour trois boisseaux, dit-il.

Mon frère regarda le sac par-dessus son épaule:

— Que non, il y en a quatre ! lui jeta-t-il. Et ça, c'est du maïs... et il lui montra la musette.

— C'est là-bas que vous les avez déterrés ? demanda Cirmes désignant un endroit derrière lui.

— Non. De ce côté-ci ! répondit mon frère en tendant le bras dans la direction du terrier.

Cirmes toussota, regarda encore une fois le sac, bougonna une sorte d'au revoir, puis s'en fut.

— Trois boisseaux ! exclama mon frère en regardant dans sa direction. Il est envieux, voilà ce qu'il est !

Enfin, nous remîmes sur notre épaule, l'un son sac, l'autre sa musette, et nous reprîmes le chemin du village. Mais avant de nous voir dans les jardins, nous eûmes une grande émotion. Nous nous étions déjà engagés sur le sentier qui menait à la maison, quand soudain nous vîmes venir vers nous, coupant à travers les jardins, entre les pruniers aux branches noires, deux gendarmes, baïonnette au canon. Ils se dirigeaient sur nous à grands pas.

Nous nous sommes arrêtés aussitôt, posant à terre sac et musette. Nous ne nous savions coupables d'aucun méfait, pourtant dès que nous vîmes les gendarmes la peur se nicha dans nos cœurs.

Les gendarmes nous barrèrent la route, et l'un d'entre eux dit en désignant le hamster que je tenais:

— C'est vous qui avez creusé un terrier?

— Vous le voyez bien ! C'est pas défendu ! répliqua mon frère en s'efforçant de prendre un air intrépide.

Mais le gendarme hocha la tête et nous cria durement:

— Allez, ouste, en avant !

— Pourquoi? Qu'est-ce qu'on a fait de mal? demanda mon frère.

Le gendarme empoigna brusquement son fusil et donna un coup de crosse dans la poitrine de mon frère.

— Allons, marche ! ordonna-t-il. Et prends le sac !

Et ainsi, sac et musette au dos, ils nous emmenèrent au poste, en nous faisant passer derrière les jardins pour que nous ne puissions pas alerter ma mère ou mon père. Mon frère essaya bien encore une fois de faire dire au gendarme pourquoi il nous emmenait de force au poste, mais celui-ci se contenta de lui dire grossièrement de se grouiller. Finalement, il lui cria:

— Tu le sauras tout de suite !

Et nous le sûmes.

A peine entrés au poste, nous vîmes, assis à son bureau, le brigadier et, près de lui, Cirmes Bálint.

— C'est ceux-là?

Cirmes hocha lentement la tête.

— Oui, c'est eux ! Je les ai vus. Ils ont creusé sur mon champ, sur ma propriété. Ce blé-là est à moi.

Mon frère ouvrit de grands yeux, tout abasourdi.

— Comment, sur votre champ?... Ça, votre blé?... C'est pas vrai ! cria-t-il.

Mais le koulak ne l'honora même pas d'un regard.

— Je les ai vus en train de creuser, répéta-t-il, mentant effrontément.

Le brigadier se tourna cette fois vers nous:

— Qui vous a permis de fouiller la terre des autres?... Et, d'un ton brusque, il nous menaça: Prenez garde, sinon, vous voyez ça?... et il prit de la table un gros bâton.

Puis il se mit en devoir de nous dire que le blé est à celui à qui appartient la terre, et que le hamster resterait au poste. Il ne songea même pas à nous cacher qu'il avait l'intention de garder pour lui la fourrure.

— Vous pouvez emporter le maïs, il est à vous, compris? Et, maintenant, caltez !

Mon frère restait cloué sur place, pâle d'indignation. Puis, brusquement, il se précipita vers le bureau et empoigna le sac.

— C'est une cochonnerie !... Vous ne vous imaginez pas que je vais vous le laisser, des fois ! cria-t-il et il voulut le mettre sur son épaule.

Le brigadier fit un signe au gendarme resté sur le pas de la porte, celui-ci fit un pas en avant, et se mit à frapper si fort mon frère au visage que celui-ci alla tomber sur le bureau puis, de là, sur le sac.

Moi, je restai sur place, étourdi et honteux, mais je n'étais capable que de ravaler ma salive, moins encore de secourir mon frère.

Mon frère se releva. Une de ses joues était blanche comme craie, tandis que l'autre était rouge feu, à cause du coup. Il essuya lentement son visage avec le dessus de la paume, puis, regardant le brigadier, lui lança:

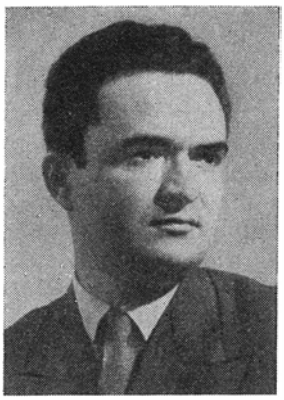
— Eh bien, gardez-le donc ! Nous, on s'est éreintés pour lui et vous, vous l'avez pris tout simplement. C'est vous qui avez les fusils... Puis soudain, des larmes se mirent à couler sur ses joues, mais il les essuya rageusement. Puisque c'est comme ça, mangez-le ! dit-il, et, se tournant brusquement vers Cirmes il lui cria: T'entends? Bouffe-le ! Puis il hurla, plein de haine: Tu sais ce que tu es?... Un hamster ! Le plus hamster de tous ! Mais tu verras !... menaça-t-il, puis, tournant les talons, il sortit de la pièce en courant.

A grand-peine, je le rattrapai avec ma musette.

Nous ne retournâmes plus creuser les terriers des hamsters. Le lendemain, nous partîmes tenter notre chance à la carrière. Peut-être nous engagerait-on à la journée, pour casser la pierre.

SIMION POP

Hulpe



Simion Pop, l'un de nos jeunes prosateurs les plus féconds, est né en 1930 dans un village du nord de la Transylvanie. Au sortir du lycée, il fut engagé à la rédaction d'un journal régional, puis, après avoir terminé à Bucarest l'Ecole de littérature « Mihail Eminesco », il travailla à la Radiodiffusion roumaine, au service des émissions littéraires.

Si les données strictement biographiques n'éclairent pas toujours le sens de l'œuvre d'un écrivain, dans le cas de Simion Pop ces données aident grandement à comprendre sa création. Son activité comme reporter, puis à la Radiodiffusion, lui a offert la possibilité d'établir un contact profond et direct avec les réalités de notre époque.

Simion Pop témoigne une prédilection marquée pour le genre bref, il s'inspire de l'actualité, du processus d'industrialisation du pays et de collectivisation de l'agriculture, de la vie des gens qui édifient avec ardeur un ordre nouveau. Les fruits de ce contact étroit et enthousiaste avec la vie nouvelle se sont concrétisés dans plusieurs volumes successifs, auxquels le public a fait un accueil chaleureux. Mentionnons entre autres: *Voyage mouvementé* (récits, 1955), *Hymne à la jeunesse* (reportages, 1956), *La terre du pendu* (récits, 1957), *Parallèle 45°* (reportages, 1958), *L'An 15* (reportages, 1959), *Affiches de bal* (nouvelles, 1960).

Formé à l'école du reportage, Simion Pop construit ses récits, ses nouvelles et ses héros en recourant pour une bonne part aux ressources de ce genre. Appliquées aux nouvelles, ces ressources ont l'effet d'une explosion dans la conscience, faisant un large emploi de la surprise, de l'élément captivant, appelés à éclairer fortement les caractères, le sens profondément humain et social des actions des personnages.

La surprise n'a pas que le seul rôle de dynamiser l'action; elle coïncide avec la découverte de la beauté morale des personnages, avec leur message humain, profondément positif. C'est ainsi que sont construites les nouvelles de son dernier volume: *Affiches de bal*, *Echelle au ciel*, *La Chienne*, *Hulpe*, toutes inspirées du milieu rural, au cours de la lutte menée pour chasser les fascistes du territoire de notre patrie.

Révélatrice à cet égard est la nouvelle *Hulpe* dont l'action se déroule dans une région montagneuse du nord du pays où l'auteur même a vu le jour.

✧

I

Stefan, l'aîné des gars de Tomoioagă Hulpe, à Moisei, avait flairé dès la veille ce que mijotaient les Allemands. La nuit venue, au clair de lune, il fit sortir les bestiaux de l'étable paternelle, les mena furtivement à travers les jardins, puis s'en fut rejoindre dans la forêt Ileana Timiş, une vieille tante à lui, restée veuve, ainsi que quelques voisins qui l'attendaient là-bas avec leurs bestiaux comme convenu. Ils s'entendirent en peu de mots, puis s'étreignirent en se disant adieu.

Stefan Tomoioagă Hulpe réunit les bestiaux effrayés qui n'avaient pas l'habitude d'être ensemble, et en fit un troupeau avec lequel il s'enfonça dans la forêt. Il était accompagné de l'une de ses sœurs, Ioana, un tendron de quatorze ans, aux cheveux tout blonds, de la mère Kinii, une petite vieille un peu toquée depuis qu'elle avait perdu son homme dans la première guerre mondiale et de deux jeunes chiens, l'un au poil blanc, l'autre bigarré, parsemé de taches noires et jaunes. Il y avait là, en tout et pour tout, treize bêtes, dont neuf vaches à lait ; point de génisses, point de veaux.

Le gars de Tomoioagă Hulpe pressait les treize bêtes, les emmenant au loin, pour éviter qu'elles ne tombent aux mains des Allemands. « Ils ont fait des fesses de matrones, depuis qu'ils s'empiffrent des escalopes de toutes nos bêtes du Maramureş. Et maintenant, celles qui sont restées, ils voudraient les expédier en Allemagne dans leurs wagons à bestiaux. Mais pour celles de Tomoioagă, tu peux toujours courir mon petit Fritz ! Tu les auras quand les poules auront des dents !», se disait le gars à Tomoioagă, plein de rogne. Sa sœur Ioana marchait à côté de lui, en grelottant, et la vieille Kinii venait derrière, en poussant des hoquets aigus, comme une chouette.

Ils se faufilaient tous les trois, avec leur troupeau, sous le clair de lune, dans le grand calme qui précède le point du jour, sous les dômes feuillus des chênes, sous les bras penchés et verts des mélèzes. Sur le sentier, les vers luisants allumaient devant les bêtes leurs petites lueurs.

— Regarde comme les yeux des loups brillent dans la forêt, faisait la jeune fille effrayée, en se pelotonnant contre son frère.

— Veux-tu te taire, petite sotte, c'est pas des loups ! Les loups, les vrais, c'est dans nos villages qu'ils sont. Tu les as pourtant bien vus, de tes propres yeux ! lui disait son frère pour la rassurer, en riant de bon cœur.

La vieille Kinii se traînait toujours derrière eux, avec ses hoquets de chouette.

Le lendemain, à l'heure où les coqs se mettaient à chanter à Moisei et où les soldats habillés de vert et armés de fusils surgissaient dans les rues pour réunir les bêtes des paysans, Stefan Tomoioagă Hulpe arrivait, lui, aux confins du Săcel, dans une prairie appelée la Clairière des Saules. Ainsi, les wagons à bestiaux des Allemands, arrêtés en gare, allaient emmener treize bêtes de moins.

II

La Clairière des Saules était un bon refuge pour les fuyards, qui avaient trouvé là des vallons tapissés d'herbe tendre et un endroit abrité, pour y faire une hutte. La petite Ioana trayait de 20 à 30 litres par jour, en arrosant les copieuses *mamaligas* qu'ils avalaient l'une après l'autre. Et pourtant ils n'arrivaient pas à boire tout ce lait, il en restait plus de la moitié.

— On va le donner aux chiens, décida Stefan.

Il se saisit de sa hache et se mit à la recherche d'un tronc de bois tendre, afin d'en faire une auge pour les chiens. Il la fit grande et longue, de sorte qu'on pouvait y abreuver aussi les bestiaux. Après l'avoir enfouie à moitié dans le sol, devant la hutte, il donna à boire aux chiens du bon lait, pour qu'ils en aient tout leur soûl. Ceux-ci devinrent gros comme des veaux. C'est à peine s'ils se traînaient de-ci de-là, pour la frime. La vieille Kinii s'attachait à leurs pas et les épuçait, en leur chantant un air qu'elle savait par cœur:

Regarde Maria, dans son giron
Deux poux se flanquent des marrons...

— D'où est-ce que vous savez cette belle chanson, mère Kinii? s'enquit Tomoioagă avec intérêt.

— Elle date du temps de François-Joseph, mon gars, fit la folle en sursautant et en dressant vers Stefan sa tête chenue. Vive l'empereur! ajouta-t-elle d'un air effrayé, puis elle se remit à épucer les chiens, en chantant de sa voix fluette, entrecoupée de hoquets.

Les deux autres ne riaient pas de la vieille Kinii. Ils lui donnaient à manger de la *mamaliga* avec du lait et lui faisaient des jouets, une poupée en chiffons, une ceinture rouge, ou bien un fusil en sureau avec lequel la vieille tirait sur les Allemands du matin au soir.

Le vendredi, sur la brune, ils virent approcher de leur hutte Mitru Dac, bûcheron de Săcel.

— Quel bon vent t'amène? s'exclama Hulpe, en lui tendant la main.

— Je cherche des champignons, mentit le bonhomme, en lui donnant une bourrade dans les côtes.

Il examina les lieux de ses yeux noirs, pareils à ceux d'un putois, puis s'en prit à Tomoioagă.

— Alors quoi, tu fais le châtelain?!

— Il s'en faut.

— Qu'est-ce qui te prend de jeter tout ce lait aux chiens?

— Que veux-tu que j'en fasse?

— A partir de demain, tu n'as qu'à me le donner, dit le bûcheron.

La demande de Mitru Dac ne laissa pas de surprendre Tomoioagă. Que voulait-il en faire, de ce lait? Il avait pourtant ses vaches.

— Ne serait-ce qu'un seau tous les jours, poursuivit l'homme aux yeux de putois.

— Deux même, si tu veux, acquiesça Tomoioagă, sans en demander plus long.

L'homme de Săcel passa la nuit dans la hutte de Tomoioagă, auprès du souffle chaud des bêtes. Dès le point du jour, il sauta sur ses jambes, et sortit, nul n'aurait su dire d'où, une sorte de seau de toile kaki, serré par deux cercles en fer et garni de courroies. Un de ces seaux que les artilleurs utilisent au front, et dans lesquels ils donnent à boire et à manger aux chevaux. Il l'ouvrit comme un accordéon et dit, en le tendant à Tomoioagă:

— Aboule le lait, il se fait tard.

Puis, sans mot dire, il remplit le seau. Celui-ci pouvait bien contenir dans les dix litres.

Le manège se répéta quelques jours durant. Mitru Dac partait à l'aube et revenait vers le soir, avec son seau en toile. Il n'adressait même pas la parole à Tomoioagă. L'aube venue, il réveillait Ioana, lui ordonnait de traire les vaches puis s'éclipsait.

Un soir, Tomoioagă dit à Mitru Dac en lui prenant le bras:

— Dis voir...

— Qu'est-ce que tu veux?

— Qu'est-ce que tu en fais de tout ce lait?

— Tais-toi et ne cherche pas à en savoir davantage, répondit le bonhomme, en dardant sur lui ses yeux noirs. Donne-m'en, si tu veux, et n'en demande pas plus!

Tomoioagă se rembrunit. Mitru s'en aperçut et y alla d'une blague:

— J'ai des petiots qui aiment ça. Tu sais comment c'est, les fils de richards, ça suce le lait, comme des serpents, ha, ha, ha!

Tomoioagă ne se laissa pas prendre à ce mensonge. Il remplit le seau et resta songeur.

Quelques jours plus tard, un soir, Mitru Dac s'en vint à la Clairière des Saules avec un étranger.

— Alors tu es toujours là, espèce de moine? s'enquit-il sans rime ni raison, car il voyait bien que l'autre était planté devant la hutte, les bras croisés.

— Tel monastère, tel moine, répondit Stefan Tomoioagă Hulpe, du tac au tac, puis il ajouta en passant sa main sur ses larges mâchoires: tu ferais mieux de me donner quelque chose, pour que je me rase.

— T'occupe pas de ça. Entrons un peu, on a à causer, dit Mitru en lui donnant une bourrade. Puis, lui faisant un clin d'œil, il pénétra dans la hutte, en courbant l'échine.

L'étranger entra lui aussi. Tomoioagă s'exécuta et dit à voix basse:

— Laisse-nous, Ioana.

La jeune fille s'éclipsa et Stefan Tomoioagă entra à son tour.

Ils se taisaient et Tomoioagă en profita pour examiner le nouveau venu du coin de l'œil. Celui-ci portait une petite moustache plantée comme un

signe de couleur tabac sous son nez crochu, un vrai bec d'aigle. Il était plutôt drôlement mis, vu l'endroit. Il avait des vêtements en toile, qui avaient déteint au soleil, et de gros souliers, en bon état.

— Mon ami voudrait acheter un agneau, fit Mitru, rompant le silence. Un agneau bien gras, répéta-t-il, puis il se tut.

— Les agneaux, ça se trouve chez les bergers, dit Tomoioagă d'une voix traînante, puis il ajouta, en s'en prenant à Mitru: Tu parles comme si tu n'étais pas de l'endroit !

L'étranger intervint.

— Vous marchander là-dessus, comment possible?

Tomoioagă tressaillit en entendant l'accent de la voix chantante du nouveau venu.

— Qu'est-ce qui n'est pas possible avec de l'argent? se prit-il à dire.

La réponse sembla être au gré de l'homme à petite moustache qui lui tendit sur-le-champ une liasse de billets de banque et de la menue monnaie.

— Vous, saigner lui. Vous, écorcher... Vous comprendre.

— Un agneau? Comment donc, cher monsieur !

— Moi pas monsieur, se défendit-il en riant, et il s'en fut, suivi par Mitru Dac.

« Alors, qu'est-ce que tu es?» se demanda Hulpe, l'esprit traversé d'un soupçon. Et il resta là, planté devant la hutte, les billets de banque dans sa droite et la monnaie dans sa gauche.

III

Stefan revint de chez les bergers avec l'agneau promis, déjà saigné, écorché. Il le ramenait dans sa propre peau, comme dans un baluchon. Un agneau bien gras, d'automne.

— Tiens, emplis-toi la panse, partisan, lança Tomoioagă, effrayé lui-même par les mots qui passaient ses lèvres.

Ce qui l'étonna le plus, ce fut de voir que l'homme à la moustache tabac n'avait pas sourcillé. Et Mitru non plus. A croire qu'ils s'étaient entendus. L'étranger prisait l'agneau suspendu à un chevron de la hutte, le jaugeant du regard. A voir comment il maniait et examinait les quartiers de viande crue, il était facile de se rendre compte qu'il n'était pas novice en la matière.

— Et pourquoi toi croire ça, dis-moi? fit tranquillement l'homme, en déboutonnant sa vareuse, afin de prendre son porte-cigarette.

Ce faisant, il laissa voir tout exprès sous sa vareuse une tunique nazie, chamarrée de galons et de croix de fer.

Tomoioagă sentit son sang se glacer dans ses veines. L'étranger alluma une cigarette et l'invita à se servir, lui aussi.

La boîte contenait des cigarettes allemandes. Tomoioagă en prit une, mais s'étrangla avec la fumée et se mit à tousser. Il jeta la cigarette dans l'herbe.

— Ça être allé de travers, hi, hi ! Ça arriver à tout le monde, baragouina l'individu, avec un petit rire.

Tomoioagă se sentit inondé d'une sueur froide. L'air harassé, il ferma les yeux un instant, comme si cela avait pu l'arracher à la réalité. Et tout se passa exactement comme dans un épouvantable cauchemar.

...L'homme à moustache se leva paresseusement, lourdement, de sorte qu'on eut tout le temps d'entendre cliqueter ses croix de fer. Il sortit à l'entrée de la hutte et sembla faire un signe ou émettre un sifflement. Que faire? se demandait Tomoioagă. Sauter sur le dos de l'Allemand ou à la gorge de celui qui l'avait amené là? A voir le type de Săcel rester là, devant lui, impassible et les jambes arquées, Tomoioagă songea un instant à lui flanquer un coup de pied dans les c... pour en finir avec lui, et lui passer l'envie de faire des gosses. Après quoi, ce serait le tour de l'Allemand... Les chiens! Oui, seuls les chiens pouvaient encore le sauver. Mais il n'a pas le temps de les héler. De derrière les touffes de sureau, voilà trois, non, quatre Allemands qui surgissent et qui l'entourent, l'arme pointée sur lui. Mitru Dac a comme un geste pour cacher ses yeux, à moins que ce ne soit qu'une impression. Un briquet claque dans la main de quelqu'un. Non! Ils n'ont pas le temps de fumer. C'est à la hutte qu'ils mettent le feu. Les bêtes se rassemblent auprès du brasier et se mettent à ruminer. La vieille Kinii court apporter son tabouret et s'installe sous le pis des vaches. Elle sait que c'est l'heure de la traite, et l'opération a lieu à la lueur du feu. Deux rafales de mitraillette: l'un des chiens s'écroule, l'autre, qui semble atteint, lui aussi, jappe lugubrement et tournoie en rond, vertigineusement, autour de sa queue. La bouche de la mitraillette est encore fumante et l'Allemand semble très amusé par le manège du chien. Tout est fini. Tomoioagă est emmené entre quatre baïonnettes, poussé par les hommes aux uniformes verts. L'individu à moustache vient derrière, avec Dumitru Dac. Il se racontent quelque chose. Ils ont encore le cœur à ça, ces salopards! Puissent-ils pourrir en terre! Mais Stefan n'en voit plus que trois autour de lui. Où est passé le quatrième? La voix de Ioana résonne quelque part, criant au secours. Tomoioagă voit soudain rouge.

« Ioana»! crie-t-il à se crever les poumons et il lève ses poignets emprisonnés par des courroies afin de frapper, de frapper avec soif sur le premier venu...

Mais il ne lui fut pas donné de le faire. Ses pensées s'arrêterent là, car au même instant il ouvrit les paupières et ses yeux épuisés rencontrèrent à nouveau l'étranger et Dumitru Dac. Ils étaient là, devant lui, affalés sur des touloupes, fumant tranquillement, une cigarette après l'autre. L'agneau, qu'on avait retiré de sa peau, pendait la tête en bas, accroché à une poutre. Un filet de sang s'écoulait sur le godillot de Tomoioagă. Il sursauta et retira bien vite son pied, étonné d'avoir si bien imaginé dans sa tête fiévreuse tout ce qui pouvait ou allait se passer réellement dans quelques instants.

« Et si pourtant ça ne se passait pas ainsi?» se demanda le jeune gars. L'audace éveilla en lui son bon sens paysan. Plissant les yeux il se mit à examiner longuement les deux hommes. Il s'attacha mentalement à dévêtir l'étranger de son uniforme et de ses croix. Puis il l'imagina de nouveau, habillé comme tout le monde. Il lui mit aussi un chapeau. Oui, ça collait.

Ça collait même très bien !. . . Fixant Mitru Dac il lui demanda, en pensée, tout de go:

« Eh, Mitru. . .

« Quoi?

« Tu t'es vendu aux Fritz, espèce de putain?

« Espèce d'idiot !» parut lui répondre Mitru Dac.

La réponse eut l'air de plaire à Tomoioagă, qui sembla plus en paix avec lui-même. S'appuyant contre le pilier de soutien de la hutte, il ramena sur son corps son manteau de laine.

— Toi avoir froid, entendit-il dire à l'autre, d'une voix neutre, sans rudesse comme sans bienveillance.

— Que non, j'ai chaud ! Parole ! répondit le gars sans hésiter et, pour avoir plus de chance d'être cru, il cria au dehors: Hé, Ioana, apporte donc voir un pot d'eau, ou plutôt de petit-lait, il y en a plein les baquets.

Histoire de se donner une occupation, il ôta son godillot souillé de sang, cracha dessus longuement, puis se mit en devoir de le frotter avec une poignée de paille.

Le deux autres se taisaient, continuant de fumer tranquillement.

S'étant quelque peu habitué à la situation, Tomoioagă examina le visage basané, rasé de frais, de Mitru, attentif à déceler un signe, un regard, quelque chose enfin. Pas moyen ! Mitru contemplait le ciel, comme s'il y avait vu le bon Dieu. Il eut envie de crier:« Qu'est-ce que t'as à regarder en l'air, comme un veau?» Mais, perdant patience, il cria tout autre chose, avec autant de hardiesse que de dépit:

— Finissez donc, bon sang ! J'suis plus un bébé !. . . Le gars était en colère et sa voix tremblait toute. . . Et toi, n'essaie plus de me la faire. Jette ces nippes vertes et ces saletés de croix, ça me donne envie de vomir !

L'homme à la petite moustache sourit:

— Ça encore servir à moi, fit-il en donnant une tape sur les croix pendues à son uniforme vert.

Tomoioagă lâcha un soupir parti du fond des entrailles, à croire qu'il avait été à deux doigts de se noyer.

Mitru se mit à rire lui aussi, en lançant une bourrade dans les côtes de Hulpe.

— Vous m'avez mis sur le gril, espèce de chameaux ! Vous n'avez pas songé que j'avais un cœur, moi aussi?

— Si, on y a songé, convint Mitru. Mais que voulais-tu qu'on fasse? Les faux frères aussi, ça a un cœur.

— *Pravilna*, ça être vrai, renchérit l'étranger.

— Vous n'êtes que des idiots, je m'en vais vous reprendre l'agneau, se fâcha Hulpe, mi-blagueur, mi-sérieux.

— Doucement, le gars. Jamais bon se presser.

— Bon ou pas, fit Tomoioagă en s'en prenant à l'étranger, t'as de la chance que je ne t'aie pas sauté sur le casaquin, quand j'ai vu tes décorations. Ouf ! J'ai été à deux doigts de faire un crime, Dieu me pardonne ! ajouta-t-il en montrant aux deux autres le couteau à large lame qu'il avait sur lui. Enfin, il est tout de même bon à quelque chose ! Et, bondissant sur ses jambes, il plongea le bras jusqu'au coude dans le ventre de

l'agneau, béant comme une poche. Il en sortit les rognons, les étala sur sa paume, puis les trancha de sa lame d'acier et jeta du sel par-dessus. Après quoi, plongeant de nouveau le bras dans la poche de viande, il en ramena le foie d'un rouge vif.

— Eh, mes amis, on va faire frire tout ça et se remettre du cœur au ventre avec un peu d'eau-de-vie... Eh, Ioana, envoie donc promener le petit-lait, c'est bon pour des malades. Amène-nous plutôt l'eau-de-vie et n'oublie pas d'attiser le feu, cria-t-il, expliquant avec volupté: soixante-douze feux qu'elle a, pas un de moins. Ça vous met le feu au sang. Je ne sais pas si on boit de ça, chez vous. Au fond, je ne sais même pas comment tu t'appelles ni d'où tu viens...

— Chez nous aussi, *iest* — eau-de-vie, vodka, fit l'autre rompant les chiens à dessein, mais moi pas boire à présent.

— T'es fâché contre moi? fit Tomoioagă, tout étonné, la bouteille immobilisée au-dessus du verre.

— Fiche-lui donc la paix! intervint Mitru. Tu ne vois pas qu'il n'a pas la tête à ça? Il a des affaires qui l'attendent et pour lesquelles il a bessoin d'y voir clair, ajouta-t-il avec un geste vague du côté de la forêt.

L'étranger ouvrit le seau de toile kaki que Tomoioagă connaissait bien et y fourra la viande. Puis il roula la toison de l'agneau et la mit dans les bras de Tomoioagă, en lui conseillant quelque chose dans sa langue. Stefan n'y comprit goutte et ce fut Mitru qui fit l'interprète.

— Prends la fourrure et fais-t'en un bon bonnet, qu'il dit. L'hiver ne va pas tarder à venir sur les montagnes et t'en auras besoin. C'est Matvei, un paysan tout comme toi, qui te la donne.

IV

Un jour — un lundi — Tomoioagă poussa jusqu'à Săcel, afin d'aller voir Mitru Dac, qui s'apprêtait, comme à chaque début de semaine, à rejoindre ses billots, dans la coupe.

Il lui parla sans ambages, d'homme à homme:

— Je voudrais bien que tu me dises une chose. Pourquoi que tu joues avec le feu?

Passablement surpris, tout d'abord, Mitru se rebiffa:

— Tu tiens tant que ça à ma peau?

— Tu ne m'as jamais dit que tu avais des liaisons... se plaignit vaguement Tomoioagă. Parole, on dirait qu'on est des étrangers! Qui c'est, ce type avec lequel tu es venu?

— Tu voudrais peut-être que j'aille le crier sur les toits? Tu n'as donc ni yeux ni oreilles, ni de flair, surtout? ...C'est un prisonnier russe qui a filé de sous le nez d'une patrouille allemande, avec quatre de ses copains. Un tankiste. A un Allemand, ils lui ont même pris ses fringues, son arme et tout. Ils ne lui ont laissé que ses bottes et ses caleçons.

— Mince, alors! Ça doit être de rudes gaillards, convint Tomoioagă. Mais qui est-ce qui le cache celui-là?

— Comment, qui? fit l'autre en ouvrant de grands yeux. Nous tous, pardi! Ne te fais pas de bile pour lui, va! Les paysans viennent le trouver

et lui racontent tout ce que fichent les Allemands. Mais, boucle-la, tu m'entends? Tourne la langue dans ta bouche avant de parler.

— Gros malin, va !

— J'suis ce que j'suis, fit Mitru, histoire de dire quelque chose et il se hâta de rattraper ses compagnons.

Hulpe le suivit du regard jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue. « Qui sait, mon vieux, un beau jour, je deviendrais peut-être moi aussi un petit malin !» lui cria Tomoioagă en pensée, après quoi, ragaillardi, il se hâta de gagner le village afin de se procurer quelques blocs de sel et de la créoline, car l'une des bêtes avait les jambes malades. Il avait envie de siffler.

✧

Plus d'une dizaine de jours s'écoulèrent, sans que Matvei reparût sur les lieux. « Il veut sans doute me mettre à l'épreuve, se dit Tomoioagă. Il veut voir si je suis capable de tenir ma langue. Eh bien oui, qu'est-ce qu'il croit? Stefan Hulpe, mon vieux, ça n'est pas une chiffe ! Tu ne les connais pas encore, les gens du Maramureş», faisait-il, s'entretenant à part lui avec le Russe. Il lui tardait de revoir la moustache tabac du partisan. . .

Celui-ci surgit un beau jour, alors que la peau de l'agneau en était encore à sécher, sur le toit de la hutte.

— Bonjour, ami !

— Sois le bienvenu, répondit Tomoioagă avec empressement. Allons, file d'ici, toi, cria-t-il au chien, et laisse approcher notre hôte.

La vieille, qui sommeillait au soleil, s'éveilla en sursaut en l'entendant s'écrier:

— Eh, mère Kinii, allez donc fourrer la dame-jeanne d'eau-de-vie dans la source. Laissez-la refroidir, qu'on en ait les dents glacées . . .

Ioana lessivait, non loin. Elle retira ses petites mains de l'écume savonneuse, les enveloppa dans le tablier dont elle s'était ceint la taille, et s'éloigna pour vaquer à quelque autre besogne. Les hommes avaient à parler entre eux.

— Moi avoir encore besoin d'un agneau, fit le Russe, entamant la conversation, mais il était visible qu'autre chose le préoccupait. Tomoioagă répondit à ce qu'on lui avait demandé:

— Les bergers demandent du tabac. Ils n'ont sans doute pas quoi fumer par ici. L'autre fois, j'ai pu leur en donner. J'en avais une outre pleine . . .

Matvei, l'esprit ailleurs, n'écoutait pas. Observant que Tomoioagă s'en rendait compte, il se hâta de dire:

— Nous donner à eux tabac, quoi fumer . . . Mais les fascistes, quoi faire dans le village? Nous doit apprendre tout, *vsio*, *vsio*.

Ştefan ne répondit ni oui, ni non. Il laissait ses regards errer au loin, comme s'il avait voulu lire au travers des pans de brume qui s'attardaient sur les villages nichés au creux des vallées.

V

Tomoioagă oublia l'agneau qu'il avait promis à Matvei. Débarqué en son village, à Moisei, au petit matin, il ne se lassait pas de voir et d'entendre. Le Vişeu, plus gros que les années précédentes, avait élargi son lit et, laissant apparaître son fond sablonneux, il avait changé son cours et coupé à travers le verger du pope. Un vieux prunier, aux branches lourdes et aux racines rongées, s'inclinait, prêt à s'effondrer dans l'onde. Tomoioagă prit une poignée de prunes. Elles étaient blettes. « Les gens n'ont pas la tête à faire des confitures et de l'eau-de-vie» se dit-il, et il se mit à descendre le long du ruisseau.

Le Christ de zinc, accroché à la vieille croix, était rouillé et se brimbalait sous le vent. Dessous, au pied même de la croix, un canon verdâtre, fourré entre les touffes de prunelles et de caille-lait, pointait sur la route une gueule noire, béante. « Cette année, on n'a pas dû fêter la Sainte-Marie» se dit Tomoioagă, en se souvenant que les femmes avaient l'habitude de se réunir alors autour de la croix, avec des icônes et des bannières. Passant devant le canon, il s'engagea entre les tiges de maïs qui, à chaque coup de vent s'entre-croisaient sur son passage avec un cliquetis agréable, ainsi que de soyeuses épées.

Un chariot descendait paresseusement le Flanc du Matou, entravé sans doute par un petit gourdin de charme, selon la coutume des montagnards . . . Non, ce n'était pas cela. Une de ses roues était fêlée et l'essieu en était calé par une barbe d'épines, pour éviter qu'elle ne se brisât tout à fait en cours de route. Une petite vache noire et un mulet velu le traînaient. Les harnais des deux bêtes étaient tressés d'écorce de tilleul. Tomoioagă ne put reconnaître l'homme qui était dans le chariot. Il dormait, couché sur le dos, la tête dans la paille, étreignant le manche de son fouet. Tomoioagă voulut le héler, pour apercevoir son visage. Puis il se ravisa. « Il ne tient peut-être pas à ce qu'on le reconnaisse» se dit-il et il s'arrêta, laissant s'éloigner le paysan dans son chariot avec ses deux bêtes attelées si bizarrement. « Pauvres diables ! Cette chienne de guerre les accable encore plus !» songea-t-il avec amertume et il s'enfonça sous la verdure, pour arriver au plus vîte.

Les gens avaient beau ne plus avoir leur bétail, le matin, ils n'en sortaient pas moins dans les cours, comme à l'accoutumée. Ils pénétraient dans les étables désertes, de l'air de vouloir donner du fourrage aux bêtes, ou s'attardaient auprès des puits, nettoyaient les auges, sortaient de l'eau fraîche pour en emplir les abreuvoirs. Tomoioagă eut le cœur serré en les voyant se leurrer de la sorte. Il leur disait bonjour d'une voix éteinte, ou s'approchait pour leur serrer la main par-dessus les clôtures basses, faites de brindilles de saule.

En quelques mots, il apprit que les patrouilles allemandes abattaient les porcs dans les rues et les mettaient le soir à la broche. A Victoria Tincou, les nazis avaient coupé un sein, pour la punir d'avoir ébouillanté un officier, en quête d'un jupon à trousser. Les hommes étaient emmenés tous les matins, sous escorte, afin de travailler aux fortifications nazies.

La maison en pierre de Polak, près de la gare, avait été transformée en prison, pour y fourrer les rebelles.

— Est-ce qu'à présent, il y a quelqu'un d'enfermé, là-bas? se hâta de demander Tomoioagă.

— Oui.

— Qui ça?

— Ionu Diacon, Vasile Coman, le gendre d'Ileana Timiş, la veuve, Vasile Bîrdiboc . . .

— Depuis quand sont-ils enfermés? s'enquit-il.

— Depuis deux semaines. Dans trois ou quatre jours, on doit les fusiller . . .

Stefan Tomoioagă Hulpe n'en demanda pas davantage et s'en fut, plantant là son interlocuteur.

Le matin était clair, baignant dans le soleil, pourtant les hommes aux uniformes verts n'avaient guère l'air d'être dans leur assiette. Ils se réveillaient tout hébétés, à croire qu'ils avaient ingurgité rhum et cognac toute la nuit. Pourtant les nazis n'avaient bu cette nuit-là ni rhum, ni cognac. Ils n'avaient pas non plus joué au poker. Ils avaient bu du café, afin d'avoir l'esprit éveillé, lucide. Dix à quinze cafés nature par tête. Les harmonicas « Höhner» eux-mêmes n'arrivaient plus à les mettre en train. Ils attendaient quelque chose depuis deux jours et deux nuits, racontaient les gens. Les radiotélégraphistes ne quittaient plus leur casque et ne faisaient que tourner et retourner les boutons de leurs appareils, qui sifflaient comme les écureuils, lorsqu'ils s'amusent à faire les fous, à l'automne.

Passablement intrigués, les paysans regardaient faire les hommes aux uniformes verts. Qu'est-ce qu'ils espéraient donc entendre dans leurs appareils, alors que ce qui devait immanquablement arriver, chacun pouvait l'entendre de ses propres oreilles? Quelque part, du côté de la Tisza, les canons grondaient sourdement et leur écho parvenait jusque par ici, dans le Maramureş. On était en août 1944 et les Soviétiques ne devaient pas être loin.

Tomoioagă n'était pas arrivé chez les siens qu'il avait déjà appris la nouvelle. Les nazis, armes en mains, faisaient irruption dans les rues, cognant de porte en porte, éveillant les lamentations des femmes et les pleurs des nourrissons. Le roulement sec des tambours couvrit le vacarme. Une voix traduisait: Ordre du commandant allemand: en 24 heures, les habitants des villages de Borşa, de Moisei et de Ieud seraient évacués à Rozavlea, sur l'Iza. Seuls devaient rester sur place les hommes des détachements de travail, avec leurs outils. Les réfractaires seraient fusillés sur-le-champ. Une ligne de front allait être établie sur la vallée du Vişeu.

Tomoioagă en oublia à nouveau l'agneau promis à Matvei. Il ne passa plus chez les siens, et n'alla pas trouver les bergers pour leur donner du tabac. Se déchaussant, il prit le premier sentier qui montait au ciel, ou plutôt à la Clairière des Saules.

— Ils évacuent les gens des villages sur l'Iza, annonça-t-il, hors d'haleine, à Matvei.

— Moi savoir.

— Les hommes, ils les gardent sur place pour les obliger à travailler.
— Oui, continuez.
— Ils doublent la garde.
— Bon.

Matvei répondait rudement, presque brutalement. Il semblait fort préoccupé et notait quelque chose sur une carte faite à la main, posée sur ses genoux. De temps en temps, il grattait du crayon sa petite moustache.

— Moi écouter vous, dit-il à Tomoioagă, puis il se replongea dans sa besogne.

— Le commandement a déménagé près de la gare, poursuivit Hulpe. Les munitions et l'essence sont déposées dans la cour de la mairie.

— Moi savoir ça aussi.

— Je vois que vous savez tout, fit Tomoioagă, perdant patience. Pourquoi m'avez-vous envoyé là-bas, alors?

— Nous devoir tout savoir, répondit Matvei en le saisissant par ses épaules larges et osseuses. Savoir aussi comment respirer les fascistes, combien de cafés eux boire le matin. *Panimaesh tovarisch* Tomoioagă? Vous comprendre?

Tomoioagă fit oui de la tête, encore qu'il ne comprit goutte à la question des cafés.

Ils allaient se dire « bonne nuit » lorsque Tomoioagă lui parla aussi des rebelles enfermés dans la maison de Polak.

— Ça moi pas savoir, fit Matvei en sursautant. Ses yeux brillaient; il était impatient d'en apprendre davantage.

Tomoioagă lui dit où se trouvait située la maison, à combien se montait la garde des Allemands, qui étaient les prisonniers. Il dessina même une sorte de carte des lieux, en grattant avec un bout de bois sur la terre humide.

— Eux devoir être délivrés, opina Matvei.

Hulpe était du même avis, il fallait les arracher au plus vite aux griffes des Allemands.

La Poussinière était apparue dans le ciel et la lune, pareille à un gros sou, avait emergé au-dessus des mélèzes de Măgura. Ioana s'était glissée hors de la hutte et avait mis des couvertures sur le dos des deux hommes, cependant que la vieille Kinii, étreignant sa poupée, radotait dans son sommeil. Affalés non loin de là, les bestiaux ruminaient, et les chiens grelottaient en dormant sous la brume qui pour la première fois descendait sur la forêt, cette année-là.

— Je vais aller délivrer les prisonniers, dit Tomoioagă sur le tard.
— Comment toi aller jusque-là?
— Par le train, répondit Hulpe d'un air sérieux.

Matvei regarda Tomoioagă de l'air dont on lorgnerait un bonhomme qui se vante de pouvoir tresser une corde jusqu'au ciel pour y dérober les valises contenant la solde que le bon Dieu distribue à ses saints.

VI

Les outils du serre-frein sont le sifflet et le fanion. L'administration des chemins de fer vous les donne au moment où elle vous engage. Mais

Tomoioagă, qui s'était mis dans l'idée de devenir serre-frein, avait besoin d'outils que l'Etat ne pouvait lui donner. Matvei se chargea de les lui apporter.

Ioana, qui s'était réveillée, déchira une vieille robe dont elle fit des chiffons pour que son frère s'y enveloppât les pieds. Hulpe chercha à tâtons, dans le noir, un pis de vache, pour emplir une cruche de lait. Il ne voulait pas partir le ventre creux. Mais s'étant barbouillé de bouse, il y renonça en pestant.

Matvei arriva, accompagné de Mitru. Il apportait un trousseau de clés de toute sorte et des tenailles à couper les barbelés. Tomoioagă fourra le tout dans sa besace en laine.

— Si j'ai quelque chose à vous annoncer, je vous enverrai mon frère cadet; il s'appelle Filu, expliqua Tomoioagă à Matvei, après quoi il leur fit ses adieux. Il embrassa les cheveux blonds de Ioana, en lui recommandant:

— Sois bien sage et je te rapporterai quelque chose de la foire, lui promit-il.

— A quelle foire que tu vas? voulut savoir la petite.

— A celle où l'on tire à la cible et où l'on fait tourner la roue de la chance, répondit son frère en badinant, mais il sentit un frisson dans le dos et rompit les chiens. Allons, va te coucher, tes yeux se ferment de sommeil, continua-t-il, puis il s'éloigna de sa sœur.

Par l'ouverture de la hutte, il cria à la vieille:

— Mère Kinii, je m'en vais vous acheter une pintade, avec plein de jolies couleurs. Prenez soin des bêtes, que les loups ne les dévorent pas.

— Ne crains rien, mon gars, je leur ferai peur avec ma ceinture rouge et vive François-Joseph ! fit la pauvre toquée, en brandissant sa poupée de chiffons, à la clarté de la lanterne accrochée au-dessus de sa tête chenue.

Hulpe s'enfonça à grands pas dans la nuit, accompagné un bout de chemin par Mitru Dac. Une fois au Ravin de Pintea, il se sépara de son compagnon en lui donnant l'accolade.

Et Hulpe resta seul avec ses soucis.

Il n'eut pas de peine à s'entendre avec Todor Cîrța, chauffeur de locomotive sur la ligne Moisei-Telciu.

Il savait où habitait celui-ci. Le chien auquel son maître avait tranché la queue d'un coup de hache pour lui apprendre à ne plus vagabonder, se vit gratifier d'un morceau de *mamaliga*. Tomoioagă s'en fut cogner à la fenêtre qui donnait sur la plus petite des pièces. Il entendit Todor se lever d'auprès de sa femme, puis le vit apparaître.

— Père Cîrța, prenez-moi avec vous comme serre-frein, fit-il tout de go, en oubliant de lui dire bonsoir.

— Qui es-tu, bon sang? Je ne te reconnais pas ! exclama le chauffeur.

— Le gars à Tomoioagă Hulpe. L'aîné, Stefan, répondit l'autre, d'une voix ferme.

— Qu'est-ce qui te prend de vouloir pisser contre le vent? fit le chauffeur. Tu vas t'asperger.

— Non, je ne m'aspergerai pas, père Cîrța, répondit Hulpe, d'un air sérieux, car il savait le chauffeur plutôt mal embouché. J'ai un procès la semaine prochaine et il me faut des sous.

— Il n'y en aura plus, de procès. Tout le pays va être sens dessus-dessous.

— Grand bien lui fasse, mais prenez-moi quand même avec vous comme serre-frein, père Cîrța ! Je sais que vous êtes bon copain avec le mécanicien et . . .

— Amène-toi à la gare demain et on verra ça, dit l'autre d'une voix traînante. Si je te prends avec moi, je te donnerai un sifflet à cordon de soie et un fanion, ajouta-t-il, après quoi il referma la fenêtre pour reprendre son somme.

A vrai dire, le « demain » de Todor Cîrța n'était pas loin, trois heures et demie au plus. Tomoioagă se jeta sur la première meule venue pour y dormir d'un œil.

VII

Le travail aux freins n'est pas mince chose pour qui ne s'y connaît pas. Tomoioagă s'efforçait de se montrer à la hauteur. Il tournait la manivelle de fer jusqu'à en sentir son sang bouillonner et à s'en arracher le bras. Le chef de train, petit homme botté au nez chevauché de lunettes, le mécanicien Olear, grand gaillard taciturne et sévère, et le chauffeur Todor Cîrța regardaient d'un œil bienveillant l'apprenti cheminot.

La première journée s'écoula rapidement. Le serre-frein Stefan Tomoioagă était plein d'ardeur et ses yeux de renard, qui fouillaient les alentours, attentifs à ce qu'aucun recoin ne leur échappât.

Le soir, Tomoioagă dormit tout d'une traite, dans le même lit que Todor Cîrța, au dortoir des cheminots. Epuisé par le travail aux freins et les soucis des dernières nuits, il ronflait comme un sourd, l'esprit peuplé de rêves . . . Il voyait en songe les prisonniers danser tout nus dans la vallée de l'Ourse, comme les bohémiennes, en agitant des clés . . . La Clairière des Saules était envahie de seaux de toile kaki, pleins de lait . . . un mulet velu, le front affublé de grandes cornes, était prêt à vêler ; la vieille Kinii, armée d'un fusil en sureau, arrêtait une patrouille allemande sur la Vallée du Vișeu et ne la laissait passer qu'après les avoir tous obligés à crier « Vive François-Joseph ! » . . . Les femmes du village étaient venues orner de couronnes de caille-lait le canon verdâtre posté auprès de la Croix, au bord du chemin . . . Un folâtre agneau des bergers de l'Inău bondissait hors de sa peau, que l'on remplissait de tabac . . .

La nuit était noire comme un four et Stefan Tomoioagă Hulpe, serre-frein depuis la veille, ronflait comme un sourd à cinquante pas à peine de la demeure de Polak. Le feu grondait dans le poêle, projetant sur les murs de jeunes papillons de lumière, tremblotants. Le serre-frein s'agitait dans son cauchemar, décochant des bourrades au chauffeur couché à côté de lui. Une sueur froide s'écoulait le long de son cou, brûlé par le soleil. Il avait soif. Tout étourdi, il se leva et but à même le seau, placé près du mur. Par la petite fenêtre du dortoir, il voyait la sentinelle

allemande aller et venir de son pas saccadé devant le cachot où étaient enfermés les prisonniers.

✧

Le lendemain soir, Tomoioagă au lieu de se coucher dans le lit, à côté du chauffeur, s'installa sur le plancher.

— Pourquoi ne viens-tu pas dans le lit? lui demanda Todor Cîrța.

— Je vous gêne et je me remplis de suie, argua Hulpe, en montrant une chemise blanche et brodée qu'il avait revêtue tout exprès.

— Comme on fait son lit, on se couche, fit Cîrța, puis il se fourra sous la couverture.

Tomoioagă, nu-pieds, se glissa au dehors vers onze heures. C'était la pleine lune. Il se coula doucement le long de la clôture, jusque sous les murs de la maison de Polak. Trois pas le séparaient de l'entrée de la cave. Mais Hulpe ne les fit pas. Il se tapit dans les orties, attendant minuit, heure à laquelle il savait que devait avoir lieu la relève. C'était l'heure où les deux Fritz se rendaient ensemble à leur guérite, où ils écrivent quelque chose dans le registre de ronde, se remettaient la mitraillette, la lanterne, grillaient une cigarette, faisaient un brin de causette, bref, comme tout bon soldat en service de nuit. C'est cet instant-là que guettait Stefan Tomoioagă, tapi là, dans les orties.

Le cadenas pendait comme un vilain fruit au crampon rouillé qui maintenait la barre au travers de la lourde porte de chêne ferrée. « Mâtin ! Il s'en est fait une porte, le bonhomme», se disait Tomoioagă en tâtant ses clés, afin d'en trouver une qui eût des chances de s'adapter au cadenas qu'il apercevait, sous le clair de lune. Il les égrenait l'une après l'autre entre ses doigts, comme un chapelet. Le froid montait le long de ses jambes et mettait sa vessie à rude épreuve, mais force lui était de rester là, sans bouger, et d'attendre, patiemment, l'œil aux aguets.

La relève n'eut pas lieu à minuit, comme un fait exprès . . . « Le sommeil leur a fait perdre le nord», se dit-il pour se donner du courage, grelottant sous la gelée blanche qui se déposait sur ses larges épaules, sur les maisons argentées par le clair de lune, sur la mitraillette flambant neuf de la sentinelle, sur la cheminée ridicule de la locomotive, qui faisait l'effet d'un fantôme parmi les machines de guerre . . .

Des pas . . . Hulpe sentit son sang ne faire qu'un tour. Les sentinelles accomplissaient le rituel de la relève: des gestes brefs, précis, mathématiques. Le moment était venu ! Tomoioagă sauta à genoux sous le cadenas, trois clés entre ses dents. Il en essaya une, puis une seconde. Les Fritz échangeaient leurs cartouchières . . . La barre, maintenant . . . la barre . . .

Le premier à surgir de la cave fut Vasile Coman, chaussettes en main. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Tomoioagă lui plaqua sa main dessus.

Ils sortaient l'un après l'autre, comme des ombres. Les prisonniers étaient blêmes, mais c'était peut-être aussi à cause du clair de lune. Il y avait des semaines qu'ils ne s'étaient plus rasés.

— C'est toi, Stefan Hulpe? murmura une ombre à son oreille.

— Passez le Vişeu et de là, prenez la Vallée de l'Ourse ! leur commanda Hulpe à voix basse.

Il raccrocha la barre au crampon et remit le cadenas en place. Puis il bondit dans les orties et, de là, se faufila le long de la clôture, jusqu'à ce qu'il eût senti sous ses pas le gravier du terrassement de la voie ferrée. Puis il grimpa, sans bien savoir pourquoi, sur l'échelle de la locomotive. Ce fut seulement à l'intérieur qu'il réalisa qu'il avait réussi. Il se soulagea dans la caisse à charbon, en regardant l'Allemand faire les cent pas, sa lanterne accrochée à la poitrine.

Il passa de wagon en wagon et, faisant un détour, se dirigea tranquillement vers le dortoir.

— *Halt* ! s'écria l'Allemand, comme pris de peur. Tomoioagă Stefan Hulpe fit mine de ne pas avoir entendu. Il grimpa les marches pour entrer. Mais il l'entendit dans son dos et s'arrêta.

— *Dokument* ! ordonna l'Allemand.

— J'ai été aux cabinets, expliqua Tomoioagă, en faisant un certain geste, pour aider l'autre à comprendre ce qui l'avait poussé à sortir.

— *Dokument* ! s'obstina à répéter l'Allemand.

Tomoioagă regarda ses pieds nus et rouges, sa mise sommaire, puis il fourra la main dans l'échancrure de sa chemise, comme pour en retirer les papiers que l'autre exigeait. Il n'y trouva rien, mais, poursuivant son geste, il se gratta la taille, car sa ceinture le serrait.

VIII

Ils le gardèrent debout dans la pièce où Polak avait eu son négoce. Les fenêtres en étaient bouchées par des couvertures, de sorte qu'on ne pouvait apercevoir l'aube naissante au dehors. Un gros homme, blanc de peau, fit son apparition dans la pièce: le commandant allemand. Il était en pantoufles, un manteau couvert de galons jeté sur ses épaules. Somnolent il rembarrait tout le monde.

— Jetez-le dans le cachot, avec les autres ! ordonna-t-il. Pour Tomoioagă, c'était tout comme s'il leur avait dit: « Donnez-lui à boire et à manger». Il ne comprenait goutte à ce que l'on disait.

Ils le poussèrent vers la porte fermée. L'un d'eux introduisit la clé; le cadenas tomba de lui-même. Les Fritz se mirent à vociférer en chœur. « Tiens, j'ai oublié de refermer !» fit Tomoioagă, lui-même surpris. On lui fit remonter l'escalier à coups de crosse, et il se retrouva devant le type tout galonné. Celui-ci se déchaîna comme un fou furieux et se mit à brailler, à croire qu'il cassait des noix entre ses dents. Comme l'autre n'avait guère l'air de s'en faire, il se mit à lui flanquer des gifles, tant et si bien que le manteau lui tomba des épaules et qu'il apparut dans une longue chemise de nuit, au bas ourlé de dentelle. Un officier s'empressa de le lui remettre sur les épaules. Il n'y parvint pas. L'homme aux pantoufles était devenu enragé.

— *Alarm* ! hurla-t-il, et au même instant, l'individu qui se trouvait auprès de Tomoioagă répéta l'ordre à la sentinelle, laquelle dévala aussitôt l'escalier.

L'alerte fut donnée.

— Si on ne rattrape pas les fuyards, à six heures et une minute, je lui flanque moi-même une balle de revolver dans la tête, décida le commandant en désignant Tomoioagă qu'il toisa des pieds à la tête. « Il prend mes mesures pour le cercueil», ne put s'empêcher de songer le gaillard. Ils l'emmenèrent. Le commandant devait aller s'habiller. Dans une heure quarante minutes il serait six heures.

Le prisonnier fut conduit dans un dortoir plein de lits de campagne et confié à un grand escogriffe qui ne faisait que grimacer, à croire qu'il avait mal à l'estomac. Tomoioagă s'assit sur l'un des lits. L'escogriffe baragouina quelque chose, en grimaçant. Tomoioagă ne devinait pas ce qu'il voulait dire. Un autre Fritz, qui se rasait devant une petite glace de poche, fit l'interprète:

— Il demande à toi si vous avoir *die Läuse*, des poux.

— J'en ai, mais ils sont pas pareils à ceux de monsieur; les miens ils sont tout petits et maigrelets, fit Tomoioagă, regrettant aussitôt de s'être donné la peine de répondre.

L'homme au rasoir s'abstint de traduire. Il aurait risqué de se faire une estafilade. D'autres Allemands s'approchèrent et se mirent à considérer notre paysan. Ils tournaient autour de lui, en se tenant par leurs bretelles, et rigolaient comme des nigauds. N'ayant rien de mieux à faire, Stefan exhiba son ventre et se mit en devoir d'examiner attentivement les plis de sa chemise, faisant mine de s'épucer. Les Fritz décampèrent, comme à l'approche d'un pestiféré. Le seul à ne pas prêter attention au prisonnier était l'escogriffe. Il continuait de faire ses trois pas à droite, trois pas à gauche, de la même démarche rigide, égale. A un moment donné, il se mit à consulter sa montre. D'abord comme par hasard. Puis de plus en plus souvent. Enfin, il s'approcha du téléphone de campagne installé sur le rebord de la fenêtre et en fit tourner la manivelle.

Il avait une voix fluette et traînante, comme celle des jouvenceaux à l'âge de la mue.

— Allô ! répétait impatiemment la sentinelle, s'énervant pour de bon.

Appuyant sa mitraillette contre le mur, l'Allemand tourna plus vigoureusement la manivelle du téléphone. Stefan Tomoioagă Hulpe n'avait cure de ce que faisait l'escogriffe. Il était occupé à s'épucer.

Le téléphone de campagne résonnait longuement, dans le vide.

C'était le dimanche matin et les « Katiouchas» avaient commencé à hurler sur la Colline du Monastère.

Les Soviétiques pénétraient dans la vallée du Vișeu vingt-trois heures plus tôt que n'en avait été informé le commandant nazi.

GEO BOGZA

32 secondes qui ébranlèrent le monde

I

La journée du 12 avril 1961 restera inscrite à jamais au livre d'or de l'humanité.

Ce jour-là, l'un des trois milliards d'êtres humains qui composent le gigantesque océan de l'humanité, Youri Alexéiévitch Gagarine, citoyen de l'Union Soviétique, a quitté à 9 heures sept la Terre, berceau ancestral du genre humain et, après avoir entrepris un voyage fantastique, s'en est revenu deux heures plus tard, offrant à ceux qui l'attendaient le privilège de pouvoir serrer dans leurs bras le premier cosmonaute de l'histoire du monde. Ainsi donc, ce qui, la veille encore, était un rêve infiniment audacieux, une projection de notre esprit dans l'avenir, est devenu réalité. L'homme est allé au ciel, non point seulement par la pensée, mais avec les battements de son cœur, et il est revenu de nouveau sur Terre.

Homme, comme ce mot sonne fièrement ! disait Gorki. Mais il sonne plus fièrement encore, infiniment plus, depuis que l'homme est devenu cosmonaute. Aujourd'hui, le nom de l'homme a fait vibrer le grand tambour de l'univers, sur lequel seul Jupiter, de temps à autre, mettait autrefois la main. Désormais, cet instrument colossal qui n'avait plus retenti depuis deux millénaires fait partie de l'orchestre courant de l'humanité.

Dire que dorénavant l'homme est l'égal des dieux, c'est encore peu. Quiconque connaît la mythologie, quiconque a entendu les déclarations de Gagarine ou l'a vu à la télévision a pu se rendre compte que l'homme est tout aussi puissant et tout aussi beau que les dieux, mais infiniment plus sage et plus discret.

Je suis sûr qu'à cette heure, sur les cinq continents, dans des centaines de millions de demeures, on peut voir la photo de Gagarine, découpée dans les éditions spéciales des journaux, cette première photo qui, vertigineusement, en l'espace d'une seule journée, s'est répandue par toute la terre. Youri Gagarine a rendu à l'humanité un service incommensurable, lui permettant de contempler, les yeux grands ouverts comme au spectacle de tout événement bouleversant, la véritable figure de l'homme.

La figure du premier cosmonaute du monde est lumineuse et pure, point du tout théâtrale, charmante de simplicité et d'humanité.

Autour du nez et de la bouche, se dessinent quelques-unes de ces lignes bénies qui, évoquant la grâce d'un chevreau, sont émouvantes à l'extrême, car elles expriment on ne peut mieux la pureté, la fraîcheur éternelle de l'âme humaine.

Quelqu'un, à l'esprit fertile en associations inattendues, a déclaré que le sourire de Gagarine lui rappelait celui de la Joconde. Le fait est qu'il y a là, au coin des lèvres du héros, quelque chose du sourire du célèbre tableau que les générations ne se sont pas lassées de contempler ni de commenter. Mais force nous est de reconnaître cette autre vérité: plus que le portrait de Mona Lisa, l'image de Youri Gagarine trouble les cœurs, les laisse à la fois inquiets et ravis, les faisant frissonner à l'idée de ce que peut représenter dans l'univers, parmi les minéraux et les végétaux du monde, parmi les autres espèces du règne animal, cet être complexe, raffiné, mais au fond si simple et si délicat, qu'est l'être humain. Un photographe soviétique a offert au monde, en l'espace d'une seconde, la même possibilité d'enchantement et de méditation que le vénérable Léonard de Vinci. Multipliée à des centaines de millions d'exemplaires, répandue entre le lever et le coucher du soleil par toute la terre, l'image du premier cosmonaute de l'histoire du monde est entrée dans le patrimoine sentimental, culturel et moral de l'humanité.

Le vol de l'homme à travers les espaces cosmiques eût représenté en toute circonstance un triomphe du génie humain, mais le vol de Youri Gagarine, de ce cosmonaute au sourire de Joconde, représente un triomphe du cœur humain, assoiffé de beau, de tout ce qui est beau mais surtout du beau qui relève de l'ordre des valeurs humaines. Cette soif immense de notre cœur a été généreusement étanchée par tout ce qui, dans l'aspect de Gagarine, est si simple, si naturellement humain, et tout à la fois charmant au possible.

Les journaux qui en cette journée du 12 avril 1961 publièrent dans leurs éditions spéciales la photo de Gagarine n'ont pas fait qu'annoncer l'événement le plus extraordinaire de l'histoire de l'humanité; ils ont proclamé en même temps, en des circonstances qui ont bouleversé la conscience de centaines de millions d'êtres humains, toute la beauté et la grandeur de l'homme.

Le sourire de Youri Gagarine, appelé à se perpétuer au long des siècles en même temps que son nom, et à les émouvoir, réduit à néant, en l'espace d'un instant, ces bibliothèques entières où l'être humain fut longtemps et injustement dénigré.

La journée du 12 avril 1961 représente, à côté de tant d'autres victoires, le grand triomphe de tout ce à quoi songeait Gorki en disant: Homme, comme ce mot sonne fièrement ! . . .

II

Ainsi la journée du 12 avril 1961 restera inscrite à jamais au livre d'or de l'humanité.

Les encyclopédies de l'an 5000, où auront depuis longtemps disparu les figures de tant de célébrités de l'histoire, continueront sans nul doute à publier la photo de Youri Gagarine, cette photo à laquelle se sont attachés nos regards encore brûlant de l'extraordinaire événement qu'elle illustre.

Certes, en l'an 5000, ce que nous appelons à présent la conquête du cosmos constituera une réalité que nous sommes incapables d'imaginer, tout comme fut incapable de s'imaginer les transatlantiques d'aujourd'hui le premier homme qui, dans la nuit des temps, façonna un tronc d'arbre et le mit à l'eau.

Peut-être, cette année-là, l'homme, depuis longtemps maître des diverses vitesses cosmiques, depuis longtemps maître de la gigantesque énergie de l'atome, aura-t-il créé des conditions de vie jusque sur les planètes les plus lointaines et les plus désertes; peut-être aura-t-il fait fondre les glaces éternelles sur Uranus ou mis en service sur Vénus, la planète la plus proche du soleil, un système d'air conditionné. Tout, absolument tout devient possible à l'homme, en cette ère fantastique inaugurée le 12 avril 1961, avec l'édition spéciale des journaux qui publièrent la photo de Youri Gagarine, l'homme au ravissant sourire de Joconde.

En l'an 5000, ou bien cinq mille ans plus tard, l'homme sera peut-être en état d'assembler lui-même des planètes, indépendantes d'un astre central, équipées de systèmes de chauffage et de propulsion propres, capables de voguer à travers l'univers, en direction du lointain objectif que se sera alors proposé l'humanité.

Mais aussi loin qu'il nous soit donné d'arriver, le vol de Gagarine n'en restera pas moins le premier vol de l'homme dans le cosmos, l'acte le plus hardi de toute l'histoire du monde, et l'humanité ne cessera d'être à jamais émue à son souvenir.

Emue, elle l'aurait été aussi par le nom de ce génial ancêtre qui inventa la roue, mais ce nom s'est perdu pour toujours. Seul l'acte audacieux qui vit allumer le premier feu, par l'homme et au service de l'homme, a pu inspirer à l'humanité le mythe de Prométhée. Voici vingt siècles

que ce mythe émeut, stimule les générations successives et ne cesse de bouleverser la conscience de l'humanité.

D'entre tous les noms qui ont circulé dans l'histoire du monde jusqu'à l'heure actuelle, ou qui y circuleront à l'avenir, nous pouvons être sûrs que les encyclopédies de l'an 5000 ne sauraient omettre celui de Prométhée, non plus que celui de Youri Gagarine. Un mythe et un fait historique ayant valeur de mythe.

Notre génération doit longuement se féliciter d'avoir été le témoin d'un événement aussi extraordinaire.

Il nous a été donné, à nous qui avons vécu l'histoire de ce temps, de connaître d'immenses afflictions, comme aussi des explosions dejoie de la part de tout le genre humain. Il nous a été donné de vivre les ignominies, les humiliations et les malheurs sans nombre abattus sur l'humanité mais aussi de vivre les plus grands de ses triomphes. En notre époque, sur cette vieille terre, trop abreuvée de larmes et de sang, ont été construites les effroyables usines nazies de la mort et en cette même époque aussi, durant le cours d'une même vie humaine, des machines appelées à transporter l'homme jusque parmi les étoiles.

Après avoir passé par la sinistre nuit du fascisme, par le gigantesque bain de sang de la deuxième guerre mondiale, notre génération s'est trouvée brusquement en présence d'événements fantastiques, par leur nouveauté comme par les perspectives qu'ils ouvrent à la société humaine.

Deux des pensées les plus hardies qui ont jamais traversé l'esprit de l'homme — et il n'en existe pas d'autres d'une ampleur égale, de sorte que pour longtemps la scène, la scène des grands rêves, restera vide — sont devenues, de nos jours, sous nos yeux, une réalité. Il nous a été donné de cueillir le fruit d'aspirations millénaires de l'humanité. Depuis Marie Curie, qui découvrit la radioactivité de la matière, et K. E. Tsiolkovski, qui fonda la science cosmonautique, on est arrivé de nos jours à ce qui, bien longtemps, avait semblé chose impossible: la libération de l'énergie atomique et le vol de l'homme dans le cosmos. D'autres pensées aussi hardies, d'autres ambitions aussi démesurées, l'esprit de l'homme n'en nourrit pas pour l'instant. La libération de l'énergie nucléaire et la conquête de la seconde vitesse cosmique font de l'homme, effectivement, le maître de l'univers. Ceux qui viendront après nous n'auront plus qu'à parachever ces conquêtes, qu'à tirer toutes les conséquences de ces deux gigantesques réalisations de notre époque.

✧

Mais ces deux gigantesques réalisations de notre époque, il nous a été donné d'en prendre connaissance en des circonstances toutes différentes. Qui pourra jamais oublier la journée du 12 avril 1961? Mais qui, de même, pourra jamais oublier la journée du 6 août 1945?

La découverte de l'énergie nucléaire représente, certes, l'une des découvertes les plus géniales de l'esprit de l'homme, mais la manière dont elle a été utilisée pour la première fois fait de la journée du 6 août 1945 l'une des dates les plus sombres de l'histoire de l'humanité.

Même lorsque la grande lutte des peuples qui exigent l'utilisation de l'énergie nucléaire à des fins uniquement pacifiques aura pleinement triomphé, même lorsque cette énergie ne sera plus qu'un moyen de propulsion pour les navires et les avions de l'avenir, — et pour qui sait quels modes de production qui révolutionneront la société humaine — le souvenir de la journée du 6 août 1945 ne pourra pas ne pas assombrir notre front et emplir notre cœur d'amertume. Dans l'histoire du monde, l'ère atomique reste une rose dont les épines ensanglantèrent les mains de l'humanité longtemps avant qu'elle n'ait pu en respirer le parfum.

En échange, le vol de l'homme dans le cosmos fait de plain-pied son entrée dans l'histoire: sans l'ombre d'un nuage, sans la moindre goutte de sang, comme il se doit, du reste, pour les grandes créations du génie humain. La journée du 12 avril 1961 est, elle aussi, la journée d'une explosion, beaucoup plus puissante que celle de Hiroshima, mais une explosion d'enthousiasme, à même de suffoquer l'humanité, l'espace d'un instant seulement, pour la baigner ensuite dans l'océan de la plus immense des joies.

III

On écrira sans doute bien des livres sur la journée du 12 avril 1961. Je m'imagine l'un d'eux, qui aurait le titre suivant: *32 secondes qui ébranlèrent le monde.*

Ceci vous rappelle sans doute John Reed, la passion avec laquelle il prit part à la Grande Révolution Socialiste d'Octobre, à cet événement décisif aux conséquences incommensurables pour les destinées de l'humanité, et le livre célèbre qu'il lui consacra: *Dix jours qui ébranlèrent le monde.*

La journée du 12 avril 1961 a amplement droit à une réplique du livre de John Reed, et tout aussi retentissante. Ce jour-là, alors que le soleil commençait à décliner pour les peuples du rivage oriental du Pacifique et que les peuples de l'Europe vivaient les premières heures d'une matinée dont ils ne se doutaient pas qu'elle entrerait à jamais dans l'histoire cependant qu'au delà de l'Atlantique les deux Amériques étaient encore enveloppées dans la nuit, l'éther a retenti, des pôles à l'équateur et tout autour de l'équateur, de la nouvelle la plus stupéfiante qui ait jamais fait vibrer le tympan de l'humanité.

Trente-deux secondes s'écoulèrent — les premières suscitant une attente frémissante, les dernières venant la confirmer et déchaînant, ainsi qu'une explosion, la surprise, l'étonnement, l'enthousiasme — depuis l'instant où les speakers des postes de radio commencèrent à lire le fantastique communiqué jusqu'à celui où ils en vinrent à prononcer le nom de Youri Alexéiévitch Gagarine. Ce nom a représenté, tout au moins pour moi et pour tous ceux avec lesquels j'ai discuté par la suite, le point culminant de l'émotion, l'explosion suprême, la flamme la plus haute du brasier. Le reste du communiqué, relatant les autres données concernant le vol, a continué en sourdine sous sa gigantesque flambée, sous le tintement de toutes les sonneries du monde, dans la rumeur de tous les orgues des

cinq continents, dans le carillon de toutes les cloches qui ont jamais sonné dans l'histoire du monde.

Un homme dans le cosmos ! Youri Gagarine ! . . . Ceci signifiait que l'EXTRAORDINAIRE s'était produit.

Je contemplais en cet instant, par la fenêtre de ma chambre, un peuplier drapé du manteau vert du printemps. Les rayons du soleil baignaient tendrement toutes choses, filtrés par le vol vaporeux d'un cygne qui s'était dégagé de la gaze des nuages, son long cou tendu à la recherche du bonheur.

Un homme dans le cosmos ! Youri Gagarine ! . . .

Je me suis accroché du regard au peuplier comme au mât d'un navire sur lequel se déchaîne l'ouragan. L'espace d'un instant, j'ai cru rêver, puis la réalité s'est de nouveau jetée sur moi, telle la masse énorme de l'océan. Je me suis laissé secouer par le tremblement de terre qui, sous mes pieds, faisait le pourtour du globe, le soulevant et l'abaissant tour à tour dans sa gigantesque étreinte sismique.

Oui, ce furent vraiment là trente-deux secondes qui ébranlèrent le monde.

Pour la première fois, il était donné à l'espèce humaine d'apprendre que l'un de ses membres se trouvait au delà des confins de la Terre, dans le cosmos. C'est dans ces circonstances que le nom de Youri Gagarine se grava dans la conscience de trois milliards d'êtres humains. Quels que soient les événements qui puissent encore survenir désormais, rien ne saurait plus jamais l'en effacer.

Nul ne sait comment est apparu, dans la nuit des temps, le nom de Prométhée, ni combien de temps il lui a fallu pour s'imposer à la conscience des peuples qui ont fait l'histoire de l'antiquité. Et voici que de nos jours, un phénomène d'une ampleur égale — la naissance d'une gloire impérissable, à l'échelle de l'humanité tout entière — a eu lieu en l'espace de 32 secondes.

Dans le ciel envahi d'un immense étonnement, le cygne avait à peine eu le temps de passer de ce côté-ci du peuplier, son long cou tendu à la recherche du bonheur.

Peu après, la radio annonçait que Gagarine avait commencé sa descente.

Dans l'histoire du monde, une ère nouvelle s'ouvrait, dans les battements de cœur de trois milliards d'êtres humains.

IV

Mais avant que Gagarine eut atterri, les postes de radio eurent encore le temps de transmettre sa simple et émouvante biographie.

Le fait que le premier homme ayant volé dans le cosmos n'était, il y a vingt ans, qu'un simple fils de paysan, m'a ému, quant à moi, tout autant sinon davantage que le fait même qu'un homme se soit envolé dans le cosmos. Le nom de sa femme, Valentina, celui de ses deux filles, Elena et Galea, m'ont semblé emplir rapidement les pages d'une épopée qui avait grand besoin de cela.

Jusqu'au jour du 12 avril 1961, jusqu'à l'instant où fut prononcé le nom de Gagarine, la conquête du cosmos avait représenté pour des millions d'êtres humains, pour tous — à l'exception de ceux qui y prenaient directement part — un problème on ne peut plus passionnant certes, un problème à même d'embraser l'imagination, mais qui n'en demeurait pas moins une simple abstraction. Les livres de science-fiction nous avaient plus ou moins révélé comment serait habillé le premier cosmonaute, mais sur leurs illustrations sa figure était impersonnelle, évoquant ces réclames qui vantent les mérites de telle ou telle lame de rasoir.

Le nom et la figure de Youri Gagarine ont ébranlé le monde, car ils ont fait cesser instantanément l'abstraction, satisfaisant l'énorme curiosité de l'humanité, lui offrant la possibilité de participer sentimentalement à un événement extraordinaire.Après une longue période de tension intellectuelle, durant laquelle la conquête du cosmos ne s'est présentée à nous que sous la forme de projets infiniment audacieux, notre cœur s'est senti enfin inondé du grand fleuve ardent des paramètres humains.

Le fait que le premier cosmonaute de l'histoire du monde ait laissé à son foyer une épouse et deux enfants a porté à son comble l'émotion de l'humanité. Au moment dramatique de la conquête du cosmos, la famille s'est affirmée comme une grande réalité de notre existence, de l'existence de tous les habitants de la terre. Le vol de Youri Gagarine autour de la Terre, exploit qui, pour quelques instants, a coupé le souffle à toute l'humanité, inondant ensuite son cœur d'une émotion infinie, a plus fait pour la beauté et la cohésion de la famille humaine que des centaines de traités de morale.

Rien ne saurait mieux faire passer en nous le fleuve ardent des permanences humaines que cette pensée: cependant que Youri Gagarine poursuivait son vol, par les vastes espaces interplanétaires, dans la plus ingénieuse et fantastique des machines, chez lui, sur la Terre, son épouse dégrafait son corsage pour donner le sein à Galea, comme dans les images les plus classiques de la maternité.

De nos jours, l'homme a fait irruption dans le cosmos, cependant que le cosmos faisait lui aussi irruption dans la vie de l'homme, lui conférant de nouvelles dimensions, monumentales.

✧

De la biographie du premier cosmonaute du monde, de cette biographie si simple et si profondément humaine, rien ne m'a autant fait frémir que la pensée que les hitlériens auraient pu l'assassiner. Je me le suis imaginé tel qu'il était il y a vingt ans, nu-pieds, affamé, les regardant de ses yeux terrifiés tandis qu'ils s'acheminaient — croyaient-ils — vers Moscou. Gagarine se trouvait encore dans le ciel lorsque cette scène s'est présentée à mon esprit, comme une donnée fondamentale de son existence, et depuis lors elle persiste en moi, comme si je l'avais vue réellement ou, mieux même, dans les couleurs et les lignes vigoureuses, chargées de sens, par lesquelles un grand artiste l'aurait fixée sur la toile. La machine de guerre allemande, dernier mot d'une technique diabolique,

les Stukas sillonnant les airs, les Pantzer-divisions blindées et grondantes, la multitude de bottes martelant sourdement le sol russe, comme dans la symphonie de Léningrad, et dans ce torrent de fer et de haine, un enfant, aussi frêle qu'un brin d'herbe, un enfant qui vingt ans plus tard seulement devait apporter à sa patrie et à toute l'humanité avilie par le fascisme l'un de ses triomphes les plus éclatants.

Youri Gagarine se trouvait encore dans le ciel lorsque, cependant que je songeais à sa vie, l'image de Zoïa Kosmodemianskaïa s'est soudain présentée à mon esprit.

Et deux jours plus tard, à l'instant où le premier homme qui était allé au ciel et était revenu sur terre parlait du haut du mausolée de Lénine — ainsi la vieille tour Spaski a également eu le privilège de sonner cette heure extraordinaire ! — je me suis souvenu du jour où, sur la pavé de la Place Rouge, gisait un monceau de drapeaux à croix gammée, signe que l'on avait tranché jusqu'à la dernière tête de l'hydre.

Après avoir longuement contemplé la photo de Gagarine, j'assiste à présent, devant le téléviseur, à son arrivée à Moscou. La capitale de l'Union Soviétique fait un accueil triomphal au premier cosmonaute du monde, fils du peuple russe.

Si les agences de presse ont transmis dès les premières heures que Youri Gagarine avait fort bien supporté l'état d'impondérabilité, il m'est à présent donné de voir par mes propres yeux qu'il supporte parfaitement quelque chose d'infiniment plus lourd, à savoir l'état de gloire universelle. Cet homme jeune, ce jeune gars pourrais-je dire, qui entre le café au lait et l'heure du déjeuner est devenu le héros d'un exploit qui jamais ne cessera d'émouvoir l'humanité, se révèle d'une simplicité irrésistible. Une foule immense était là, l'acclamant, portant des pancartes à son image, la personnalité la plus marquante de l'Union Soviétique l'attendait, le serrant longuement et maintes fois dans ses bras, avec une cordialité impétueuse, profondément émouvante, et lui, Gagarine, parlait simplement, avait des gestes naturels, témoignant ainsi que de ce point de vue également il méritait de devenir le premier cosmonaute du monde.

Ce serait faire erreur que de parler de la modestie de Gagarine, car la modestie peut à tout instant laisser soupçonner la fausse modestie. Le charmant cosmonaute soviétique se situe hors des limites où peut être posé le problème de la modestie. La façon dont, répondant aux ovations de la foule, il levait parallèlement les bras, mais à demi seulement, de l'air d'un écolier bien sage — après avoir fait le tour de la Terre en une heure et demie — constitue une nouvelle étape dans l'évolution de l'être humain, et cette étape est entièrement le fruit de l'éducation communiste.

Du reste, tout l'accueil que Moscou fit à Youri Gagarine — à vrai dire l'accueil le plus extraordinaire et le plus mémorable qu'une patrie ait jamais fait à l'un de ses fils — a signifié un triomphe de l'éducation, de la société communiste.

Ce jour-là, dans l'immense limousine fleurie de roses qui transportait de l'aéroport à Moscou le premier cosmonaute, il y avait trois personnes, toutes trois avançant parmi les acclamations sans fin de la foule: Nikita Serghéiévitch Khrouchtchev, Youri Alexéiévitch Gagarine, le héros, et son épouse, Valentina.

C'était là une heure de triomphe non seulement pour les femmes du monde entier, mais aussi pour le cœur humain en général.

✧

A cette fête mémorable de l'humanité, les enfants eux aussi donnèrent leur contribution, surprenante comme toujours.

Un journaliste s'étant précipité chez Gagarine, alors que celui-ci se trouvait encore dans le ciel, et ayant demandé à Elena, fillette du cosmonaute, une bambine de deux ans, si elle savait où se trouvait son père, celle-ci répondit: — En tournée.

Cette réponse qui, étant donné les circonstances, est cocasse à l'extrême, pourrait bien, cependant, être pleine d'à propos. Il est fort possible en effet, que d'ici un certain nombre d'années, être dans le cosmos signifie, pour nombre de gens, être en tournée.

✧

Cependant que le nom de Gagarine faisait le tour de la Terre, à la vitesse de l'éclair, le nom de Colomb s'est présenté à l'esprit de milliers de gens. Le lendemain, on a même écrit que Gagarine était le Christophe Colomb du cosmos.

Dire de Youri Gagarine qu'il est un Christophe Colomb de notre époque, c'est faire un rapprochement suggestif, à même de frapper l'imagination des contemporains, de conférer un contenu humain, ardent et vivant, au problème abstrait que fut naguère encore la conquête du cosmos. Sans de telles comparaisons, chargées de notions jouissant d'un long stage dans le patrimoine moral de l'humanité, l'histoire des heures que nous vivons deviendrait elle-même, très souvent, une simple abstraction. En produisant ses propres valeurs, la civilisation contemporaine les inscrit dans un réseau de références à tout ce qui était déjà connu, à l'instar d'un paquebot, qui, au beau milieu de l'Océan, continue de maintenir à tout instant la liaison avec le rivage, tirant entre celui-ci et sa propre position d'innombrables lignes. Il existe pareillement un rivage de l'âme humaine, avec ses vieux phares, vers la clarté desquels se tournent jusqu'aux plus intrépides des navigateurs de notre temps.

Dire de Youri Gagarine qu'il est le Christophe Colomb de la conquête du cosmos, c'est situer son exploit, d'un trait de plume, sur la carte générale de l'histoire de l'humanité. Depuis plus d'un demi-millénaire, le nom de Colomb se perpétue au long des siècles, incarnant dans l'imagination et l'admiration de l'humanité l'audacieux navigateur qui découvrit des mondes nouveaux, encore inconnus.

Et pourtant, pour peu que l'on veuille pousser plus loin qu'une première et frappante comparaison, il nous faut préciser qu'il n'existe aucune

analogie entre la vie de ces deux hommes et les circonstances qui ont couvert leur nom d'une gloire impérissable.

La découverte de l'Amérique a été l'exploit personnel d'un homme qui s'était longtemps démené pour obtenir les moyens nécessaires, et qui a dû livrer une bataille acharnée contre des forces adverses, contre les hérésies et l'apathie de son temps. Pour mettre sur pied ses trois vaisseaux et leur faire prendre le large, Colomb a dû séduire ses commenditaires par l'appât de gains fabuleux, éveiller des passions, des ambitions et des avidités incommensurables.

Youri Alexéiévitch Gagarine n'a fait que suivre un entraînement sportif, à terre et à bord d'avions ultra-rapides. C'est pourquoi, la photo du premier cosmonaute de l'histoire du monde nous montre presque un visage d'enfant, gracieux, souriant et radieux. Les préparatifs matériels en vue du premier vol dans le cosmos ont été l'affaire d'une armée de savants, de techniciens et d'ouvriers, l'affaire de l'Etat soviétique tout entier.

De nos jours, les véritables, les extraordinaires exploits capables de passionner l'humanité et de l'émouvoir deviennent l'œuvre de toute une collectivité, bien organisée et elle-même pleine d'élan. Aussi, n'est-ce pas un autre pays, mais le pays dont les peuples, libérés par la Grande Révolution d'Octobre, peuvent déployer, dans la poursuite des grandioses idéaux de l'humanité, leur génie créateur, qui fut le lieu d'où le premier homme prit son envol dans le cosmos.

✧

Ces dernières années, avec l'intensification des préparatifs pour l'envoi d'un homme dans le cosmos, on s'était accoutumé à dire, toujours plus fréquemment, qu'on était sur le point de réaliser le vieux rêve de l'humanité.

J'ai un profond respect pour les générations passées, même pour celles du néolithique, pour tout ce qui, dans la vie de nos ancêtres, fut souffrance et aspiration au bonheur, mais je ne crois pas qu'au temps jadis l'humanité ait rêvé de voler dans le cosmos. Il est vrai qu'elle a rêvé de voler au ciel. Mais c'est là tout autre chose.

Au cours des siècles et des millénaires écoulés, sur les terres d'Asie et d'Europe, où se sont épanouies puis éteintes tant de civilisations, nombre d'hommes, troublés par la profondeur et le message bouleversant du ciel, ont rêvé qu'ils prenaient leur envol pour arriver jusqu'aux étoiles les plus lointaines. Mais cela avait lieu avec le concours d'un tapis enchanté ou d'un cheval fabuleux, et le ciel était le royaume de toutes sortes de miracles, une notion pleine du charme et de la féerie des contes.

Même dans les temps modernes, alors que l'astronomie est devenue une science rigoureuse et que l'image que les hommes se faisaient du ciel a commencé à se rapprocher de la réalité, le voyage extra-terrestre est resté le fruit de la fantaisie, et imaginé à bord de toutes sortes de machines fantastiques. Ce n'est qu'avec K. E. Tsiolkovski — ce Marx de la cosmonautique — que fut étayée scientifiquement la possibilité pour l'homme

de se détacher de l'écorce terrestre et de voyager — effectivement et non par l'imagination — à travers les vastes espaces interplanétaires.

Il est vrai que l'humanité a forgé maints rêves. Plus que de voler au ciel, elle a rêvé, ici-bas, un monde sans exploitation. Et l'on a dit de la Grande Révolution d'Octobre qu'elle a réalisé le vieux rêve de l'humanité.

L'humanité nourrissait un tel rêve depuis des centaines, depuis des milliers d'années. Mais c'était là un rêve confus, une vague aspiration vers un monde meilleur, sans que l'on sût quelles voies pouvaient mener jusque-là. Pour que ces voies ne restent point seulement imaginaires, pour qu'elles deviennent une réalité sur laquelle l'humanité aille de l'avant, avec sa chair et son sang, avec les battements de son cœur, il était besoin d'un autre stade dans l'évolution de la société humaine, il fallait l'intervention des grands penseurs matérialistes. Tel a été le grand bond qui s'est produit à notre époque — le passage de l'utopie à la réalité — dans la longue histoire du monde. Lénine fut un rêveur, et Tsiolkovski aussi, mais ils proposèrent à l'humanité de grandes actions, pleines de hardiesse, étayées scientifiquement.

C'est ainsi qu'a été possible dans l'histoire du monde le jour du 7 Novembre 1917.

C'est ainsi qu'a été possible dans l'histoire du monde le jour du 12 avril 1961.

Nous devons avoir tout cela bien présent à l'esprit, à cette heure où nos cœurs s'emplissent de l'immense enthousiasme provoqué par le premier vol de l'homme dans les espaces interplanétaires et par la figure lumineuse, pleine de charme, du premier cosmonaute du monde.

✧

Et n'oublions pas aussi ce que Gagarine a dit, à son retour sur la terre.

Il a dit que de là-haut, du cosmos, la terre est bleue.

Couleur de Paix et d'Espérance.

Commentaires

Sous le signe de l'art de Georges Enesco

par **ALFRED HOFFMAN**

La musique de Georges Enesco, trésor de sensibilité et de poésie puisé dans l'âme du peuple roumain et les beautés de sa patrie, retentira une fois de plus, et tout spécialement, à Bucarest, en septembre prochain, lors du second Concours et Festival international « Georges Enesco».

Le Festival sera une nouvelle occasion de faire connaître au monde entier que le grand violoniste, chef d'orchestre et pianiste roumain fut en même temps l'un des plus remarquables compositeurs du siècle. Une fois encore, cette vérité pénétrera jusque dans les plus lointaines contrées pour y porter le message de la musique roumaine incarné par son repré-

sentant le plus illustre. C'est là, en effet, la signification première du concours et du Festival « Enesco »: permettre une connaissance pleine et entière en même temps que multiforme de la création de l'un de ces rares artistes dont l'œuvre est appelée à guider ceux qui leur succéderont.

A travers toutes les brillantes manifestations de l'art d'Enesco. pas un instant la musique n'a abdiqué de sa plus noble mission; animée des sentiments les plus élevés, jamais elle ne s'est laissée aller au jeu stérile des sonorités abstraites et dépourvues de sève, et c'est pourquoi elle n'a jamais cessé d'être émouvante. Aussi l'exemple d'Enesco demeure-t-il plus actuel et plus vivant que jamais.

Une analyse approfondie du rôle d'Enesco dans le développement historique de la musique roumaine exigerait une étude détaillée aussi bien des débuts de ce développement que de l'épanouissement actuel de l'école musicale roumaine. Avec les œuvres d'Enesco, la création musicale roumaine a parcouru tout le chemin qui l'a menée de sa première jeunesse (illustrée par les compositeurs Caudella, Stephanesco et Porumbesco) à une pleine maturité. En même temps, par son activité d'interprète, Enesco a imprimé une impulsion décisive à toute la vie musicale de notre pays.

« Dans le monde de la musique, disait Enesco, je suis cinq en un seul: compositeur, chef d'orchestre, violoniste, pianiste et professeur». Cette diversité de préoccupations fait que son héritage est assez fécond pour permettre à chaque musicien roumain de nos jours d'y puiser la sève vivifiante de sa propre activité.

A chacune de ses compositions, Enesco a conféré une individualité nettement marquée, caractéristique non seulement de son style, mais encore et surtout de l'esprit du peuple, exprimant ainsi un monde à part, que l'école roumaine n'a point connu jusqu'au début du XX-e siècle. Toutes ses œuvres, à commencer par ses compositions de jeunesse, sont autant de modèles de réalisation artistique, fruit le plus souvent d'une élaboration où l'inspiration, toujours vivace, est en quête de la forme la plus appropriée. Ainsi dans chacune des trente-trois œuvres triées par son exigence scrupuleuse dans une production bien plus nombreuse — Enesco les jugeant seules dignes d'être léguées à la postérité — nous ne cessons de retrouver un créateur qui, chaque fois, nous révèle des ressources nouvelles, des recoins inconnus de sa personnalité.

Ses deux *Rhapsodies roumaines*, si appréciées, représentent, tout comme le *Poème roumain*, une première étape, continuatrice de la tradition léguée à Enesco par ses prédécesseurs; ce sont, en fait, des bouquets de mélodies populaires reliées par une trame orchestrale propre à en faire valoir la fraîcheur et la spontanéité. Mais cette voie n'a cessé de s'élargir, conduisant graduellement des *Rhapsodies* et du *Poème roumain* aux géniales images musicales pour violon et piano des *Impressions d'enfance* et à la *3e Suite villageoise* pour orchestre, où la palette d'Enesco s'enrichit des nuances raffinées des impressionnistes, mises chez lui au service d'une sensibilité poétique directe et vibrante.

Les qualités spécifiques de cette puissante personnalité créatrice que nous révèlent les *Suites* pour orchestre et les trois *Symphonies*, ont le plus

souvent leur source dans les traits particuliers du génie musical de notre peuple. On en trouve la preuve dans le célèbre *Prélude à l'unisson* de la *1re Suite pour orchestre*, qui traduit le caractère dramatique, la gravité déchirante propres à un grand nombre de vieux chants roumains.

La diversité de la création d'Enesco est brillamment complétée par sa musique de chambre. A dix-neuf ans Enesco compose l'*Octuor pour instruments à cordes*, impressionnant par son large souffle orchestral et son ampleur mélodique, auquel succède, six ans plus tard, l'admirable symphoniette pastorale pour instruments à vent qu'est son *Dixtuor*. Dans le domaine des sonates pour violon et piano, alliant avec art la tradition française aux modulations nostalgiques de la *doïna* roumaine *(Sonate No. 2)*, Enesco suit une voie qui le conduira à cet exemple unique dans notre littérature musicale à la recherche d'un style essentiellement national pour la musique de chambre, qu'est la *3e Sonate dans le caractère populaire roumain*.

A mesure que nous nous approchons de la dernière période nous constatons chez Enesco une évolution prodigieuse. Il élabore longuement ses œuvres, réfléchit beaucoup et fréquemment reprend et refait ses compositions, à l'instar de Beethoven. Dans sa voie ascendante, le langage musical d'Enesco s'est intériorisé et atteint une profondeur philosophique qu'il n'est point toujours aisé de pénétrer. Pourtant l'effort qu'il exige de l'auditeur est largement récompensé par l'émotion qu'on éprouve à entendre des pages telles que le *lento* du *Quatuor No. 2 avec piano* où, avec des moyens techniques d'une simplicité classique, Enesco s'élève à une poésie sublime. Combien émouvants aussi les témoignages des dernières années de sa vie, que le maître, âgé et malade, a passées loin de son pays ! La *Symphonie de chambre*, la dernière œuvre cataloguée d'Enesco, use d'un langage évolué, inhabituel, dont les aspérités expriment un tourment intime profond et sincère.

Innombrables sont les témoignages de l'influence féconde et vivace que la création d'Enesco a exercée et continue d'exercer sur les musiciens roumains. La génération aînée des compositeurs d'aujourd'hui — Mihail Jora, Dimitrie Cuclin, Martzian Negrea, Sabin Drăgoi — a grandi sous le rayonnement direct de son art. Le souffle puissant, héroïque de la *1re Symphoniette en mi bémol* d'Enesco semble se prolonger dans les œuvres orchestrales de ses disciples, tout comme ce frisson d'intense émotion lyrique qui est une autre caractéristique de la personnalité du grand musicien.

De nos jours, des symphonistes roumains de premier ordre tels qu'Alfred Mendelsohn *(6e Symphonie)* et Sigismund Todutza *(2e Symphonie)* dédient leurs œuvres à Georges Enesco, s'attachant à traduire le message du maître par le prisme de la sensibilité contemporaine. Le caractère de mâle vigueur des œuvres symphoniques de Ion Dumitresco est également un prolongement de l'équilibre spirituel d'Enesco. Et lorsque Theodor Grigoriu compose la symphonie intitulée *Hommage à Enesco*, selon l'esprit de son grand devancier, il exprime l'attachement à la tradition d'Enesco de toute la jeune génération de compositeurs roumains.

Nos compositeurs d'aujourd'hui, profondément ancrés dans la réalité et l'actualité, reprennent les aspects les plus avancés de l'exemple d'Enesco. Ils se rendent compte que, dans son œuvre, le caractère populaire représente un élément fondamental qui, au delà de l'enveloppe sonore, correspond au contenu profond, lourd d'idées, de sa musique. Cette musique est roumaine non seulement du fait qu'elle a « un son roumain», mais encore et surtout parce qu'on y retrouve, puissamment amplifiés, les échos de l'existence de l'homme laborieux de ces contrées, dont la profonde sensibilité artistique s'est formée au cours de luttes et de souffrances séculaires. Enesco a su mettre en valeur dans ses œuvres la force vitale d'un peuple qui s'est montré capable de surmonter tous les obstacles pour affirmer librement aujourd'hui son énergie créatrice après avoir été, des siècles durant, entravé dans son développement naturel par ses oppresseurs étrangers ou autochtones.

Les multiples *Rhapsodies* des compositeurs roumains actuels (Martzian Negrea, Paul Constantinesco, Mircea Basarab, Mircea Chiriac et d'autres) ainsi que les nombreuses œuvres du genre *danses symphoniques* s'apparentent, du point de vue artistique, aux œuvres de la première époque d'Enesco. Nos musiciens de tout âge se sont assimilé de façon créatrice d'importants éléments du contenu et du langage musical de leur grand devancier. Ainsi, Pascal Bentoiu, dans le poème symphonique *Luceafărul* (l'Etoile du Berger) inspiré par la poésie du même nom d'Eminesco, réalise une synthèse entre certains aspects du lyrisme d'Enesco et un romantisme généreux de nuance contemporaine, allant même jusqu'à utiliser certains procédés instrumentaux de la *Symphonie de chambre d'Enesco;* Aurel Stroe est proche, lui aussi, du climat poétique du maître dans la partie lente de sa *Sonate pour piano*; Dan Constantinesco s'inspire, dans son *Divertissement en style classique pour orchestre de cordes*, du néo-classicisme des *Suites* d'Enesco. Enfin le procédé qui consiste à bâtir une œuvre d'une certaine ampleur sur une texture de motifs en apparence improvisés — procédé s'inspirant de la *Sonate No. 3 pour violon* et de quelques ouvrages ultérieurs — se retrouve dans de nombreuses compositions pour ensembles de chambre.

D'une manière générale, l'affinité d'Enesco pour le trésor folklorique, laquelle se traduit tantôt par quelque citation du chant populaire, tantôt par une transfiguration de facture personnelle de la mélodie et du rythme populaires, constitue un permanent exemple pour les compositeurs roumains d'aujourd'hui.

Pendant longtemps c'est surtout comme interprète que le monde musical a connu Enesco, et la valeur de l'exemple qu'il a donné dans ce domaine égale celle de son message de compositeur. Tous ceux qui eurent le privilège de l'entendre souvent ou de travailler avec lui se font un devoir de propager les principes réalistes qui présidaient à son interprétation des chefs-d'œuvre de la musique classique et contemporaine. Ses enregistrements sur disques font aujourd'hui l'objet d'une étude détaillée dans nos Conservatoires et nos instituts de musique et quelques-uns des meilleurs professeurs actuels de l'art du violon ont entrepris de

mettre par écrit les enseignements qu'ils ont reçus de Georges Enesco.

Educateur inégalé dans la vie musicale roumaine d'avant 1944, Georges Enesco a parcouru sans se lasser les villes et les bourgs de notre pays — et cela à une époque où l'étranger l'acclamait avec enthousiasme — pour répandre partout la lumière des grandes valeurs artistiques. Depuis les petites pièces pour violon destinées à éveiller l'intérêt d'un public encore peu familiarisé avec les vastes architectures sonores et jusqu'aux cycles de quatuors de Beethoven, Enesco a englobé la totalité du répertoire dans son œuvre gigantesque de pédagogue musical de tout un pays.

L'interprétation du grand artiste roumain, que ce fut en qualité de violoniste, de pianiste ou de chef d'orchestre, était dépourvue de tout élément spectaculaire extérieur à l'essence profonde de la musique. Maîtrise technique, raffinement de la palette sonore, science musicale sans défaut, tout cela chez lui était subordonné à l'expression, au contenu humain, qu'ils avaient pour tâche de révéler de la façon la plus complète. La partition, toujours sue par cœur jusque dans ses moindres détails, était entre les mains du maître comme une matière plastique qu'il modelait à nouveau, revivant au moment de l'interprétation la pensée et l'émotion du compositeur.

Pour les traditions de l'interprétation réaliste contemporaine, la profession de foi que Georges Enesco fit dans une lettre adressée à son élève Yehudi Menuhin, nous semble de la plus haute importance. Ces lignes nous révèlent toute la complexité de la tâche de l'interprète, à quel point et avec quelle persévérance celui-ci est tenu de pousser à fond l'étude des différents problèmes soulevés par l'œuvre d'art qu'il aborde pour la présenter aux auditeurs sous son vrai jour.

« Dans toute composition, écrit Enesco, vous devez tenir compte de la personnalité et des tendances de l'auteur. Lisez sa biographie, observez minutieusement les traits de son caractère, efforcez-vous de pénétrer ses intentions pour comprendre ce que l'œuvre représente pour lui-même et ce que, par elle, il a voulu exprimer aux autres. Pénétrez-vous profondément de ses sentiments et de ses idées et tâchez de les transmettre à vos auditeurs en faisant abstraction de votre propre personne, en utilisant votre talent et vos connaissances dans un seul but, celui d'exprimer avec justesse l'idéal de l'auteur. Pour connaître un auteur, il ne suffit pas d'étudier sa biographie, il vous faut encore connaître toute son œuvre, afin de comparer entre elles ses différentes compositions et de mettre en valeur chacune d'entre elles. Il vous faut encore connaître l'époque à laquelle a vécu l'auteur, ainsi que l'interdépendance de ses idées et de «l'esprit de l'époque». Ce n'est qu'en connaissant ces éléments que vous pourrez acquérir la certitude de vous rapprocher de ses intentions. La connaissance de l'histoire de la musique, l'étude de l'évolution et du rôle des compositeurs sont absolument nécessaires. Etudiez les différentes conceptions de l'histoire de la musique — les unes souffrent d'une insuffisance d'informations, d'autres expriment des opinions trop subjectives. Comparez, généralisez... soulignez sans exagération les intentions de l'auteur, conservez intact l'élément esthétique, la corrélation entre les

parties et les nuances. Rendez la composition comme on construit un monument: avec son fondement, son socle et le sommet qui le couronne. Attachez-vous tout particulièrement à donner à la composition, de la vitalité, la plénitude de l'expression et le pouvoir de convaincre. Soyez enthousiaste et clairvoyant !»

En plus des sections de violon et de piano, le Concours « Enesco» comprendra cette année une section de chant dans le cadre de laquelle l'interprétation des admirables *Mélodies* d'Enesco constituera l'une des principales épreuves.

La révélation des ressources artistiques du génie créateur de l'école musicale roumaine contribuera non seulement à faire connaître les multiples et merveilleux aspects de tout ce qu'il a légué à culture, mais encore à familiariser le grand public, quel que soit le pays ou le peuple auquel il appartient, avec l'œuvre d'un grand compositeur de notre époque et à le rapprocher ainsi de l'âme de notre peuple.

Profils

Ce printemps a fauché dans nos rangs quatre hommes de plume d'un réel talent. Quatre serviteurs des muses se sont éteints après de longues et pénibles souffrances, laissant un grand vide dans les lettres roumaines.

Deux prosateurs, un poète, un dramaturge de la vieille génération d'écrivains — qui, tous, s'étaient affirmés dans l'entre-deux-guerres — ont cessé pour toujours leur féconde activité littéraire.

Venus de milieux différents, ayant eu une formation et des existences très diverses, ils représentaient, avec d'autres hommes de leur génération, les branches vigoureuses d'un même tronc — la littérature roumaine de leur époque.

Ce qui constitue le trait commun de ces quatre écrivains qui nous ont quittés, c'est un profond humanisme, manifesté dès le début de leur carrière littéraire, aussi bien que l'enthousiasme avec lequel ils ont écrit après la libération de notre patrie, mettant toute leur puissance de travail au service de la grande œuvre de construction du socialisme, au service de la paix et de l'entente entre les peuples. Chacun l'a fait avec les moyens dont il disposait et en développant sa personnalité créatrice, dans les conditions nouvelles d'un pays où la littérature et l'art sont désormais la cause du peuple tout entier.

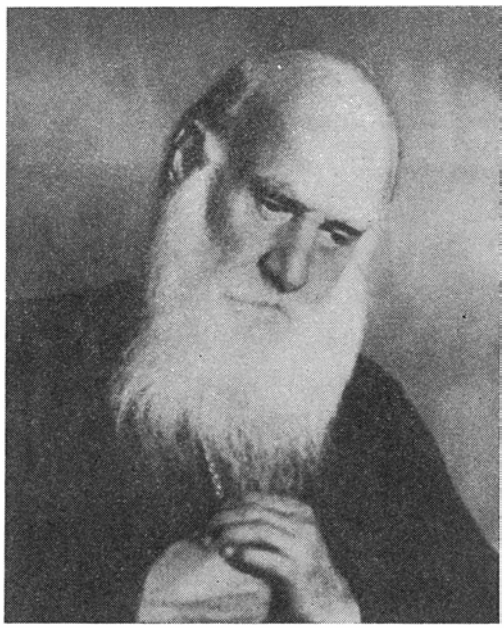
Gala Galaction

par **TEODOR VÎRGOLICI**

Gala Galaction, qui s'est éteint à près de 82 ans, est l'un des représentants les plus remarquables des lettres roumaines de la première moitié de notre siècle. Sa puissante personnalité artistique est d'une structure tout à fait particulière, très personnelle, et son œuvre est soumise à des tendances diverses, voire contradictoires. Mais, en dépit de ces fluctuations, Gala Galaction est toujours demeuré fidèle aux nobles principes d'humanité et de justice sociale, il n'a jamais cessé d'être un écrivain-citoyen en conflit avec le régime inique d'autrefois, soutenant en toute occasion, avec chaleur et sincérité, la lutte des masses laborieuses.

L'aspect contradictoire de l'œuvre de Gala Galaction est une conséquence normale de l'évolution même de son existence. Né le 16 avril 1879 à Dideşti—Teleorman, il devint un actif sympathisant de notre mouvement socialiste dès l'époque de son adolescence, c'est-à-dire à la fin du siècle dernier. Elève au lycée « Sf. Sava» de Bucarest, il participait déjà avec enthousiasme à des réunions ouvrières. En 1897, ayant terminé ses études secondaires et s'étant inscrit à la Faculté des Lettres

et de Philosophie, Gala Galaction traversa une profonde crise morale dont les causes étaient multiples. Le jeune homme qui caressait des rêves littéraires quitta peu après la Faculté des Lettres et de Philosophie pour s'inscrire à la Faculté de Théologie. Devenu, en 1909, docteur en théologie, Gala Galaction renonça pourtant aussitôt — au moins dans une large mesure — à ses préoccupations cléricales, afin de se dédier à la littérature. Pour l'écrivain commence alors une période d'intense participation à la vie. Les problèmes majeurs de son temps le préoccupent; ils font l'objet de ses méditations et requièrent de sa part une prise de position. L'écrivain se sent de nouveau, et même plus fortement encore, attiré par le mouvement socialiste. C'est cette reprise de contact avec le mouvement ouvrier qui détermine en grande partie son orientation vers un art réaliste, vers la création d'une œuvre dont les traits



dominants sont les nobles principes d'humanité et la protestation courageuse contre le régime bourgeois. La période ultérieure à 1910 durant laquelle l'écrivain resserre encore davantage les liens qui l'unissent au mouvement socialiste, est caractérisée par une féconde activité créatrice. Gala Galaction collabore intensément à des journaux et à des revues démocratiques, progressistes, comme *Viața socială*, *Facla*, *Viața Romînească*, *Socialismul*, *Chemarea*, *Luptătorul*, *Cuvîntul liber*, *Avîntul* et d'autres encore. Il publie en même temps des recueils de nouvelles: *La petite église de Răzoare* (1914), *Les cloches du monastère de Neamțu* (1916),

Au bord de la mer (1916), *Encoche sur un sapin vert* (1920). Dans le courant de l'année 1919, il fait paraître un volume d'articles intitulé *Un monde nouveau*, où il salue avec sympathie la victoire de la Grande Révolution Socialiste d'Octobre. « Un monde nouveau, gigantesque et solide, meilleur et plus juste, monte des profondeurs sociales — écrivait Gala Galaction dans ce volume — et nous sentons s'élever vers les cieux de la justice, émergeant de l'océan social, la future société socialiste ! Nous l'attendons, nous l'appelons, nous mettons notre espoir dans ses institutions plus équitables, et nous prêchons l'enthousiasme salutaire ! » Après 1930, il publie les romans *Roxana*, *Le docteur Typhon*, *Les pantoufles de Mahmoud* et *Au carrefour des siècles*.

Gala Galaction a toujours cru en un monde de justice et de liberté véritables pour les larges masses travailleuses. Et il a eu le bonheur de voir ce monde longtemps attendu, après le 23 Août 1944, se joignant alors avec un ardent enthousiasme aux bâtisseurs de la vie nouvelle, socialiste.

Pour les mérites exceptionnels dont il a fait preuve au cours de son activité tout entière, l'écrivain a été élu membre de l'Académie de la R.P.R. (en 1948) et député à la Grande Assemblée Nationale; il a reçu, à l'occasion de son 75e anniversaire, une haute distinction: l'Ordre du Travail, de Ire classe.

L'œuvre de Gala Galaction qui comporte, en ce qu'elle a de plus remarquable et de plus viable, des caractères nettement réalistes, est traversée par un chaleureux sentiment d'humanité. Le cœur de l'écrivain a intensément vibré en présence des douleurs, du drame vécu par tant de malheureux privés de droits et de défense, en présence des émouvantes tragédies humaines. Tout cela, il l'a dépeint d'une manière pénétrante et compréhensive, avec compassion, mais aussi en élevant une protestation énergique en des pages émouvantes qui constituent d'admirables réalisations sur le plan artistique. Evoquant le passé dans plusieurs nouvelles comme *Parmi les aigles* ou *Aspects et misères du temps de la Révolution de 1821*, Gala Galaction a campé un impressionnant tableau de la tragédie des simples gens des campagnes et aussi des malheurs qui se sont abattus sur le peuple roumain lors de l'invasion turque, au début du siècle dernier. Tout en évoquant le passé, l'écrivain met en lumière de puissants conflits sociaux, la haine et la lutte opposant opprimés et oppresseurs. La nouvelle *Sur les bords de la Vodislava*, par exemple, est fondée sur un tel conflit: c'est le récit de la juste révolte des humiliés et des opprimés qui tirent vengeance de maîtres cruels.

Par tout l'échafaudage des faits sur lesquels s'appuie sa nouvelle *Gloria Constantini*, l'auteur démontre que ce ne sont pas les personnages, dominés par des passions aveugles, destructives, qui sont responsables des drames de l'existence, mais bien les conditions et les normes morales de la société où ils vivent et à l'influence néfaste desquelles ils sont soumis.

Dans ses nouvelles, Gala Galaction a évoqué des drames bouleversants avec une grande finesse d'analyse et une parfaite connaissance du cœur humain.

Dans son roman *Roxana*, Gala Galaction formule de sévères critiques à l'égard des profiteurs de la guerre et, d'une plume accusatrice, décrit l'abîme social creusé entre ceux dont la vie était jadis faite de luxe et d'oisiveté et ceux dont l'existence pliait sous le faix de la misère et de la souffrance. Dans le roman *Le docteur Typhon*, l'auteur présente sous un jour réaliste la situation désastreuse de la femme dans la société bourgeoise, condamnant avec véhémence la corruption morale qui gouvernait cette société.

Dans un article publié en 1919, Gala Galaction écrivait: « Le prolétariat roumain va de l'avant, par groupes de centaines et de milliers d'hommes, vers un but net et précis. La victoire est de son côté. Ces hommes sont périssables, exposés à la haine, aux persécutions et à la destruction, mais leur élan est éternel et la justice de leur cause est sœur des étoiles immortelles. »

Gala Galaction occupera toujours, dans l'histoire de la littérature roumaine, la place de premier plan que lui vaut son œuvre toute pénétrée d'un vibrant sentiment d'humanité mis au service des masses.

Cezar Petresco

par **DUMITRU MICO**

Par la mort de Cezar Petresco, la littérature roumaine a perdu un romancier vigoureux et fécond en même temps qu'un excellent publiciste.

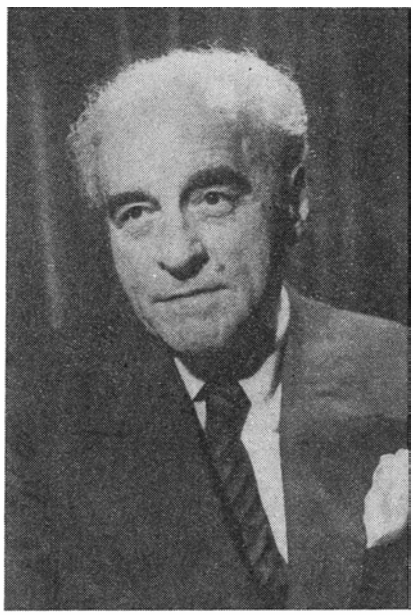
Depuis l'année 1907, alors que, âgé de 15 ans, il faisait ses premiers pas dans la littérature, l'écrivain n'a jamais cessé de s'affirmer dans la vie littéraire aussi bien que dans la presse. Ses romans, dont le total a dépassé la vingtaine, — et dont les uns comportent plusieurs volumes —, ses recueils de nouvelles, les milliers d'articles qu'il a prodigués dans les pages des publications roumaines avant et après la libération du pays, ont valu à Cezar Petresco une popularité et un prestige exceptionnels dans les masses les plus larges de lecteurs.

L'écrivain est né le 1er décembre 1892 à Cotnari, dans la région de Jassy. Son père, Dumitru, fils d'un paysan corvéable nommé Petrea Robului, eut une existence mouvementée; très jeune, il dut pourvoir lui-même à son entretien, mais finit par suivre des cours à la Sorbonne, revenant au pays en possession du titre de docteur ès sciences. Cezar Petresco, lui, étudia à Roman et termina ses études de droit à Jassy. Se consacrant dès son jeune âge à la littérature, il collabora de 1907 à 1918 à différentes publications où il signait de petites nouvelles et des poésies.

Peu après la première guerre mondiale, le 28 juin 1919, Cezar Petresco fit paraître la revue *Hiena* (L'Hyène), à laquelle collabora entre autres

Tudor Arghezi, et dans les pages de laquelle lui-même publia — outre de nombreux articles politiques (la plupart étaient des pamphlets contre la guerre et contre les politiciens de l'époque) — une série de *Lettres d'un paysan libre*, — en fait, une suite de contes et de récits qui sont autant d'instantanés de la vie campagnarde, de réminiscences des années de guerre, et relatent les états d'âme de certains personnages déçus par le cours de la vie sociale en Roumanie après 1918.

Parallèlement à cette activité de journaliste, Cezar Petresco a déployé de 1918 à 1940 une vaste activité de romancier et de conteur. Son volume de nouvelles *La route aux peupliers*, s'inspirant de la vie monotone des



petites villes de province roumaines, est suivi, en 1926, par *L'homme du rêve*, en 1928 par *Notes d'été* et par *L'homme qui a trouvé son ombre*, recueils de récits, de notations et de réflexions. La première œuvre d'envergure écrite par Cezar Petresco, le roman *Effondrements*, paraît également en 1928. De 1930 à 1940 l'écrivain publie un nombre considérable de livres, dont quelques-uns sont particulièrement remarqués, notamment *Le trésor du roi Dromichète* (1931), *Ville patriarcale* (1933), *L'or noir* (1933), *Apostol* (1933) et, enfin, les deux volumes du roman *1907* (le premier paru en 1937, le second en 1938). Pendant la deuxième guerre mondiale, il a également fait paraître le troisième volume de *1907*.

Par ses écrits, Cezar Petresco a apporté une importante contribution au développement de la littérature roumaine à caractère social.

Utilisant avec courage la technique du roman dont l'action se déroule simultanément sur plusieurs plans, mettant à profit l'enseignement d'écrivains tels que Balzac et Zola, Cezar Petresco présente, dans son premier roman *Effondrements*, une vaste fresque sociale qui offre au lecteur divers aspects caractéristiques des milieux bucarestois les plus différents — considérés avant et immédiatement après la première guerre mondiale —, des aspects du front et de la vie menée à l'époque dans les villes de province et les villages du pays. Devant le lecteur défile une grande diversité de personnages : d'une part des mercantis, des hommes d'affaires véreux, des profiteurs de guerre, des politiciens dépourvus de scrupules, et aussi des journalistes, des artistes pauvres, des professeurs mécontents de l'existence qu'ils mènent et écœurés de la société dans laquelle ils vivent, mais qui n'ont pas la force ou ne connaissent pas les moyens de lutter pour transformer cette société et, par ailleurs, des militaires, des soldats torturés par la pensée qu'ils retrouveront chez eux la pauvreté et les tourments, et décidés à ne plus permettre, en revenant au village, « que les choses soient comme elles étaient auparavant ».

D'autres romans d'une réelle valeur écrits par Cezar Petresco avant la Libération reflètent des phénomènes variés se rattachant à la réalité de notre siècle. La trilogie *1907* fait revivre certains moments du déclenchement de la révolte des masses paysannes et dénonce (non sans une certaine confusion dans la présentation des rapports de classe existants) l'exploitation barbare exercée par les boyards et les grands fermiers.

Dans *Apostol* on trouve une image de la situation effroyablement arriérée dans laquelle étaient maintenues les campagnes roumaines sous le régime bourgeois-agrarien, tandis que *Ville patriarcale* évoque la faune de la société bourgeoise et petite-bourgeoise dans une ville de province.

Le trésor du roi Dromichète et *L'or noir* nous introduisent dans un monde soumis à la loi de la course aux profits où s'agitent des types de grands industriels, requins financiers (comme Iordan Hagi-Iordan), des politiciens raffinés, experts en manœuvres de coulisses (tels Gică Elefteresco, Emil Sava, Horia et Vasile Țîncoca), des journalistes qui se vendent au plus offrant (Ion Ozun, Mirel Alcaz), des écrivains habiles dont la conscience a depuis longtemps succombé (Teofil Steriu), des professeurs d'université pour qui la science constitue la dernière des préoccupations (Mihai Pop-Spătaru), etc. En d'autres termes, l'auteur reproduit dans les pages de ses romans une image fidèle de la société capitaliste roumaine durant l'entre-deux-guerres, dans toute son abjection et sa turpitude.

Après l'instauration du pouvoir populaire et sous l'influence de l'idéologie de la classe ouvrière, Cezar Petresco, comme d'ailleurs nombre d'autres écrivains formés dans le passé, acquit à une compréhension supérieure des phénomènes sociaux.

Tout en démasquant différents vices d'un monde appartenant aux classes exploiteuses, son œuvre antérieure à la Libération opposait à ce monde pourri soit des figures d'intellectuels dépourvus d'horizon, comme Radu Comșa, soit des hommes simples qui se révoltent d'une manière anarchique, comme par exemple Aleco Toader Preco, de *L'or noir*, qui met le feu aux

puits de pétrole de Piscul Voevodesei, soit même... de «braves» boyards, idéalisés, comme Iordake Cumpătă que l'auteur présentait comme un protecteur des paysans *(1907)*. Les figures de militants révolutionnaires que l'on trouvait dans certains de ses romans étaient dépourvues de véracité.

Considérées de ce point de vue, les œuvres publiées par Cezar Petresco durant les années d'édification du socialisme présentent un élément absolument nouveau dans l'évolution de leur auteur. Dans son roman (inégalement réalisé) *Hommes d'hier, hommes d'aujourd'hui, hommes de demain* (1954) — conçu comme une réplique à toute son œuvre littéraire d'avant la Libération — l'écrivain adopte une nouvelle conception sociale et historique. Renonçant à idéaliser le village patriarcal et de « braves boyards campagnards» il souligne le caractère inéluctable de l'écroulement du régime capitaliste, nécessairement remplacé par le système socialiste. Dans cet ouvrage, l'auteur présente divers aspects de la réalité des années d'édification socialiste. Les nouvelles et les récits réunis dans le volume *Viens et vois* témoignent de la volonté de l'écrivain de brosser des scènes et des portraits pris dans l'actualité, de mettre en lumière les profondes transformations qui se sont produites dans la vie des hommes et du pays par suite des efforts créateurs du peuple libéré de toute exploitation. Des récits comme *Le docteur Negrea, Les nôtres, fiers comme des sapins, A la veille de la révolution de 1848*, le scénario du film *Les petits-fils du clairon*, la transposition à la scène du roman *1907*, le livre pour enfants *Le bonhomme de neige*, prouvent le caractère multiple des préoccupations de cet écrivain.

En même temps que son travail fructeux dans le domaine des belles-lettres, Cezar Petresco a déployé une intense activité de publiciste. Après la Libération, l'écrivain a collaboré d'une manière soutenue, par des articles vibrants, appréciés par les lecteurs, à un grand nombre de publications *(Scînteia, Romînia Liberă, Contemporanul, Narodnaia Rumînia, La Roumanie d'Aujourd'hui, Revue Roumaine*, etc.), y traitant diverses questions relatives à la vie contemporaine. Nombre de ces articles ont été réunis en volumes. Ainsi *Livres et écrivains* comprend ses articles sur N. Bălcesco, I. L. Caragiale, A. Vlahuță, Mihail Sadoveanu, sur de grands écrivains russes et soviétiques comme Gogol, Saltykov-Chtchédrine, Tourguéniev, Gorki, Alexis Tolstoï, Cholokhov, des considérations sur les traductions, des opinions sur le conte et le récit, ainsi que sur les œuvres de jeunes écrivains. Dans *Notes de voyageur, réflexions d'écrivain*, Cezar Petresco décrit les impressions que lui ont laissées différentes villes d'Union Soviétique, en 1946 et en 1956, et souligne avec enthousiasme les grandioses victoires remportées par les Soviétiques.

Ecrivain, publiciste et traducteur, Cezar Petresco a aussi déployé, après l'instauration du pouvoir populaire, une vive activité sur le plan civique, en sa qualité d'académicien, de membre du Comité National de la R.P. Roumaine pour la Défense de la Paix et de membre de l'Union des Ecrivains de la République Populaire Roumaine.

Lauréat du Prix d'Etat, il a également reçu en 1954, pour ses mérites exceptionnels dans le domaine de la création littéraire, l'Ordre du Travail

de Ire classe. Par son œuvre littéraire située sur le plan du réalisme, par tout ce qui est valable et avancé dans son activité de publiciste, par son travail de traducteur enfin, Cezar Petresco s'est imposé à l'attention générale comme un écrivain de valeur, comme une personnalité de premier plan de la culture roumaine.

Alexandru Kiriţesco

par **VALERIU RÎPEANU**

Le nom d'Alexandru Kiriţesco (né en 1888 à Piteşti) est étroitement lié à l'histoire de la scène roumaine durant les cinquante dernières années. On pourrait dire qu'Alexandru Kiriţesco a vécu pour le théâtre et par le théâtre.

Il avait un tempérament essentiellement dramatique et porté surtout vers la satire, mais, en fait, la gamme de sa personnalité était bien plus étendue. Créateur de types mémorables, il fut aussi l'un de nos dramaturges les plus doués en ce qui concerne la construction même du drame. Son sens de la scène était remarquable, et la jeune génération d'écrivains ne peut que s'instruire à l'exemple de ce maître du théâtre roumain.

La satire, chez lui, était inexorable et allait droit au but. Avec l'économie de moyens qui caractérise le genre, il a crayonné l'un des portraits satiriques les plus réussis de la grosse bourgeosie roumaine. Effectivement, ses *Pies-grièches* fixent les types d'une classe parasitaire, ridicule et mesquine. Investi des attributs des grandes créations, le titre de cette pièce sert à désigner aujourd'hui encore, dans le langage courant, une catégorie sociale du passé.

Son théâtre est aussi celui des grandes passions, des conflits puissamment dramatiques. Nous songeons spécialement à sa trilogie consacrée à la Renaissance et comprenant les pièces *Borgia*, *Les noces de Pérouse* et *Michel-Ange*.

Or, voici que cet inlassable écrivain nous a quittés. Son souvenir n'en demeurera pas moins, indélébile, dans les cœurs de tous ceux — et ils se comptent par centaines de milliers — qui ont vu ses pièces.

Alexandru Kiriţesco fut un modèle de travail et d'enthousiasme créateur, et c'est avec un élan juvénile qu'il a rejoint le front littéraire du réalisme socialiste. Il a eu la satisfaction de voir, sous le régime de démocratie populaire, son œuvre appréciée pour la première fois à sa juste valeur. Sur les scènes de nos théâtres, la pièce *les Pies-grièches* a dépassé à elle seule les 1.500 représentations, au cours des dernières années. Un volume d'œuvres choisies d'Alexandru Kiriţesco a paru en 1956. Certaines de ses œuvres, par exemple *les Pies-grièches* et *Ruxandra et Timotei*, ont été publiées séparément. Nos postes de radio ont transmis plus d'une fois *les Pies-grièches*, *les Noces de Pérouse*, des scénarios radiophoniques de l'auteur, des adaptations, etc. C'est avec toute l'ardeur de la jeunesse que le dramaturge a écrit des articles sur les réalisations de la classe ouvrière et a milité pour une littérature nouvelle.

Au cours des dernières années, il avait conçu le projet d'une pièce inspirée de la vie des jeunes constructeurs travaillant sur le chantier d'une usine de Transylvanie. Mais la maladie, puis la mort, l'ont empêché de mener cette intention à bonne fin.

L'œuvre d'Alexandru Kiriţesco occupera toujours une place d'honneur dans le trésor de notre dramaturgie.

Cristian Sîrbu *)

par **EUGEN JEBELEANU**

Il est certaines pensées qui, pour ne rien perdre de leur substance, ne devraient s'exprimer que par la transparence des larmes. Pourtant, l'on est bien obligé de les noter d'une plume mainte fois impuissante à rendre la douleur éprouvée, ou de les dire d'une voix qui tremble et fléchit.

Comme tant d'autres écrivains, j'ai passé de nombreuses années en la compagnie de Cristian Sîrbu. Il fut un poète et un homme, profondé-

*) 1897—1961

ment authentiques l'un comme l'autre, et inséparables. Avec ses amis, il aimait à parler, mais sans excès. Le colloque ininterrompu qu'il poursuivit, ce fut avec la poésie, avec l'art, avec tout ce qui embellit la vie. On ne pouvait, certes, s'empêcher d'être ému par son instinct poétique, surtout quand on connaissait les souffrances que le poète avait endurées, et aussi les combats — obscurs mais d'autant plus pénibles — qu'il avait été forcé de livrer.

Il avait quitté l'existence campagnarde après la mort de son père, comme tant d'autres paysans que la misère déterminait à grossir les

rangs du prolétariat, laissant derrière lui une famille nombreuse. « *Maman* (disait le poète, s'adressant à la mémoire de son père) *t'a pleuré alors amèrement / Pendant de nombreux mois, entourée / De ses huit petits enfants, affamés, en guenilles, / Qui, sans toi, durent vivre / De mămăligă et de privations. / De nous tous, moi seul, j'accompagnai Petre Anghel, / A Bucarest, pour y devenir cordonnier* ».

L'existence de savetier sans ressources est évoquée plus d'une fois par Cristian Sîrbu. Et, bien souvent, le rythme de ses vers rappelle le rythme triste, obsédant, monotone, du vieux marteau tapant sans fin sur les têtes des clous. Mais au-dessus de son établi de cordonnier, le poète avait accroché une lithographie représentant Dante, et le soir, après le travail, il se plongeait, comme nous le dit une de ses poésies, dans le grand secret des livres.

Car le poète lit avidement tout ce qui lui tombe sous la main et trouve ainsi la clef de bien des questions qu'il pouvait se poser.

Mais la clef menant à la connaissance de la vie misérable de millions et de millions d'êtres, il ne l'aura qu'au moment où il découvrira « la petite brochure aux hymnes rouges», dont il parle dans son volume *Etapes de clarté* publié en 1935, qui portait en sous-titre *Notes d'un travailleur*.

A l'atelier, les autres ouvriers l'écoutaient, pensifs, les yeux rivés sur la fenêtre aux vitres opaques.

La rencontre du pauvre enfant de la campagne avec « la petite brochure aux hymnes rouges» eut une influence déterminante sur la vie et sur la poésie de Cristian Sîrbu. Toutes les tribulations de l'existence, les humiliations, les privations, les tourments de sa vie dans le monde inexorable du capitalisme sont devenus supportables grâce à cette miraculeuse lumière rouge qui, pour Cristian Sîrbu comme pour les millions de prolétaires du monde entier, représentait l'Espérance même, la certitude de la victoire.

Sur son escabeau de cordonnier, au cours de ses retours à la campagne ou durant ses pérégrinations de pauvre marin que son optimisme, n'abandonnait jamais, au Pirée, à Istanbul, sur un torpilleur près de Falère, il ne s'est jamais senti seul, car partout il retrouvait des frères.

Rien, en effet, n'est plus surprenant et plus admirable, de la part de ce poète-né qui a passé la plus grande partie de sa vie dans des endroits obscurs, assombris par la misère, que son aspiration à la clarté, au soleil, à l'amour, aux vastes horizons, à un monde riche des couleurs de l'optimisme. C'est par cette passion pour tout ce qui est fier, grand, droit, qu'on peut expliquer aussi le goût du poète pour les peupliers, ces « colonnes musicales par la lune argentées», arbres qui reviennent comme un symbole de rectitude morale et d'aspirations élevées dans nombre de ses poésies.

A cette époque, durant l'entre-deux-guerres, la révolte du poète se mêlait plus d'une fois à la tristesse, aux longs cheveux de la pluie, aux éclairs.

Mais, dominant la mélancolie, un élan irrésistible vers le soleil, vers les portes encore verrouillées de l'horizon, s'exprime dans ses vers. On y entend le cliquetis des chaînes qui, furieusement secouées, veulent se changer en clefs.

Et aussi la voix du poète, qui annonce l'aube:

« *Par les rues tortueuses, dans les recoins cotonneux / Glisse la nuit, sombre et glacée. / Mais écoute le vent qui, sur les fleurs de pommier, / Paresseusement passe sa main parfumée, / Et vois, dans le lointain, parmi les peupliers, la vieille tour / Qui, pour boucle d'oreille a pris la lune. / Mais quel est ce bruit qui monte dans la chambre, / Qui trouble le silence de ton lit de paille? / Camarade, la chaîne qui t'enserre la cheville, / Comme un rat aux dents de fer, te ronge! / Tu souris! Pâle comme l'éclair dans la nuit / Et un nimbe de rayons se tresse autour de ton front! / Quel songe fais-tu, dans ton sommeil, quelle épopée habite tes rêves? / La ville est pleine*

de barricades / Et toi, à travers la pluie d'acier, drue, / Tu montes, brandissant le drapeau des esclaves. »

Le mérite exceptionnel de Sîrbu est d'avoir osé écrire et publier de tels vers, deux ans à peine après la grève héroïque des cheminots de 1933. Et c'est un sujet de fierté pour nous tous que de nous incliner avec amour et gratitude devant celui qui, en les écrivant, nous a tous honorés.

En dissipant définitivement les ténèbres, la libération du pays a signifié pour la poésie de Cristian Sîrbu un havre à peine espéré autrefois, mais à la réalité duquel il avait cru du plus profond de son cœur foncièrement honnête.

Le peintre du Bărăgan brûlé par le soleil ou balayé par la tempête, comme aussi des mélancoliques paysages des bords du Danube, le chantre des tristesses et des espoirs de ses compagnons de travail est devenu dès lors le poète toujours enthousiaste de l'édification d'un monde neuf. Tous les feux du ciel printanier ont embrasé la poésie nouvelle de Cristian Sîrbu.

Vient de paraître

ION VITNER: **Méridiens Littéraires** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

Ion Vitner est du nombre des critiques qui ont mis une œuvre déjà importante au service des principes scientifiques dans la critique littéraire. Il est, dans ce domaine, l'auteur de plusieurs volumes, depuis un recueil d'essais paru en 1948 sous le titre de *La Passion de Pavel Kortchéaguine* et depuis la *Critique des critiques*, suite d'études consacrées à l'histoire de la critique roumaine, jusqu'au petit volume *Eminesco* et aux articles réunis dans *Le Fil d'Ariane* (1959). Dernièrement, Vitner s'est partagé entre le feuilleton littéraire et les études monographiques exhaustives consacrées aux principaux représentants de la prose roumaine contemporaine. Les *Méridiens littéraires* réunissent des articles appartenant au premier de ces deux genres de critique et dont la plupart ont paru dans l'hebdomadaire *Gazeta Literară* (La Gazette Littéraire). La structure de ce volume est pour ainsi dire « kaléidoscopique»: la suite d'articles consacrés aux poètes roumains contemporains les plus marquants (Arghezi, Beniuc, Nina Cassian, Marcel Breslașu, Cicerone Theodoresco, Veronica Porumbaco, Dan Deșliu) y alternent avec d'autres dédiés à quelques figures appartenant à la littérature universelle (Emile Verhaeren, Lu Sin, Thomas Mann et d'autres). Une série d'articles sur les grands critiques démocrates-révolutionnaires russes est précédée de quelques considérations polémiques en marge de certains aspects de la culture occidentale, où l'auteur soumet notamment à une discussion critique des thèses de Gaëtan Picon, de Maurice Blanchot et de Gaston Bachelard. La méthode adoptée par Ion Vitner dans ses articles consacrés aux poètes roumains consiste à fixer leur physionomie en une image-clef qui en définira les traits spécifiques. Ainsi *Hymne à l'Homme* de Tudor Arghezi est analysé à travers le prisme de l'idée de « diorama»; la poésie de Beniuc est définie sous le signe du concept « dynamisme »; celle de Nina Cassian sous l'angle de la compatibilité du lyrisme avec la lucidité et le tempérament cérébral. Les vers de Dan Deșliu inspirent au critique d'intéressantes considérations sur la valeur et les dangers de « l'éloquence dans la poésie contemporaine», etc. Une exégèse subtile et passionnante est consacrée par Ion Vitner au *Doktor Faustus*, le roman magistral de Thomas Mann (cf. les articles *Le rite faustien*, *Le destin d'Adrien Leverkuhn*, *l'Art et l'Humain*, *Unité du problème humain)*.

Dans la série d'articles consacrés à Bielinski et à Tchernychevski, à la valeur actuelle de leur doctrine esthétique et de leur méthode critique, la partie peut-être la plus intéressante est un parallèle entre Sainte-Beuve et Bielinski, où l'auteur établit une distinction typologique riche en implications pour les destinées de la critique littéraire.

Enfin la dernière partie du livre de Vitner contient une suite d'articles à caractère général traitant de problèmes relatifs au réalisme socialiste.

Vivacité du style, haute culture puisée à de multiples sources, diversité des préoccupations, ingénieuses associations d'idées, passion combative — telles sont les qualités qui confèrent au volume un intérêt réel. Le livre de Ion Vitner témoigne en même temps de l'épanouissement de

l'*essai* dans la critique littéraire roumaine d'aujourd'hui.

N. Tertulian

ALECO IVAN GHILIA: **Fin de l'Apocalypse** *(Editions de la Jeunesse)*

Le jeune auteur de *Fin de l'Apocalypse*, qui n'en est pas à son premier livre, a fait son apprentissage littéraire dans le journalisme. Reporter, il a eu l'occasion de beaucoup voyager et de connaître ainsi les hommes et les lieux les plus divers, ce qui lui a permis d'accumuler une expérience fort profitable à un écrivain en pleine formation. Issu lui-même du milieu rural, c'est ce milieu qui devait tout particulièrement attirer son attention par la foule d'aspects inédits d'un monde auquel les formes nouvelles de vie socialiste on fait subir une transformation radicale. Sa première œuvre littéraire de quelque ampleur, *Les frères Hutzulea* (1956) axe son action sur le moment social du passage de l'exploitation agricole individuelle à l'exploitation agricole collective. Deux ans plus tard, Ghilia faisait paraître le roman *Les beaux-parents* où l'on retrouve un sujet analogue, traité cette fois de façon beaucoup plus ample, avec une connaissance plus approfondie des situations, des types humains et de leurs rapports mutuels.

Fin de l'Apocalypse, le nouveau roman d'Aleco Ivan Ghilia, atteste chez l'auteur la tendance d'élargir sans cesse le domaine de ses thèmes en même temps que d'en renouveler et d'en diversifier les modalités d'expression. Cette « Apocalypse» où se débattent et dont s'efforcent de s'évader les héros du roman, c'est la guerre avec son long cortège d'oppressions, de mutilations, de torturantes séparations qui menacent de toutes parts la frêle créature humaine. « Pourquoi tout cela?» se demandent à maintes reprises divers témoins des événements narrés par l'écrivain. A cette question, Ghilia s'efforce de trouver une réponse véridique, de nature à nous faire entrevoir de nouvelles perspectives, et c'est là, en fait, le sens final de l'œuvre.

L'auteur a soin, par le déroulement même de l'action, de mettre en évidence le motif central du roman. Dès les premières pages nous subissons « la présence inquiétante» de la grand-route où défile sans fin la foule de ceux que la guerre mène vers l'inconnu. Sur cette route la mère demeurée au village a vu partir ses fils et, le cœur brûlant d'inquiétude et de nostalgie, elle ne cesse de la scruter dans le vain espoir de les voir revenir. Enfin, n'y tenant plus, elle se met en route elle-même, à la recherche de ses garçons. Ici l'action du roman se ramifie, pour suivre sur des plans parallèles l'existence de la mère et de deux de ses fils, Gheorghe et Emil. Affrontant les rafales d'obus, exposé chaque instant à mourir pour une cause qui n'est pas la sienne, Gheorghe se révolte contre l'absurdité de la guerre et, ne trouvant pas d'autre moyen de s'y opposer, se décide à déserter. Emil est lui aussi un révolté; mais ayant quitté le foyer familial au sortir de l'enfance, il a travaillé dans une usine où, au milieu des ouvriers, il a acquis une autre conscience. A l'absurdité de la guerre il s'oppose par une participation active à la lutte illégale des communistes. La voie qu'il a choisie est dangereuse, mais Emil s'y engage avec assurance, entrevoyant clairement la victoire finale contre l'oppression, ayant conscience de la force de sa classe, qui l'aide à triompher. A un moment donné la route de la mère croise celle d'Emil, mais la mère ne réussit pas à retenir son fils et, se rendant compte que ce qu'il fait est bon et juste, elle acquiert elle-même de l'assurance et la conviction que sa peine aura une fin. Comment saurait-elle qu'entre-temps son tribut à la souffrance générale s'est encore accru et que son autre fils, Gheorghe, qu'elle a vainement cherché, a été fusillé pour désertion au moment même où la Roumanie se préparait à se retirer de la guerre fasciste? De retour au village, la vieille femme reprend sa vie habituelle avec, au cœur, un sentiment nouveau encore confus, un pressentiment plutôt: elle ne cesse d'attendre ses garçons, mais elle espère en même temps de grands événements qui décideront du sort de tous. Le motif initial du roman se répète dans le final. La grand-route reparaît avec sa « présence inquiétante», concrétisant cette fois non plus l'obsession torturante, mais l'espérance. Le roman s'achève ou, pour mieux dire, s'interrompt ici, l'auteur se réservant, dans le second volume annoncé, de nous montrer l'épanouissement et les fruits de cette espérance dont les bourgeons viennent d'éclore.

Ce bref résumé suffit pour nous permettre de constater que l'écrivain accorde assez peu d'attention à l'action proprement dite, à l'accumulation de faits et

d'événements que l'on était peut-être en droit d'attendre d'un livre de guerre. Ce n'est point un tableau de la guerre que Ghilia s'est proposé de reconstituer dans son roman, et le front n'y apparaît que d'une manière épisodique. Ce qu'il a voulu nous dépeindre c'est le *sentiment* angoissant de la guerre, l'état de frustation, de dévastation spirituelle qu'elle provoque, et ses effets psychologiques sur les différentes catégories sociales. C'est là précisément ce qui fait la nouveauté du roman, tant par rapport à d'autres de nos créations littéraires traitant du même thème, que par rapport aux œuvres antérieures de Ghilia. *Fin de l'Apocalypse* est un roman d'atmosphère, où la pénurie des faits est compensée par l'acuité de l'analyse et la réalisation d'une tonalité homogène. Sans être le principal héros du livre, l'« apocalypse» y est une présence dominante et permanente. L'oppressant brouillard qui, d'un bout à l'autre de l'œuvre, estompe les choses et les sites, met en relief les physionomies et fixe notre attention sur le regard des hommes, chargé d'une tension intense, douloureuse, qui reflète un âpre tourment intérieur. Et c'est par la manière dont ils résistent à cette pression extérieure et réagissent contre leur trouble intérieur que se différencient les héros du roman. En dépit de l'absence de faits permettant de caractériser nettement ses personnages, l'auteur réussit néanmoins à créer des individualités distinctes, à nous montrer, avec un art remarquable des nuances, les réactions psychologiques de chacun, et toute la diversité des sentiments qui les agitent — autant de traits capables de définir un caractère et des attitudes sociales. L'apocalypse de la guerre est enregistrée de façon différente par un collaborationniste fasciste tel que le dr. Vereanu et par l'ouvrier Emil, militant communiste. Le premier, incapable de discerner la cause des événements, paralysé par la terreur de l'inconnu, aboutit au désespoir et au stade extrême de ce sentiment, à l'oubli du respect de soi-même, finissant par s'abandonner au gré des vagues qui l'entraînent. L'apocalypse l'écrase peu à peu et l'engloutit, tandis qu'Emil se maintient à la surface et se libère. Aux heures les plus difficiles, il garde toute sa lucidité, et la conscience qu'il a d'être engrené dans la lutte des masses l'affermit et entretient en lui l'inébranlable espoir de vaincre le chaos, l'épouvante et l'oppression. C'est entre ces deux extrêmes que se situent les réactions des autres personnages, la tragique révolte de Gheorghe ou le conformisme abject de Léonida: le premier est tué au moment où il vient de *découvrir* la fin de l'Apocalypse; l'autre cherche son salut dans la ruse et semble avoir trouvé lui aussi une issue, mais trop de méfaits pèsent sur lui pour qu'il puisse se dégager entièrement de l'Apocalypse. Quant à la mère, la guerre lui a fait des blessures qui ne guériront jamais, mais son adhésion spirituelle à la lutte de son fils communiste fait pénétrer dans sa vie une clarté nouvelle qui la sauvera du naufrage.

En l'absence de l'élément épique et dynamique, Aleco Ivan Ghilia recourt à une technique propre à imprimer au récit un rythme fougueux. Son roman se compose de nombreuses séquences qui nous font passer sans transition d'un personnage à l'autre, mais où la similitude des situations crée le sentiment que chaque situation en continue une autre, fût-ce avec des protagonistes différents. La fin d'une séquence coïncide parfois avec le début de la suivante, en dépit du temps et de l'espace qui les séparent. Ce n'est point là un artifice de construction, mais un moyen suggestif de nous mener vers une vision unitaire de cette apocalypse à laquelle les hommes tentent de s'arracher. Le style de l'auteur sert lui aussi ce même dessein: alors que dans *Les beaux-parents* Ghilia cultivait un style plastique évocateur, il adopte dans son dernier roman une phrase saccadée, nerveuse, ne cédant pas à la tentation du pittoresque. C'est là un autre aspect de l'effort de renouvellement du jeune écrivain. Une telle entreprise comporte toujours certains tâtonnements, des incertitudes dont *Fin de l'Apocalypse* n'est pas entièrement dépourvue, mais qui sont néanmoins loin de caractériser le livre. On lira donc avec intérêt le nouveau roman d'Aleco Ivan Ghilia, tant pour les intéressants problèmes qu'il aborde que pour les recherches originales de l'auteur, couronnées de succès le plus souvent.

Gh. Şerbănesco

VERONICA PORUMBACO: **Impressions de Corée** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art).*

Les notes de voyage publiées par Veronica Porumbaco après un séjour d'un mois en Corée — séjour au cours duquel elle a

eu la possibilité de connaître des hommes aussi bien que des paysages — ne sont pas de celles qui satisfont la curiosité des lecteurs avides de chiffres, de données comparatives, de pourcentages ou de minutieuses descriptions géographiques. Les lecteurs qui, dans les récits de voyage, cherchent un moyen de s'instruire en acquérant de telles connaissances, seront sans doute déçus. En échange, par le truchement d'un poète, ils entreront en contact avec un paysage humain des plus complexes — et leur déception d'un moment se transformera en une poignante émotion, parce qu'ils pourront approcher l'âme d'un peuple qui a suscité l'admiration du monde entier par son héroïsme au cours d'une guerre inégale et dévastatrice, aussi bien que par son ardent désir de mener une vie pacifique, ce dont témoigne aujourd'hui une œuvre de reconstruction qui renverse toutes les anciennes notions de la durée. Le livre consacré par Veronica Porumbaco à la Corée oscille sans cesse entre la notation photographique et la poésie, et franchit sans difficulté les barrières qui séparent les genres littéraires les plus divers. Racontant d'un seul trait ce qu'elle a vu, la poétesse glisse sans heurts du dialogue au vers, de l'imprécation aux souvenirs personnels, et les caractères italiques qui distinguent les vers proprement dits de l'ensemble du texte y apparaissent comme une simple formalité. Dans ces pages, les vers font corps avec le reste du récit. S'il n'y avait que le refrain sans cesse repris du « 38e parallèle», déjà le texte du livre entier serait organisé dans notre esprit comme un vaste prétexte de poème, à la fois héroïque et tragique, évoquant la douleur et les aspirations d'un peuple cruellement éprouvé au cours de sa longue histoire. Pourtant, même si l'on fait abstraction de cette réalité obsédante, on verra que les chapitres du livre sont centrés autour de plusieurs images poétiques pleines de profondeur, qui persistent dans la mémoire longtemps après que l'on a terminé la lecture du livre. Un chapitre s'intitule *Devinettes sinistres*. Les enfants coréens se demandent l'un à l'autre: « Qui a fait le lac dont le diamètre est de X mètres?» Réponse: « La bombe de 500 kilos». « Et celui dont le diamètre est de Y mètres?» Réponse: « La bombe de 1.000 kilos». Ainsi, quelques lignes suffisent à dépeindre une bouleversante réalité, bien plus éloquemment que ne pourrait le faire un long récit. Et voici un autre chapitre, intitulé *Une pièce écrite de la main gauche*. C'est l'histoire d'un écrivain coréen d'aujourd'hui. « Non, l'auteur n'est pas gaucher de naissance. Plus d'une fois, sa main droite s'est levée, sur la scène, faisant battre les cœurs des spectateurs. Car il était acteur. Plus d'une fois, sa main droite a donné des autographes, car il était célèbre. Et plus d'une fois sa main droite a appuyé sur la gâchette du fusil. Car il était aussi soldat. La guerre lui a arraché cette main droite qu'il levait lorsqu'il était en scène, qui lui servait à donner des autographes et aussi à presser la détente du fusil. Maintenant il écrit de la main gauche des pièces, des répliques, des paroles exprimant sa droiture. Car il est devenu écrivain.» Non moins lapidaires, non moins émouvantes sont les lignes qui évoquent les montagnes effritées par les bombardements, les vestiges d'une civilisation millénaire anéantie en quelques jours, les faits d'armes de l'héroïque peuple coréen...

Egalement lapidaires et énergiques, pleines d'une intarissable confiance dans le présent et dans l'avenir sont les pages qui présentent le travail des hommes d'aujourd'hui, celles qui dénoncent l'erreur grossière propagée par la vieille légende de la Tour de Babel, contredite par l'hymne de solidarité internationale qui retentit aujourd'hui en Corée, ou encore celles consacrées au réseau énergétique qui gagne un village après l'autre, aux bâtiments qui se dressent en quelques jours seulement, à la « laine de pierre», et aussi à la grande pureté de l'art coréen dont l'épanouissement actuel est sans précédent... Considérant la réalité avec les yeux d'un poète, Veronica Porumbaco a pénétré le sens profond d'innombrables aspects quotidiens et nous offre un riche et vivant tableau de la Corée, traité avec un lyrisme dense et convaincant.

Faisant ressortir l'impérissable beauté de l'héroïsme et du travail anonyme, dispensant à foison les images poétiques, pour nous faire connaître les journées de travail enthousiastes de la Corée d'aujourd'hui, Veronica Porumbaco nous a offert un ouvrage qui, en dépit de ses dimensions réduites, ouvre de vastes horizons, nous fait connaître des amis lointains et pourtant si proches. *Impressions de Corée* n'est pas un récit de voyages dans l'acception courante du terme, c'est un sensible sismographe qui nous rend perceptible la vibration poétique de l'invincible « pays des matins paisibles».

Mihail Andrei

NICOLAE ŢIC: **Six heures** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art).*

Nicolae Ţic en est à son premier roman. Il a publié précédemment une série de nouvelles et de croquis littéraires consacrés pour la plupart à la vie de la jeunesse sur les chantiers et dans l'industrie. S'attachant à suivre le processus de l'éducation de la jeunesse selon l'esprit socialiste, Ţic nous présente le chantier et l'usine comme de véritables écoles où se forment et se trempent les consciences nouvelles. Des jeunes désorientés et d'un niveau moral douteux — victimes, somme toute, de la guerre qui les a jetés sur les routes, exposés à tous les dangers — prennent contact sur le chantier et dans les fabriques avec un milieu sain et ne tardent pas à s'encadrer dans la grande famille des travailleurs. Dans les récits de Nicolae Ţic nous rencontrons fréquemment d'admirables figures de militants du parti et de membres de l'Union de la Jeunesse Travailleuse (utémistes) d'une haute tenue morale, capables de généreux élans et d'héroïsme et qui offrent de lumineux exemples à leurs compagnons de travail.

Nous retrouvons dans *Six heures* quelques-uns des personnages familiers à l'écrivain. Mitzurca et Alexandru Mihoc (Aleco « Guatemala» comme il aime à se nommer) sont deux jeunes dévoyés venus dans la petite ville minière en quête d'une occupation; Mihoc deviendra un ouvrier consciencieux, tandis que l'autre se fera finalement l'instrument de l'ennemi de classe. Mircea Mărcuş, qui dirige une équipe de jeunes, est un garçon modeste et secourable; beaucoup se moquent de sa laideur, ignorant qu'il a été défiguré à la suite d'un acte d'héroïsme, en luttant contre un incendie qui menaçait un dépôt de dynamite: le caractère de cet *utémiste* dépasse en beauté tout avantage physique... Gică Ispas est un chef de brigade enthousiaste mais plutôt étourdi.

Tous ces personnages rappellent de façon directe les créations antérieures de Nicolae Ţic, mais le thème du roman est bien plus ample: il se propose, en effet, de reconstituer l'image d'une ville minière de Roumanie quelques années après la Libération. L'auteur réussit avec bonheur à mettre en regard deux mondes diamétralement opposés, bien que séparés seulement par un bref intervalle de temps.

De rapides incursions dans le passé permettent à Nicolae Ţic d'évoquer la vie affreusement misérable des mineurs exploités par les patrons capitalistes. A l'époque où se déroule l'action du roman, en 1950, deux ans après la nationalisation des grandes entreprises, la direction de la mine est assumée par les mineurs les plus habiles. L'ancien coron, agglomération d'habitations insalubres, disparaît pour faire place à une ville neuve aux immeubles modernes; nous voyons les héros du roman s'installer dans leurs nouvelles demeures et nous assistons aux menus faits de leur vie quotidienne que l'auteur nous présente à chaque pas.

Les héros de Ţic, pleinement conscients d'être désormais les maîtres de la mine, organisent des émulations socialistes, réalisent des innovations techniques (deux nous sont décrites de façon détaillée), prennent de précieuses initiatives en vue d'accroître la production. Les préoccupations des mineurs de Nicolae Ţic sont, en 1950, tout autres que celles des héros de Geo Bogza, de Carol Ardeleanu et de Virgil Birou qui ont évoqué, eux, des mineurs roumains de jadis. Ainsi, Ţic apporte une remarquable contribution au tableau littéraire de la Roumanie dans la période d'édification du socialisme.

Ces transformations révolutionnaires ne se manifestent pourtant pas de façon aussi radicale dans les consciences, et Nicolae Ţic décrit l'activité de quelques personnages qui, par des moyens démagogiques et en usant d'intrigues et de calomnies à l'adresse des représentants loyaux des ouvriers s'efforcent de satisfaire leurs intérêts mesquins et de parvenir à des postes de commande. Ainsi le mineur Ilie Buhariu, taré moralement, saisit tous les prétextes possibles pour dénigrer son « ami» d'enfance Andrei Pop, secrétaire de l'organisation du parti, dont il s'efforce de prendre la place, espérant assurer ainsi sa propre « carrière». Ce n'est point par hasard, mais bien comme une conséquence logique, qu'Ilie Buhariu devient le complice d'un ingénieur, ancien agent de la Sûreté, homme de confiance des anciens patrons, auquel il s'allie dans le but commun de compromettre les meilleurs d'entre les mineurs. Voleurs de charbon, Buhariu, l'ingénieur Savin, Mitzurca et Victor Stănculea s'excluent eux-mêmes de la nouvelle vie du peuple. En contraste, Nicolae Ţic crayonne tout une galerie de lumineux portraits d'ouvriers, dont quelques-uns assez bien réussis littérairement parlant, tels que ceux d'Andrei Pop, du vieux mineur Pahonţiu qui souffre avec dignité le drame de voir son

unique fille séduite par un misérable, ceux de Mircea Mărcuş, d'Abrudan, le directeur de la mine, et de beaucoup d'autres.

Dans *Six heures* le rytme alerte de l'action, le style nerveux et l'absence de digressions oiseuses témoignent du souci de concision propre à un auteur de nouvelles: un autre romancier eût peut-être consacré huit cents pages à un sujet que Ţic a concentré — et parfois résumé — en trois cents.

C'est donc avec un intérêt justifié que nos lecteurs attendent la prochaine « récidive» de Nicolae Ţic en matière de roman.

N. Mărgeanu

GHEORGHE TOMOZEI: **L'Etoile polaire** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

Gheorghe Tomozei appartient à notre plus jeune promotion de poètes. Il y a quelques années, étant encore sur les bancs de l'école, il participait à un concours littéraire où il obtenait le deuxième prix pour un conte en vers qui lui valut l'attention des lecteurs. Peu après on pouvait voir dans les devantures des librairies son premier volume de poésies, *L'Oiseau bleu*, accueilli avec sympathie aussi bien par le grand public que par la critique littéraire. Ce recueil assez massif témoignait déjà d'une incontestable maîtrise dans l'utilisation des images, d'un langage poétique déjà riche bien qu'en pleine évolution, d'une souplesse du vers allant jusqu'à la virtuosité — qualités prédominant en dépit de certains défauts, d'ailleurs inhérents au jeune âge de l'auteur et dont le plus important était l'agglomération souvent inconsistante d'images secondaires, en d'autres termes une sorte de verbosité. Dans son récent volume *L'Etoile polaire* (les titres des deux recueils ont recours à des symboles quelque peu usés, mais n'en expriment pas moins les intentions de l'auteur qui cherche à définir son univers lyrique), le jeune poète s'achemine incontestablement vers la maturité. Faisant un usage plus pondéré de ses moyens, il connaît à présent les satisfactions que procure un travail minutieux, même si, à force de ciseler les vers, il aboutit parfois à une préciosité dans leur structure qui n'est pas toujours justifiée. Pourtant, si l'on fait abstraction de cet aspect en quelque sorte technique, on constatera que les vers actuels de Gheorghe Tomozei rendent un son plein, qu'ils n'expriment plus de juvéniles incantations, mais abordent des problèmes plus profonds, issus d'une réalité bouillonnante. Comme les autres poètes de sa génération, Gheorghe Tomozei chante la jeunesse heureuse, née sous le signe des victoires remportées par notre peuple sous la direction du Parti. L'ancien régime n'apparaît dans son œuvre que sous la forme de souvenirs d'enfance plus ou moins nets; la lumière de la Libération, qui a éclairé pour lui la connaissance du monde, constitue en fait le véritable acte de naissance de l'homme et du poète. Il appartient à la génération que notre critique littéraire a nommée « la génération du 23 Août», et cette réalité respire puissamment dans ses vers.

Le cycle *Les maîtres de la beauté*, l'un des mieux venus du volume, est significatif. Et pas seulement pour la poésie de Tomozei. L'exaltante poésie qui se dégage de notre vie nouvelle considérée dans les éléments qui la composent, dans le travail des gens simples qui forgent de leurs mains la beauté d'aujourd'hui et de demain est plus qu'évidente pour tout jeune poète. Il n'en est pas moins vrai que, d'un poète à l'autre, les points de contact avec les images poétiques diffèrent, et ce sont précisément ces points de contact qui jouent un rôle décisif dans la détermination ultérieure de la personnalité de chacun. On trouve, dans le cycle que nous avons mentionné plus haut, des motifs poétiques en apparence simples: le mineur, le soldat, un forgeron de l'exploitation agricole collective, une auto appartenant à l'organisation de district du parti, un chantier naval, ou encore les constructeurs de l'«immeuble No. 205 du quartier de Floreasca». Mais le jeune poète ne s'en tient pas aux apparences: il cherche à retrouver les battements du cœur de ses camarades, et c'est à ces pulsations de la vie qu'il emprunte le rythme de ses vers. Chaque poésie est un paysage dessiné avec finesse et au milieu duquel se meut, sans la moindre affectation, le héros, l'homme, le constructeur qui, chaque jour, œuvre à l'édification du socialisme. Le poète semble accorder le même intérêt au paysage qu'à l'homme, et pourtant c'est ce dernier qui anime le tableau tout entier. Le cycle *Les maîtres de la beauté* constitue, de ce fait, une carte du présent ponctuée en quelques-uns de ses éléments essentiels, une carte que, sans nul doute, le poète

ne cessera de compléter par d'autres figures de bâtisseurs de notre vie nouvelle.

Une note personnelle — tendre en même temps qu'énergique — apparaît dans le cycle *La planète des hommes volants*, vers consacrés à la lutte des Soviétiques pour la conquête du cosmos. Lorsqu'il écrit « *Nous ne sommes que les ailes qui portent la planète des hommes volant vers les étoiles* », le jeune poète définit un élément fondamental de notre poésie, enthousiasmée par les succès de la société communiste et qui se montre avide de nouveaux succès, toujours plus grands. Ces « ailes volant vers les étoiles » sont également présentes dans le poème consacré à l'héroïsme des quatre marins soviétiques qui, pendant 49 jours, ont affronté les tempêtes du Pacifique. Dans la lutte de ces hommes, le poète voit un « prolongement de la fusée ». Il existe, dans les vers dédiés au cosmos (« cosmos signifie communisme », s'écrie le poète en un vers lapidaire, digne d'être retenu), une évidente tendance à la pureté inhérente à la vocation poétique de Gheorghe Tomozei. Cette même tendance se retrouve dans *L'anti-guerre*, vers bien intentionnés bien qu'insuffisamment émouvants, eu égard au thème abordé.

En général, le volume se présente comme le fruit d'un travail sérieux et n'est jamais en-dessous des possibilités réelles de l'auteur. Ses plus belles réussites sont notamment les vers qui chantent les grandes joies de l'existence, l'amour, les conquêtes du socialisme, la jeunesse triomphante, le parti. Les poésies qui ne s'appuient pas sur une connaissance directe du sujet, comme par exemple celles qui veulent évoquer la guerre, ne sont, pour l'instant du moins, que des croquis sommaires dépourvus d'une véritable existence poétique. Cela ne signifie pas, bien entendu, que le poète soit incapable de décrire des lieux qu'il ne connaît pas ou des événements auxquels il n'a pas directement participé. Mais, à l'heure actuelle, il est essentiel pour Gheorghe Tomozei de s'en tenir à ses expériences personnelles, à des sensations directement éprouvées. Il transpose plus spontanément dans ses vers une branche d'arbre, que le fruit de ses lectures. Et c'est pourquoi nous attendons de ses poésies futures qu'elles établissent une carte aussi complète que possible de la jeunesse d'aujourd'hui. Puisqu'il est l'un des poètes particulièrement doués de la « génération du 23 Août », les sources de son inspiration doivent pénétrer toujours plus avant au cœur des réalités parmi lesquelles il est né, qui ont présidé à sa formation et auxquelles il doit tout.

M. A.

VINICIU GAFIŢA: **Les Murmures de la terre** *(Editions de la Jeunesse)*

Un nouveau volume vient d'enrichir la collection *Notre Patrie*, due à l'heureuse initiative des Editions de la Jeunesse, dans le but de reconstituer un vaste tableau des beautés de notre pays. C'est la région nord-est du pays qui nous est présentée cette fois — Suceava, Pays des Dornas, Fălticeni, etc. — autant de lieux qui tiennent une place importante dans la vie de notre peuple, tant par l'exceptionnelle beauté des sites que par l'abondance des vestiges historiques dont la présence contribue à accroître, à ennoblir le charme et le pittoresque de cette région.

Sous les régimes passés, ce pays si riche en glorieux souvenirs — Suceava fut jadis la fière capitale du prince Etienne le Grand (1457—1504) — était fort en retard au point de vue économique et social. De misérables villages de pauvres gens, de petites villes bourbeuses, agonisaient à l'ombre des grands souvenirs. Suceava, vestige d'une brillante résidence princière; Vatra Dornei, minuscule et rudimentaire « station » balnéaire et climatique, centre d'un vaste bassin forestier dévasté naguère par une exploitation sauvage; Fălticeni, petite bourgade de province ensevelie sous ses jardins et sa boue, célèbre comme résidence de jeunesse de Mihail Sadoveanu et pour avoir fourni l'action, les personnages et le cadre de tant de pages de l'œuvre du grand écrivain. C'étaient là, en résumé, les « cartes de visite » de ces lieux.

Le jeune publiciste Viniciu Gafiţa a prêté une oreille attentive aux échos de ces gloires anciennes. Il les a déchiffrés avec perspicacité et en a mis en lumière avec bonheur les diverses significations: significations majeures tenant de l'histoire et de la légende, significations amères aussi, tenant de l'iniquité, de l'oppression et de l'exploitation barbare du régime bourgeois-agrarien. Il a fort bien su écouter en même temps le murmure de la terre d'aujourd'hui « amplifié par les milliers de mélodies nouvelles des fabriques, des usines et des chantiers édifiés au cours de ces dernières années, et par le bruissement

des sillons creusés simultanément par les cinq ou six socs des charrues tractées dans les champs collectivisés». Le livre du jeune reporter est le journal de voyage de son oreille attentive, subtile et curieuse, qui enregistre assidûment et minutieusement la configuration acoustique, — ancienne et nouvelle — de ces contrées, l'écho des batailles d'hier et d'aujourd'hui, les cris de douleur et de triomphe, les voix de la terre renouvelée, celles des outils modernes qui creusent les riches entrailles des montagnes, retournent les sillons, tissent les tissus multicolores, abattent les vieux arbres des forêts, endiguent les cours d'eau, édifient d'innombrables maisons, etc.

A côté de toutes ces choses, à travers elles et au-dessus d'elles, son livre enregistre les voix des hommes surprises aux moments les plus divers de leur activité: pendant le travail, au fond de la mine, en pleine forêt ou à l'usine, le long des sentiers enneigés, sur les routes, au bord de l'eau, aux réunions ou à la bibliothèque, dans la paix du foyer ou devant un verre plein. Une foule de voix défilent ainsi dans les pages du livre, voix de jeunes et voix d'hommes mûrs apportant la rumeur nouvelle de ces contrées réveillées à la vie. Rien d'étonnant à ce que l'auteur ait confessé dès le titre de son livre cette prédilection auditive: son œil est, en effet, moins habile et moins réceptif que son ouïe. La multitude de gens qui parcourent ces pages ne vivent guère que par les paroles enregistrées, trop peu nombreuses parfois pour définir et fixer dans notre mémoire ceux qui les prononcent. Leurs visages sont en général effacés et vagues, sinon complètement invisibles. Trop peu « vus» aussi les paysages, et mal « écoutés» souvent: c'est-à-dire reproduits ou reconstitués de façon trop livresque. Par contre certaines descriptions auditives faites de murmures, de rumeurs et de voix (comme au fond de la mine par exemple), méritent toute notre attention. Cette particularité du livre n'est pas sans offrir certains inconvénients auquel l'auteur tente d'obvier par d'insistantes reconstitutions documentaires-historiques (certaines d'une longueur peut-être excessive) et par la reproduction de dialogues ou de fragments vocaux disparates (parfois peu significatifs). Néanmoins d'une façon générale cette particularité auditive parvient à réaliser des performances intéressantes constituant une véritable expérience littéraire, et réussit, tout le long du livre, à mettre en lumière de façon prenante la physionomie spécifique des gens et des lieux de ce coin pittoresque et tout frémissant de notre pays.

Geo Dumitresco

ŞTEFAN BĂNULESCO: **Chemin de plaine** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

Né en 1929 dans un village de la plaine du Bărăgan, Ştefan Bănulesco passe en 1952 sa licence en philologie et devient rédacteur à la revue *Viaţa Romînească* puis à *Gazeta Literară*. Son premier livre, que nous présentons ici à nos lecteurs, est le fruit de ces années au cours desquelles l'auteur, voyageant beaucoup et visitant nos grands chantiers et nos exploitations agricoles collectives, put connaître les réalités socialistes de notre pays.

Abordant des thèmes variés, le reporter nous emmène dans les domaines les plus divers du travail, où palpite en tous lieux le même enthousiasme de la construction collective. Tantôt il nous fait assister au spectacle organisé par les ouvriers d'une usine, tantôt nous grimpons à sa suite sur les échafaudages d'un gigantesque immeuble de Bucarest, d'où nos regards découvrent des perspectives inconnues. A bord d'un bateau de pêche nous parcourons avec lui le Delta du Danube, où nous faisons la connaissance d'une population plongée, naguère encore, dans les ténèbres d'une existence primitive. Nous visitons ensuite la ville de Tulcea, devenue centre industriel en l'espace de quelques années seulement. Partout le commentaire du reporter nous accompagne, commentaire sobre et réservé, comme s'il s'agissait de choses absolument courantes, comme le sont d'ailleurs maintenant tous ces aspects dont il nous parle. D'une fabrique de jouets à un chantier naval, et de là à une exploitation agricole collective, telles sont les coordonnées spatiales entre lesquelles se meut Ştefan Bănulesco dans ses reportages.

Ce qui caractérise la personnalité du jeune écrivain c'est une préférence marquée pour la sobriété d'expression, pour une ironie cachée qui donne à ses écrits une note particulière. Cet humour utilisé à bon escient n'est pas uniquement l'attribut du style de Ştefan Bănulesco, il contribue également à la qualité de la construc-

tion qui s'avère particulièrement solide grâce au dosage et à la gradation des événements. Deux vocables latins, *Zabrus* et *Tanimecus*, jetés comme par hasard, sont de nature à tenir en éveil l'intérêt du lecteur qui, intrigué par ces deux noms au sujet desquels les tractoristes discutent avec acharnement *(Chemin de plaine)* finit par apprendre qu'il s'agit de deux redoutables ennemis du blé et du maïs. On retrouve le même procédé dans *Gelée de février*, qui est sans doute le récit le plus réussi du volume et dont toute l'action se déroule sous le signe de l'ambigu.

Ştefan Bănulesco — son livre le prouve — est non seulement un excellent reporter, capable d'aborder les multiples aspects de la nouvelle vie socialiste, mais en outre un écrivain doué de qualités incontestables. Il a, des choses, une vision concrète et s'entend à fignoler ses tableaux et ses portraits, dont la plupart demeurent gravés dans la mémoire du lecteur.

Ce *Chemin de plaine* n'est pas dépourvu de certaines portions superficiellement pavées, mais c'est un chemin aux vastes horizons, tout comme ce Bărăgan auquel Ştefan Bănulesco emprunte son tempérament fait d'ironie et d'enthousiasme.

Sandu Hurmuz

VALERIU GORUNESCO: **L'Age même de mon pays** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

Sous le rapport de l'âge aussi bien que de l'activité littéraire, Valeriu Gorunesco est un très jeune poète. Après des débuts fort remarqués dans la revue *Tînărul Scriitor* (Le jeune écrivain) en 1956, son nom a paru de plus en plus souvent dans les pages de nos publications littéraires, où Gorunesco a parfois signé des cycles entiers de poèmes. Son premier recueil, *L'Age même de mon pays*, vient non seulement illustrer sa féconde activité, mais aussi confirmer son authentique talent. Un sommaire coup d'œil sur ce volume permet de voir que celui-ci ne renferme pas tous les vers que Valeriu Gorunesco a publiés au cours des dernières années; il comprend toutefois, dans une bonne mesure, ses poésies les plus marquantes qui nous permettent de le considérer à bon droit comme un poète authentique.

Valeriu Gorunesco est un enthousiaste, un chantre passionné de la clarté et de la joie de notre époque, du bonheur de vivre et de l'amour de la paix. Le plus souvent — et c'est tout à l'éloge du poète — la manifestation lyrique et vibrante de son élan n'est pas réalisée par des moyens abstraits et énonciatifs, mais se présente au contraire sous une forme nuancée et subtile, en images concrètes où la corrélation de détails significatifs acquiert une fonction généralisatrice et la force de transmettre un message majeur. Ainsi, pour citer un exemple, la poésie *En même temps que nous* fait ressortir avec une extrême finesse poétique le désir de paix de l'humanité entière, la parfaite concordance entre les nobles aspirations de l'homme et les buts que se propose la lutte pour la défense de la paix. Le poète comprend parfaitement que le bonheur qu'il éprouve, aux côtés du peuple tout entier, de vivre aujourd'hui une existence toute différente de celle de jadis, est dû à la lutte héroïque du parti de la classe ouvrière. Et c'est pourquoi il lui adresse, dans nombre de vers, un ardent hommage tout pénétré d'amour et de reconnaissance.

Valeriu Gorunesco est né et s'est formé comme poète après l'avènement du pouvoir populaire. Aussi déclare-t-il fièrement qu'il a « l'âge même de mon pays», intitulant ainsi son premier volume. Son univers poétique prend donc sa source dans la réalité présente, dans l'époque que nous vivons.

Les poésies de Valeriu Gorunesco se distinguent par une résonance intérieure pleine de sensibilité, par la fraîcheur de multiples images, par l'inédit de certaines constructions poétiques, aussi bien que par la fluidité des vers. Dans l'œuvre du jeune poète prédominent certains éléments caractéristiques de sa contrée natale: la plaine du Bărăgan, le Danube et ses étangs. Le poète est attiré par des paysages d'une tonalité discrète, formant souvent un cadre approprié à l'expression d'un intense lyrisme.

Chantre de la joie et de la beauté de notre vie présente, de la soif de vivre et de l'ardent désir de paix, Valeriu Gorunesco est également un poète de l'amour et de la jeunesse. Dans *Journée de repos* par exemple, le charme de la jeunesse est rendu d'une manière suggestive, et toujours au moyen d'éléments empruntés au paysage danubien.

Il faut, cependant, signaler que le jeune poète en vient parfois à se pasticher lui-même. Le cycle final, *Le pays entre les eaux*, reprend certaines expressions et

images des poèmes antérieurs, ce qui a pour effet de les user et de réduire leur force émotive. D'autres fois des idées précieuses se perdent, par suite d'une expression vague ou trop générale. Les défauts signalés ici se placent toutefois au nombre des difficultés inhérentes à tout début, et Valeriu Gorunesco, qui témoigne d'un réel talent, saura, n'en doutons pas, y remédier.

T. V.

✧

C. I. NOTTARA: **Souvenirs** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

En évoquant la figure de la grande actrice Aristizza Romanesco, entrée pour nous dans la légende, C. I. Nottara faisait un jour cette constatation amère qui a obsédé tant de serviteurs de la scène: «... l'artiste dramatique ne laisse de son art qu'un pâle souvenir qui, le temps aidant, s'amenuise par degrés jusqu'à s'obscurcir entièrement...» Il fera plus tard cette même réflexion à propos d'Aristide Demetriade, et nous sommes en droit de supposer que, sans songer à lui-même, C. I. Nottara étendait néanmoins cette désolante appréciation, d'apparence objective, à sa propre et prodigieuse carrière, qui malgré l'éclat dont elle brilla durant plus d'un demi-siècle était, dans son intime conviction, condamnée par l'ingratitude du temps irréversible à disparaître en même temps que celui qui incarna tant de personnages immortels. Et pourtant, combien le temps est impuissant contre les grands créateurs! Bien que l'époque à laquelle vécut et créa C. I. Nottara n'ait point eu la possibilité de léguer à la postérité, par les moyens perfectionnés de la technique moderne, quelques moments de son difficile travail et de ses succès de scène, bien qu'il ne nous reste de Nottara que quelques enregistrements sur disques, reliques précieuses sans doute mais bien insignifiantes comparées à sa création gigantesque, le «maître» demeure néanmoins vivant, non seulement dans l'histoire du théâtre, mais encore au milieu de nous, ceux d'aujourd'hui.

Celui qui est présent devant nous et devant l'avenir c'est en premier lieu *l'homme* qu'était Nottara, cet homme dont presque toute la vie fut consacrée au théâtre.

Né à Bucarest le 5 juin 1859, il a dès sa quatrième ou cinquième année «l'intuition du théâtre», ainsi qu'il le confesse lui-même et comme l'attestent des témoins de son enfance. Agé de sept ans à peine il commence à jouer «au théâtre», jeu qui n'aura de terme que longtemps après, en 1935, après que Nottara se fût formé à l'école de nos grands acteurs et à celle de la Comédie Française et qu'il eût interprété un répertoire d'une ampleur sans précédent dans notre théâtre, comme le prouvent ses *Souvenirs*.

La vie de C. I. Nottara est une vie où les préoccupations étrangères au théâtre ne trouvent point place, un exemple rare de don de soi. Ses *Souvenirs* sont d'autant plus émouvants qu'ils sont écrits d'une plume étonnamment douée témoignant non seulement des abondantes lectures et du goût sûr de l'auteur, mais encore d'un authentique talent, apte à exprimer aussi par écrit ce qu'il savait si bien exprimer sur scène.

Ce qui fait néanmoins la véritable valeur du livre ce sont les remarques profondes qu'on y trouve sur l'art du théâtre. Elles nous révèlent en C. I. Nottara l'un des acteurs qui n'ont cessé de réfléchir sur leur profession et leur mission, s'appliquant ainsi à transmettre aux générations futures les significations supérieures de la création. «Ceux qui sont nés doués pour un art et se sont contentés de leur seule intuition pour l'exercer, ceux-là n'ont jamais suscité que l'admiration d'enthousiastes illettrés...» note quelque part le grand acteur, s'attachant ensuite à déchiffrer les multiples conditions susceptibles d'élever l'interprétation scénique jusqu'aux vrais sommets de l'art. Ces enseignements, qu'aujourd'hui encore tant d'élèves de Nottara continuent de transmettre aux jeunes acteurs, ne se fondaient pas sur le perfectionnement du métier en soi. Ils prenaient leur source dans une conception supérieure du rôle de l'art, que Nottara énonce sans aucun équivoque, faisant preuve d'un profond jugement artistique: «Notre théâtre, écrit-il, n'a point pour mission d'être uniquement un lieu et une occasion de distraction, comme certains le prétendent; il est en outre une école avec ses préceptes et ses tendances à instruire, d'où découlent insensiblement, sous une forme plaisante ou tragique, les enseignements moraux et la fustigation du vice, en même

temps qu'un développement intellectuel permettant de déceler le beau dans une œuvre d'art fondée sur les mœurs et les passions, deux attributs indispensables sans lesquels l'œuvre se verrait expulsée du domaine de la vraie littérature dramatique.» Cette conception du rôle social de l'art a guidé le talent hors ligne de C. I. Nottara vers les triomphes de sa longue carrière, au cours de laquelle il interpréta plus de sept cents rôles. La conscience que la scène est une école a rendu Nottara capable d'animer d'une vie vraie, et non d'une interprétation passagère, tant de personnages du théâtre universel et du théâtre roumain, de l'inoubliable roi Lear à l'Horace de *La Fontaine de Blanduzia* (V. Alecsandri), de Shylock à Etienne le Grand, depuis le médecin du *Dilemme du Docteur* de Bernard Shaw jusqu'à Oedipe roi... La méticulosité et la passion avec lesquelles il préparait puis polissait ses rôles sont demeurées célèbres et servent aujourd'hui encore d'exemple aux acteurs. Ne nous eût-il point légué autre chose, son souvenir n'en continuerait pas moins à vivre à jamais sur nos scènes. Cette conscience professionnelle proverbiale fut en même temps l'élément essentiel de son labeur exemplaire de professeur au Conservatoire, où il a patiemment formé des dizaines d'acteurs qui à leur tour transmirent à d'autres la noble flamme qui consumait leur maître. Sa présence toujours actuelle, à travers ses nombreux élèves d'hier, est encore attestée dans ce volume par une abondante collection de souvenirs sur le « maître» dus à la plume de tout ce que la scène roumaine compte de meilleur. Les anciens élèves de Nottara, ainsi que ceux qui sans avoir été ses élèves mais, nourris de ses enseignements, revendiquent néanmoins ce titre glorieux, sont le témoignage le plus éclatant de la pérennité de sa création. N. Bălţăţeanu, Lucia Sturza-Bulandra, Costache Antoniu, Agepsina Macri-Eftimiu, George Calboreanu, Ion Finteşteanu, Ion Manolesco, V. Maximilian, G. Storin, George Vraca et beaucoup d'autres, — autant de noms constituant le fonds d'or du théâtre roumain contemporain, — parlent du « maître» non point comme d'un souvenir lointain, perdu dans le brouillard impitoyable du passé, mais comme de celui dont ils reçurent hier la flamme sacrée. Et si rien ne peut nous rendre aujourd'hui les inoubliables créations de Nottara, s'il ne nous est plus donné de revoir en scène, dans toute sa puissance, son art incomparable, le grand acteur n'en est pas moins parmi nous comme un stimulant et un exemple qui ne peut disparaître. Des pages de son livres, de tout ce qu'ont gardé de lui les acteurs qui lui ont succédé, Nottara nous regarde, entier et vivant, préservé des atteintes du temps impitoyable pour d'autres.

M. A.

AUREL LECCA: **Un Roumain en Afrique** *(Editions de la Jeunesse)*

Aurel Lecca est l'un des auteurs qui, au cours des dernières années, se sont distingués dans le domaine de la littérature de science-fiction ou de popularisation de la science à l'usage des jeunes.

Né le 20 octobre 1900 à Giurgiu, il s'est passionné dès sa jeunesse pour les grands voyages et les découvertes géographiques. Ayant fait des études de géologie, il commence à publier, vers 1920, de brefs essais scientifiques et littéraires se rattachant à ce sujet. En 1958 paraît son premier ouvrage plus important, le roman *Le Naufrage*, véritable monographie littéraire du Pacifique, suivi, en 1959 de *Au delà des cercles polaires*.

Un Roumain en Afrique, le nouvel ouvrage d'Aurel Lecca, est lui aussi consacré à la popularisation de la science, plus exactement à la popularisation, par l'entremise d'une composition littéraire, de grands voyages et explorations, l'auteur s'orientant cette fois vers une expédition entreprise par un voyageur roumain.

Entre 1800 et 1900, les Roumains ont entrepris un grand nombre de voyages et d'explorations. Nous mentionnerons le voyage effectué dans l'Antarctique par Emil Racoviţă, grand savant de réputation mondiale, celui d'Albert C. Ghika dans l'archipel de Spitzberg, en Chine et au Japon, celui de Teodor Burada en Asie Mineure et en Arabie, celui de Sever Pleniceanu au Congo, celui des cousins Strat au Dahomey, etc.

Dans son livre *Un Roumain en Afrique*, l'auteur décrit l'expédition entreprise en Somalie par un autre voyageur roumain, D. Ghika-Comăneşti, au cours des années 1895—1896. Cette expédition n'est pas présentée dans un style sec, de pure information scientifique. Par le fait qu'il s'adresse principalement à la jeunesse, l'auteur groupe les péripéties du voyage

et la richesse des informations concernant la faune et le relief african en une composition épique bien équilibrée, harmonieuse, d'un style clair.

Accompagné de son fils Nicolae, le voyageur roumain D. Ghika-Comănești entreprit cette expédition en Somalie, notamment dans le but de chasser du gibier africain à poil et à plumes, en vue d'enrichir le musée d'histoire naturelle « Grigore Antipa» de Bucarest. L'expédition du voyageur a commencé dans la ville de Berbera, sur le bord de l'Océan Indien, et a continué sous la forme d'un circuit comprenant les localités de Gigiga, Bodle, Nilmil, Hargheisa, le retour s'effectuant également par Berbera. Le voyageur roumain ne s'est pas limité à la chasse, il a entrepris aussi de véritables recherches scientifiques sur le relief géographique des régions visitées et a procédé à une mesure exacte des montagnes d'Ogaden, à des observations météorologiques, fixant pour la première fois sur une carte certains cours d'eau, et découvrant un gué, qui porte aujourd'hui encore le nom de « Gué de Ghika», etc. L'auteur relève aussi bien les buts patriotiques de l'expédition de D. Ghika-Comănești que ses mérites sur le plan scientifique mondial, les découvertes et les noms géographiques dont on lui est redevable étant définivement inscrits sur la carte des régions explorées.

L'ouvrage d'Aurel Lecca, conçu sous la forme d'une suite de récits, est agréable et attrayant ; il remplit également une réelle fonction instructive et éducative.

T. V.

Arts

L'EXPOSITION FLORICA CORDESCO

Les illustrations exposées par Florica Cordesco aux Galeries d'Art de Bucarest ont suscité le même intérêt, auprès d'un large public, que la dernière exposition de l'artiste, en 1958.

Les trois séries d'illustrations composant l'exposition — illustrations pour *Rousslan et Ludmila* de Pouchkine, pour le poème *Le sourire d'Hiroshima* d'Eugen Jebeleanu et pour les *Nouvelles* de Marin Preda — témoignent incontestablement d'une puissante imagination, d'une grande fantaisie et d'une remarquable faculté d'expression. Mais ce qui nous semble le plus important, c'est la vie intense que Florica Cordesco donne à ses œuvres. Dire que l'artiste sait adapter les illustrations au texte, dont elle comprend parfaitement l'esprit, n'est certes pas suffisant: elle vibre profondément en présence de la joie ou du drame des hommes, elle pénètre et reproduit, avec une véritable passion, l'univers humain dans ses aspects les plus différents. C'est ce qui explique pourquoi ses images sont si variées, si pleines de fraîcheur, pourquoi elles sollicitent toujours l'intérêt de celui qui les regarde. La nouveauté de chaque dessin ne rompt en aucune façon l'unité d'un style personnel bien défini, qui domine toute l'exposition.

Le caractère dramatique des œuvres de l'artiste, sa conception de la vie s'harmonisent parfaitement à l'ample résonance du poème *Le sourire d'Hiroshima*, émouvant appel en faveur de la paix. Commençant par l'impressionnante image qui illustre le vers « *Une joue rouge, comme la face de la lune, l'autre comme l'ivoire ensoleillée* », une tête de femme moitié vivante, moitié figée; continuant par les illustrations s'inspirant de: « *Trompeur, donne-moi les poissons jamais pêchés...* » ou de: « *Mille bras humains, pareils à une flamme, élèvent... / Le front du soleil, aux colossales tempes de lumière...* » et jusqu'à l'illustration du vers: « *...voici que l'océan se dresse ...* » qui représente une vague où se hissent, de front, les hommes — Florica Cordesco a créé des compositions véritablement monumentales. Le large souffle de ses compo-

Illustration pour l'œuvre de Pouchkine, Rousslan et Ludmila

sitions est des plus poétiques. La sobriété du dessin, que l'artiste utilise avec une verve et un sens de l'équilibre confinant à la virtuosité, est le complément plastique du pathétique poème d'Eugen Jebeleanu.

Dans ses illustrations pour *Rousslan et Ludmila*, Florica Cordesco a réalisé sur une traduction pleine d'envol du poète Miron Radu Paraschivesco, une série d'images en couleurs pleines d'un dynamisme romantique. Le fabuleux s'y mêle sans cesse au réel, l'équilibre de la composition y voisine avec la confusion des batailles ou avec l'élégance du vol, le tout affectant des mouvements et des formes d'une grâce exceptionnelle. L'illustration de la scène où deux preux luttent à cheval « *Sous le tremblant rayon de lune...* », celle aussi qui montre un brave « *Sautant de cheval et se précipitant / Vers le mage qu'il saisit par la barbe* » et bien d'autres encore, sont de remarquables exemples de la faculté qu'a l'artiste d'exprimer la poésie de Pouchkine. Comme pour les autres illustrations figurant dans cette exposition, Florica Cordesco conçoit la maquette du livre d'une manière variée et suggestive. Le paysage placé comme une frise au-dessus d'une double page et illustrant les vers: « *Chevauchant vers le Dniéper à la large vallée / Ils vont se perdre dans le lointain* », le dessin qui accompagne les vers: « *Arrachant l'ennemi de son cheval / Il le soulève au-dessus de de sa tête / Et le précipite dans les flots* », aussi bien que les pages précédentes, témoignent non seulement d'un art de la composition harmonisant le dessin et le texte, mais aussi d'une grande variété dans l'équilibre de la mise en page.

Les illustrations de la troisième série figurant à l'exposition — celles qui sont consacrées aux *Nouvelles* de Marin Preda — ont posé, en général, à l'artiste, des problèmes d'ordre plastique d'un tout autre genre. Et ces problèmes mêmes diffèrent sensiblement d'une nouvelle à l'autre. Florica Cordesco a interprété l'image littéraire toujours sobre de Marin Preda par une expressive synthèse en noir et blanc, par de vigoureuses et éloquentes touches d'encre de Chine, aussi bien qu'avec une vive fantaisie dans les solutions de composition. Ainsi, tandis que l'illustration pour la nouvelle *Dans la brume* — où l'on voit un homme vigoureux porter dans ses bras une petite fille qui... «était toute pâle et soufflait à peine», — s'inscrit de façon impressionnante en pleine page, l'illustration *La marche de nuit*, pour la nouvelle *L'audace*, a une tout autre

Illustration pour la nouvelle Dans la brume de *Marin Preda*

mise en page: la longue file de soldats qui se traînent dans la nuit, comme en un vrai calvaire, est audacieusement suggérée par un mouvement en spirale ascendante.

✧

Bien que la plupart des illustrations exposées par l'artiste soient déjà connues du public, c'est seulement considérées dans leur ensemble qu'elles peuvent donner la mesure du niveau élevé auquel parvient le dessin de Florica Cordesco. Cette exposition est donc fort bien venue, d'autant plus que l'illustration du livre est l'une des formes de l'art plastique les plus populaires dans notre pays.

Paul Constantin

En deux mots

RELATIONS CULTURELLES

Sous le titre *Un siècle de poésie roumaine*, le journal italien *Unita* a publié une chronique littéraire signée par Renzo Nanni consacrée au volume *Anthologie de la poésie roumaine* (classique et contemporaine), paru en italien.

Précisant que les œuvres les plus remarquables de la poésie roumaine ont un contenu profondément populaire, l'auteur souligne que bon nombre de vers écrits autrefois par des poètes roumains expriment la révolte contre les oppresseurs, dénoncent l'injustice du régime féodal et chantent l'amour de la patrie et du peuple, la confiance en un avenir lumineux».

✧

L'Etranger, roman de Titus Popovici, a été publié par la maison d'édition *Editori Riuniti*, dans la série *Le opere e giorni*. La traduction est due au professeur Mariano Baffi, de l'Université de Rome.

✧

Une soirée littéraire consacrée à Louis Aragon s'est déroulée à la Maison des Ecrivains « Mihail Sadoveanu » à Bucarest. La conférence sur la poésie d'Aragon, faite par l'écrivain français Hubert Juin — en visite en R.P.R. — a été suivie d'une récitation d'œuvres lyriques du poète français.

✧

A Palerme a eu lieu, sous les auspices de l'Association régionale pour l'amitié entre les peuples, une soirée consacrée à la République Populaire Roumaine. A cette occasion, le député Pompeo Colaianni, vice-président de l'Association régionale sicilienne, a rappelé les succès obtenus par la Roumanie depuis l'instauration du régime démocratique populaire.

L'orateur, qui a visité la Roumanie dans le courant de l'été 1960, a évoqué pour ses auditeurs les impressions que lui ont laissées les diverses contrées de notre pays.

« Des villes comme Oneşti ou Victoria ont fait leur apparition, en même temps que des fabriques et des usines, dans des lieux où presque rien n'existait auparavant. Le vieux Bucarest se renouvelle selon les critères de l'urbanisme moderne. La société socialiste a résolu avec succès non seulement les problèmes complexes se rattachant au développement de l'industrie et à la transformation de l'agriculture, mais ceux, également, qui tiennent du domaine de la culture».

Après la conférence, le poète sicilien Ignazio Batutta a récité des vers de poètes roumains contemporains, parus en traduction italienne dans le volume *Anthologie de la poésie roumaine*.

✧

Le poète français Luc-André Marcel, répondant à l'invitation de l'Union des Ecrivains de la R.P.R., a visité notre pays. Pendant son séjour en Roumanie, l'écrivain français a rencontré de nombreux écrivains roumains.

✧

L'écrivain islandais Halldor Laxness, lauréat du Prix Lénine International « Pour le renforcementde la paix entre les peuples» et Prix Nobel de littérature, a visité la R. P. Roumaine sur l'invitation de l'Institut Roumain pour les Relations Culturelles

avec l'Etranger. Pendant son séjour dans notre pays, l'écrivain islandais s'est entretenu avec diverses personnalités de la vie culturelle roumaine.

Musique

Au cours de la tournée qu'il a entreprise en Angleterre, le violoniste roumain Ion Voïco, accompagné par l'orchestre Halle sous la baguette de Herman Lindars, a donné un concert dans la grande salle *Free Trade Hall* de Manchester. Le journal *Manchester Evening News* a écrit entre autres, à propos de ce concert: «Le violoniste roumain Voïco nous a charmés par sa magistrale interprétation de la *Symphonie Espagnole* de Lalo, rendant les plus subtiles intentions du compositeur, toute la pureté et tout le naturel des thèmes».

✧

Le chef d'orchestre italien Roberto Benzi a dirigé quelques concerts symphoniques dans la R. P. Roumaine. Au programme de l'un des concerts donnés à Bucarest avec l'orchestre symphonique de la Philharmonique d'Etat *Georges Enesco* figuraient la *Symphonie No. 55 en mi bémol Le maître* de Haydn, *Le Carnaval des animaux* de Saint-Saëns, *Siegfried sur le Rhin* du *Crépuscule des Dieux* de Wagner et *Pétrouchka* de Stravinski.

Roberto Benzi donnant des autographes

Au programme du concert donné à Timişoara, et au cours duquel il a dirigé l'Orchestre Philharmonique d'Etat *Banatul*, figuraient des œuvres de Verdi, Haydn, Saint-Saëns, Respighi, R. Strauss.

✧

Constantin Iliev, chef d'orchestre de l'Orchestre Philharmonique d'Etat de Sofia (R. P. de Bulgarie), a fait une tournée dans la R. P. Roumaine, au cours de laquelle il a notamment dirigé un concert extraordinaire de l'Orchestre Philharmonique *Moldova* de Jassy.

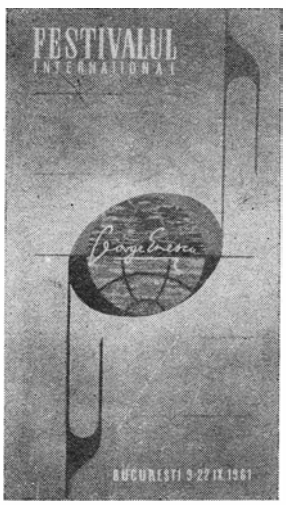
Le programme comprenait l'ouverture de *Don Juan* de Mozart, le *Concerto pour hautbois et orchestre* de Haydn (soliste Constantin Scurtu) et la *IIIe Symphonie* — l'*Héroïque* — de Beethoven.

✧

Le violoncelliste roumain Radu Aldulesco a joué avec les orchestres philharmoniques de Varsovie et de Poznan et a donné un récital à la Télévision polonaise, à l'occasion d'une tournée dans la R. P. Polonaise.

✧

«Georges Enesco, le compositeur, chef d'orchestre, violoniste et pianiste roumain, l'éducateur et l'homme» — tel est le titre d'une conférence donnée par le professeur Georg Haner à la salle *Albertina* à Vienne. La conférence a eu lieu sous les auspices de l'Académie de Musique de



Affiche de I. Molnar pour le Festival Enesco

Vienne, en vue de la préparation du deuxième Festival international *Georges Enesco* qui aura lieu cet automne à Bucarest.

✧

Le chef d'orchestre Robert Satanovski, de la R. P. Polonaise, a dirigé à la salle *Maxime Gorki* à Timişoara un concert extraordinaire de l'Orchestre Philharmonique d'Etat *Banatul*. Au programme figuraient des œuvres de Rogalski, Lutoslavski, Schumann et Beethoven.

✧

Un groupe d'artistes du Théâtre d'Opéra et de Ballet de Bucarest, comprenant le mezzo-soprano Zénaïda Palli, le soprano Maria Şindilaru, le baryton Nicolae Herlea et le chef d'orchestre Jean Bobesco, ont donné plusieurs spectacles de l'opéra *Carmen* sur la scène du théâtre de Mons, ainsi qu'un concert à la radiodiffusion de Bruxelles. La presse belge a publié à cette occasion d'élogieuses chroniques consacrées aux artistes roumains.

✧

« C'est pour la premiere fois que je joue à Bucarest, — a déclaré à un rédacteur de l'agence *Agerpres* la pianiste grecque Rita Bouboulidi, qui a donné une série de concerts dans la capitale de notre pays — et j'ai été vivement impressionnée par l'enthousiasme du public de Roumanie à l'égard des manifestations musicales. J'emporte une inoubliable impression de l'orchestre symphonique de la Philharmonique *Georges Enesco* avec lequel j'ai eu l'occasion de jouer. Au cours du récital et des concerts que j'ai donnés dans votre capitale, le public m'a témoigné son amitié d'une manière si enthousiaste que je tiens à le remercier, aussi bien que ceux qui m'ont invitée en Roumanie. Je serais très heureuse de revenir jouer un jour dans votre magnifique pays ».

✧

Le violoncelliste soviétique Sviatoslav Knuchévitzki a entrepris une tournée dans la République Populaire Roumaine. Au cours de cette tournée, il a interprété, entre autres, en qualité de soliste de la Philharmonique d'Etat *Georges Enesco*, le *Concerto pour violoncelle et orchestre* de Miaskovski, en première audition. En plus de cette œuvre, le programme de l'orchestre symphonique de la Philharmonique bucarestoise, dirigé par Nicolae Boboc, comprenait le *Préambule*, *l'Intermezzo* et la *Marche* de Zeno Vancea, ainsi qu'une autre première audition — la *IVe Symphonie* de Honegger.

De même, Sviatoslav Knuchévitzki a donné un concert avec l'orchestre symphonique de la Philharmonique d'Etat *Moldova* de Jassy, interprétant le *Concerto pour violoncelle et orchestre* de A. Khatchatourian. Au programme figuraient encore la *Rhapsodie de Concert* de M. Mihalovici et le poème symphonique *Don Juan* de R. Strauss. Le chef d'orchestre était Constantin Bugeanu.

✧

« J'ai trouvé dans votre pays bien des choses admirables » — a déclaré la chanteuse péruvienne Yma Sumac, qui, en compagnie de son mari M. Vivanco, a entrepris une tournée dans la R. P. Roumaine. J'emporte différentes partitions et

des disques, car j'ai l'intention d'adapter certaines chansons roumaines à ma voix et de les inclure dans mon prochain répertoire.

Yma Sumac, vue par Nell Cobar

Je me suis rendue compte que le public roumain est très cultivé, cordial, communicatif et sincère. J'ai été fortement émue en voyant combien il apprécie notre art, et j'espère obtenir le même succès pour les chants roumains en Amérique Latine.»

✧

Le soprano Véra Firsova, artiste du peuple de la R.S.F.S. Russe, soliste du Grand Théâtre Académique d'Etat de Moscou, a donné son concours à une série de spectacles sur la scène du Théâtre d'Opéra et de Ballet de Bucarest.

✧

Le quatuor français Loewenguth a entrepris une tournée dans la R.P. Roumaine. Le programme des concerts comprenait des œuvres de Bach, Mozart, Beethoven et Debussy.

✧

Elena Cernei, soliste du Théâtre d'Opéra et de Ballet de Bucarest a entrepris une tournée en Union Soviétique. Sur la scène du Grand Théâtre de Moscou, elle a interpété le rôle d'Amnéris de l'opéra *Aïda* de Verdi.

Au cours de sa tournée, elle a aussi chanté aux Opéras de Léningrad et de Kiev.

✧

Le *Ballet sur glace* de Moscou a donné une série de spectacles à Bucarest sous le titre de *Fantaisie d'hiver*. Le programme

comprenait des danses classiques et populaires, des numéros de cirque ainsi que le ballet *Cendrillon*, dont la musique est due au compositeur I.A. Lévitine. Les spectacles ont eu le plus grand succès.

✧

La basse finlandaise Kim Borg a interpété le rôle de Mephistophélès dans *Faust* sur la scène du Théâtre d'Opéra et de Ballet à Bucarest. Pendant son séjour en Roumanie, Kim Borg a également donné un récital, interprétant des œuvres de Schubert, Hugo Wolf, Ravel, Mussorgski et Jan Sibelius.

✧

L'ensemble de ballet de Cuba a présenté, dans la salle du Palais de la R.P. Roumaine à Bucarest, une série de spectacles notamment le ballet *Coppélia* de Delibes et *Gisèle* d'Adolphe Adam, ainsi que des fragments d'autres ballets.

Pendant leur séjour dans notre pays, les membres de l'ensemble cubain ont rencontré des artistes roumains à l'Association des artistes des institutions théâtrales et musicales de Bucarest. Le premier secrétaire de l'Association, Niki Atanasiu, a salué les messagers de l'art cubain et leur a fait connaître certains aspects de l'activité déployée par l'Association. Ensuite Georges Ivaşco, rédacteur

en chef de l'hebdomadaire *Contemporanul*, a rappelé les succès remportés par le peuple roumain dans différents domaines d'activité, depuis l'instauration du régime de démocratie populaire.

Après avoir exprimé ses remerciements pour le chaleureux accueil réservé aux artistes cubains Fernando Alonzo, directeur de l'ensemble, a présenté un bref historique de cette troupe évoquant divers aspects de son activité.

✧

Le pianiste Eberhard Rebling, de la République Démocratique Allemande, lauréat du Prix National, a donné un récital à Bucarest, ainsi que des concerts avec les orchestres philharmoniques de Jassy et de Botoșani.

✧

A Vienne, au Palais Palfi, a eu lieu sous les auspices de l'Institution « Arbeitsgemeinschaft Ost» une conférence à la table ronde, consacrée à la musique roumaine. A cette occasion, le compositeur roumain Laurențiu Profeta a présenté certains aspects de la vie musicale en Roumanie et a répondu à des questions se rapportant à la création musicale dans notre pays. Le compositeur roumain a aussi participé, pendant son séjour à Vienne, à la réunion générale de la Fédération des Concours Internationaux.

Expositions

Dans les salles du Musée National de Damas a été organisée une exposition d'art plastique roumain contemporain, sous les auspices du ministère de la Culture et de l'Orientation nationale de la Région syrienne.

L'ouverture solennelle de l'exposition, à laquelle ont participé des personnalités de la vie culturelle, des professeurs et des étudiants de la nouvelle Académie d'arts plastiques, des membres du corps consulaire et des journalistes, a été transmise par le Studio de la Télévision de Damas.

✧

A Bakou a été ouverte l'exposition *A travers la Roumanie fraternelle*, comprenant des tableaux d'Elbek Rzakuliev, jeune peintre de l'Azerbaïdjan. L'exposition se composait de 30 aquarelles et dessins au crayon, exécutés pendant un séjour en Roumanie.

✧

Diverses peintures, gravures et sculptures de R. Bergander et G. Geyer, artistes de la République Démocratique Allemande, ont été exposées dans les salles du Musée Simu à Bucarest.

L'exposition a été ouverte sous les auspices du ministère de l'Enseignement et de la Culture ainsi que de l'Union des Plasticiens de la R.P. Roumaine.

✧

Une exposition de dessins et de gravures due à des artistes indiens contemporains a été ouverte à la salle *N. Cristea* à Bucarest, par les soins de l'Institut Roumain pour les Relations Culturelles avec l'Etranger. Plus de 150 ouvrages, signés par près de 60 artistes, y ont été exposés.

✧

Des objets d'art populaire roumain ont été présentés dans le cadre d'une exposition ouverte à Bristol par le Bureau anglais d'expositions d'art et l'Institut Roumain pour les Relations Culturelles avec l'Etranger.

✧

Des livres et des publications présentant divers aspects de la vie politique, sociale et culturelle de la R.P. Roumaine ont été exposés dans les salons de la mairie de Delhi.

Dans un article qu'il lui a consacré, le journal *Indian Express* a fait l'éloge de cette exposition.

✧

Une exposition d'architecture roumaine a été ouverte au grand Palais de la Culture et de la Science, à Varsovie.

THÉÂTRE

La troupe du Théâtre *Vladimir Maïakovski* de Moscou, dirigée par le metteur en scène N.P. Okhlopkov, artiste du peuple de l'U.R.S.S., a fait une tournée de deux semaines dans la R.P. Roumaine.

Durant leur séjour dans notre pays, les artistes soviétiques ont donné des spectacles dans les villes de Brașov et de

Bucarest, jouant les pièces *Hôtel Astoria* et *Les violons du printemps* de A. Stein, ainsi que *Une histoire à Irkoutsk* de A. Arbouzov.

✧

Le théâtre de marionnettes *Ţăndărică* de Bucarest a entrepris une tournée en Union Soviétique. Les artistes roumains ont présenté, durant trois semaines, une série de spectacles à Moscou et à Léningrad. Ils y ont joué *La main à cinq doigts*, *le Docteur Aquejaimal*, le *Petit prince*, *Humour sur ficelles* et *la Bourse aux deux liards*.

Consacrant une ample chronique aux spectacles donnés à Moscou par le théâtre *Ţăndărică*, qu'il nomme un « théâtre d'une grande fantaisie», le journal *Sovietskaïa kultura* a souligné la haute maîtrise des marionnettistes de Bucarest.

✧

Au IIe Congrès de l'Association des hommes de théâtre tchécoslovaques, tenu à Prague, a participé une délégation roumaine composée de Niki Atanasiu, premier secrétaire de l'Association des artistes des institutions théâtrales et musicales de la R.P. Roumaine, du critique dramatique Emil Mandric et de Constantin Cîrjan, secrétaire littéraire du Théâtre d'Opéra et de Ballet de Bucarest.

✧

Dernière heure, comédie du dramaturge roumain Mihail Sebastian, a été mise en scène à Vienne.

CINÉMA

Le film *La Soif*, production en cinémascope des Studios « Bucarest», d'après le roman du même titre de l'écrivain Titus Popovici, a passé sur les écrans des cinémas de la R.P. Roumaine. Le film reproduit un moment important de la lutte menée par le parti en vue de l'instauration du pouvoir populaire et évoque avec une grande force artistique la réalisation de la réforme agraire et l'élévation de la conscience des masses paysannes de la R.P. Roumaine.

Scène de La Soif

Les rôles principaux sont tenus par Georges Calboreanu, Colea Răutu, Ilarion Ciobanu, Flavia Buref, Jules Cazaban, Mircea Balaban, Ion Bessoiu, Ştefan Ciubotăraşu, Toma Dimitriu, V. Tomazian, Virgil Platon et Eliza Petrăchesco.

✧

Au cours des manifestations consacrées au dixième anniversaire de l'Association d'Amitié Finlande—Roumanie, a été présenté à Helsinki le film roumain *Darclée*, qui y a obtenu un succès tout particulier. Ce film s'inspire de la vie d'Haricléa Darclée, grande cantatrice roumaine, que Gounod remarqua à Paris et à qui Puccini dédia son opéra *Tosca*, dont elle fut la première interprète.

✧

L'action du nouveau film roumain *Orgueil* (scénario et mise en scène de Marius Teodoresco) se déroule dans une grande entreprise sidérurgique. La distribution comprend entre autres Victor Rebengiuc, Constantin Codresco, Gheorghe Cozorici, Ştefan Ciubotăraşu, et Ilinca Tomoroveanu.

✧

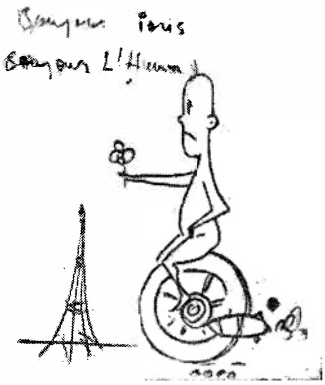
Au cours d'une soirée culturelle organisée à Oslo par l'Association Norvège—Démocraties Populaires ont été présentés les films documentaires roumains *Le départ des oiseaux* et *Les grottes des Carpates*.

✧

Une délégation de cinéastes roumains comprenant I. Lasco, directeur-adjoint du Réseau Cinématographique et de la Diffusion des Films, Silvia Popovici et Ion Popesco-Gopo — qui fut membre du jury au Festival, pour les dessins animés — a participé au Festival International de Cannes.

La R.P. Roumaine y a présenté *Darclée*, film artistique en couleurs.

Annonçant le passage à Paris de la délégation roumaine, *l'Humanité* a publié



le dessin ci-dessous, dû à Ion Popesco-Gopo, réalisateur roumain bien connu.

SCIENCES

Répondant à l'invitation de la Faculté des Lettres et de Philosophie de l'Université d'Athènes, le professeur Emil Condurachi, membre de l'Académie de la R.P. Roumaine, a tenu à Athènes deux conférences portant sur les recherches archéologiques effectuées dans notre pays au cours des dernières années, ainsi que sur les récentes découvertes archéologiques mises au jour dans les antiques colonies grecques de la Dobroudja. A ces conférences ont pris part de nombreux académiciens, professeurs, écrivains et étudiants, ainsi que des représentants du ministère des Affaires Etrangères et du ministère de l'Education de Grèce.

✧

Le professeur Giovanni Calo, de l'Université de Florence, membre de l'*Academia dei Lincei* de Rome, a visité la Roumanie. Durant son séjour dans notre pays, il s'est entretenu avec des fonctionnaires supérieurs du ministère de l'Enseignement et de la Culture de la R.P. Roumaine ainsi qu'avec divers universitaires roumains.

✧

Le docteur Ion Stoïa, directeur de l'Hôpital de Rhumathologie de Bucarest, a été nommé membre d'honneur de la Société des Sciences Médicales Tchécoslovaques *I. E. Purkyne.*

✧

Une délégation de l'Académie de la R.P. Roumaine et de la Socitété des Sciences médicales de la R.P.R., comprenant le professeur G. Lupaşco, membre correspondant de l'Académie, et le professeur Ernest Ungureano, titulaire de la chaire de parasitologie de l'Institut de Médecine de Jassy, ont participé aux travaux de la Conférence Internationale de parasitologie qui a eu lieu à Berlin (République Démocratique Allemande).

ANNIVERSAIRES

Un buste du grand patriote et historien roumain Nicolae Bălcesco (1819—1852) a été placé dans le parc Garibaldi de la place Marina, à Palerme, à l'occasion des fêtes du centenaire de l'Unité italienne et du *Risorgimento.*

La cérémonie au cours de laquelle fut découvert le buste de N. Bălcesco a été transmise par les postes italiens de radio et de télévision.

Prenant la parole à cette occasion, Pompiliu Macovei, ministre de la R.P. Roumaine à Rome, a parlé de la personnalité révolutionnaire de Nicolae Bălcesco et des liens entre le *Risorgimento* italien et la lutte du peuple roumain pour l'indépendance, l'unité et la justice sociale.

✧

Dans le cadre des grands anniversaires culturels recommandés par le Conseil Mondial de la Paix, l'Académie de la R.P.R. et le Comité National pour la Défense de la Paix de la R.P. Roumaine ont organisé, dans la grande salle de l'Académie de la R.P.R. une séance commémorant le 2.500e anniversaire de la naissance du grand philosophe grec Héraclite.

Le discours d'ouverture a été prononcé par l'académicien Mihail Ralea, vice-président du Comité National pour la Défense de la Paix, de la R.P. Roumaine.

L'académicien Athanase Joja, président de l'Académie de la R.P. Roumaine, a présenté une communication sur *l'Actualité logique d'Héraclite.* Le professeur d'université Jean Imbriotis, venu spécialement de Grèce à l'occasion de cet anni-

versaire, a présenté ensuite une communication sur *Les enseignements d'Héraclite et l'actualité.* Le président de l'Association des hommes de lettres de Grèce, Léon Coucoulas a prononcé l'allocution de clôture.

✧

Pour le 70e anniversaire de la naissance du compositeur S. Prokofiev, un festival musical Prokofiev s'est déroulé à Bucarest, au Studio de concerts de la Radio-Télévision. L'orchestre symphonique et le chœur de la Radiotélévision, dirigé par Iosif Conta, ont donné leur concours. Au programme figuraient la *Symphonie classique*, le *Concerto No. 2 en sol mineur pour violon et orchestre*, soliste Ion Voïco, et des fragments de l'opéra *La guerre et la paix* en première audition, avec les solistes Arta Floresco, Octav Enigăresco et Nicolae Florei.

✧

Le 90e anniversaire de la proclamation de la Commune de Paris a été célébré dans la R.P. Roumaine par diverses manifestations auxquelles ont pris part de nombreux travailleurs.

Dans la salle de conférences de la Bibliothèque Centrale Universitaire de Bucarest a eu lieu le symposium « 90e anniversaire de la proclamation de la Commune de Paris», symposion organisé par la Société pour la diffusion de la science et de la culture (S.R.S.C.).

La séance a été ouverte par une allocution de l'écrivain Demostene Botez, vice-président de la S.R.S.C.

Le maître de conférences Dumitru Almaş, évoqua ensuite la lutte héroïque des communards parisiens ; Nicolae Copoiu, candidat en sciences historiques, fit un exposé sur la participation des militants progressistes roumains aux luttes sur les barricades de Paris pour la défense de la Commune. Pour finir Augustin Deac, candidat en sciences historiques, parla du retentissement et de l'importance internationale de la Commune de Paris.

✧

Sous les auspices du Conseil Général de l'Association pour les Relations d'Amitié avec l'Union Soviétique (ARLUS), du ministère de la Santé et de la Prévoyance Sociale ainsi que de la Société des Sciences Médicales de la R.P. Roumaine, une manifestation consacrée au 25e anniversaire de la mort du grand savant soviétique I.P. Pavlov, a eu lieu à la Maison de l'Amitié Roumano-Soviétique ARLUS à Bucarest. La parole a été prise par les académiciens Ştefan Milco, premier secrétaire de l'Académie de la R.P. Roumaine, et Arthur Kreindler, directeur de l'Institut de Neurologie « I.P. Pavlov» près l'Académie de la R.P.R. Après les discours furent présentés des films scientifiques et documentaires médicaux.

A cette même occasion, la Société des Sciences Médicales de la R.P. Roumaine organisa une session scientifique tenue à l'hôpital «Colţea» à Bucarest.

Le discours d'inauguration fut prononcé par l'académicien Grigore Benetato, président de la Société des Sciences Médicales, qui a fait ressortir l'importance toute particulière des principes théoriques élaborés par I.P. Pavlov.

Le professeur C.G. Dimitriu a présenté un rapport sur *Certains problèmes concernant l'application des enseignements pavloviens dans la pratique médicale.* Ensuite des communications scientifiques furent présentées par l'académicien Ştefan Milco, le professeur I. Nicolau, le professeur I. Ardelean et d'autres encore, concernant l'application des enseignements de I. P. Pavlov dans différents domaines de la science et de la pratique médicale de notre pays.

Des sessions scientifiques analogues eurent lieu dans les principales filiales de la Société des Sciences Médicales de la R.P. Roumaine.

Imprimé à l'Entreprise Polygraphique No 4, 133—135, Calea Şerban Vodă, Bucarest